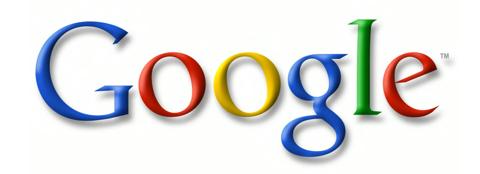
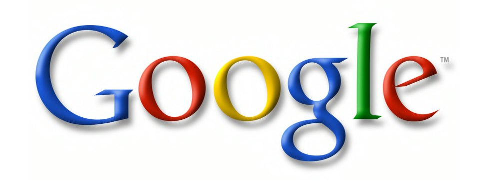







SE TAIRE ET FAIRE




SE TAIRE ET FAIRE



HISTOIRE CRITIQUE
DE L'AME DES BÊTES,

CONTENANT

Les Sentimens des Philoſophes Anciens, & ceux des Modernes ſur cette matiére.

Dédiée à M. de MACHAULT, Miniſtre & Contrôleur Général des Finances.

Par M. GUER, Avocat.

TOME SECOND.



A AMSTERDAM,

Chez FRANÇOIS CHANGUION.

M. D. CC. XLIX.

TABLE DES CHAPITRES du Tome Second.

Contenant ce que les Philosophes Modernes ont pensé sur l'Ame des Bêtes.

CHAPITRE PREMIER.

CHAPITRE SECOND.

CHAPITRE TROISIEME.

CHAPITRE QUATRIEME.

CHAPITRE CINQUIEME.

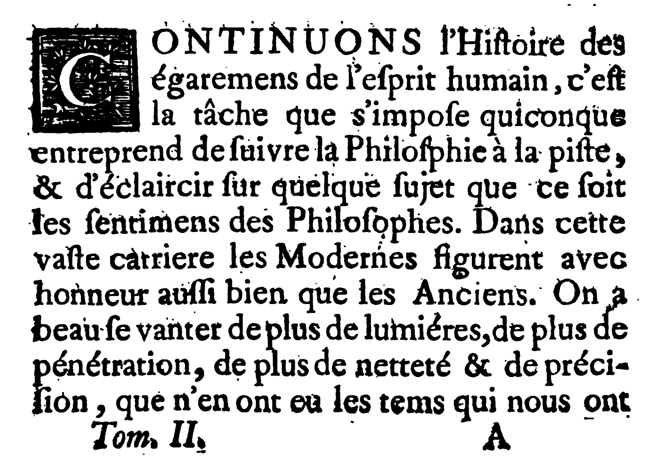
Fin de la Table.

HISTOIRE



HISTOIRE CRITIQUE DE L'AME DES BÊTES,

SENTIMENS Des Modernes ſur cette matiére.



CONTINUONS l'Hiſtoire des égaremens de l'eſprit humain, c'eſt la tâche que s'impoſe quiconque entreprend de ſuivre la Philoſphie à la piſte, & d'éclaircir ſur quelque ſujet que ce ſoit les ſentimens des Philoſophes. Dans cette vaſte carriere les Modernes figurent avec honneur auſſi bien que les Anciens. On a beau ſe vanter de plus de lumiéres, de plus de pénétration, de plus de netteté & de préciſion, que n'en ont eu les tems qui nous ont

précedés ; l'un vaut l'autre. J'ai même honte de le dire pour ma propre gloire, & pour celle de mes Contemporains ; l'Antiquité gagne au parallele. On radote aujourd'hui, comme on radotoit il y a deux mille ans : on fait plus ; on travaille, on s'échauffe, on sue : pourquoi ? Pour habiller à la moderne toutes les rêveries de nos anciens péres. On n'épargne rien pour les parer, & les décorer de tout ce que la nouveauté a de plus piquant ; mais on a beau faire : l'humanité perce à travers les haillons, dont on voudroit envain couvrir sa foiblesse & son infirmité ; & dans tous les siécles, comme dans tous les Pays, il est toujours vrai de dire que les hommes sont hommes (*a*).

Il seroit, je pense, assez inutile de chercher de la Philosophie & des Philosophes dans cette nuée de Barbares, qui après le partage des fils du grand Théodose inondérent l'Empire Romain, & fondérent sur ses débris toutes les Monarchies nouvelles. Il est absurde, comme je l'ai remarqué ailleurs (*b*), de nous vanter les Pays du Nord comme ayant été originairement le berceau des Sciences & des Arts. Les Goths, les Vandales ; les Suéves, les Alains & les Lombards, toutes ces Nations Septentrionales

(*a*) *Quisque suos Patiemur manes.* Virgil. Æn. Liv. 6.
(*b*) Tome premier, chap. 1.

qui vers la fin du quatriéme siécle & le commencement du cinquiéme quitterent leurs glaçons, pour chercher des climats plus doux & plus temperés, étoient sans contredit des peuples grossiers & sauvages, sans politesse, sans humanité, sans goût pour les sciences & pour les Sçavans. L'ambition & l'intérêt de s'établir ou de s'agrandir étoient leur unique raison : toute leur Logique consistoit dans la force; & ils trouvoient toujours infailliblement la conclusion de leurs raisonnemens dans la pointe de leurs épées. Jamais Alexandre ne fut aussi habile à couper le nœud gordien, que l'étoient ces Conquérans à trancher toutes les difficultés. La Métaphysique ne put tenir contre ces fiers argumens, qui se faisoient tous *ad hominem*; & la Philosophie accablée sous les traits de leurs Syllogismes en *barbara*; se vit ensévelie en Occident dans le même tombeau, qui fut celui de toutes les belles connoissances.

Elle se soutint un peu plus longtems en Orient; on y vit encore par intervalles & de loin en loin quelques Empereurs favoriser les sciences, & les Sçavans. Mais si au nombre de ces derniers on compta quelques Philosophes, la foiblesse de leurs aîles ne put jamais les élever jusqu'au mérite d'inventer. Tous se bornerent à recueillir, à compiler, à paraphraser, expliquer

& éclaircir ce que les Anciens avoient dit & écrit ; & quels éclaircissemens, Grand Dieu ! Qu'ils sont barbares, grossiers & obscurs ! Qu'ils auroient besoin eux-mêmes d'un bon Commentaire ! Pour s'en convaincre, qu'on se donne la peine de jetter les yeux sur les doctes écrits d'un Psellus ou d'un Proclus, j'ai surtout pour ce dernier toute l'estime qu'il mérite ; mais après m'être fatigué une premiere fois à le suivre dans ses mystérieuses obscurités, Dieu me garde d'y retourner une seconde ! La gloire de ces Philosophes du moyen âge ne fut pas même de durée ; elle ressembla à ces feux folets, qui ne se montrent que pour disparoître, & fut bientôt éclipsée par l'inondation des Barbares Ottomans. A peine parut le fier Mahomet II. que la prise de Constantinople porta le dernier coup aux Lettres.

Des Arabes.

On dit en commun proverbe, qu'à quelque chose malheur est bon ; la décadence de l'Empire d'Orient justifia la vérité de ce vénérable axiôme. Tandis que les sciences y jettoient les derniers soupirs, les Arabes s'empressoient de les ressusciter chez eux ; mais parce que les Belles-Lettres, l'Histoire, l'Eloquence, la Politique, tou-

tes les belles connoiſſances qui avoient fait les délices & l'honneur d'Athènes & de Rome, étoient peu du goût de ces peuples groſſiers & brutaux, ils ſe rabattirent ſur la Philoſophie plus conforme à leur génie & à leurs mœurs, & ils la traitérent à leur mode. Ariſtote qu'ils avoient choiſi pour leur ſeul & unique guide, ne s'étoit jamais mis en peine de raiſonner ſur l'expérience; des ſuppoſitions arbitraires lui avoient ſervi à rendre raiſon de tout ce qu'il y a de plus frappant dans l'Univers. Cette méthode prit chez les Arabes, gens d'une imagination vive, toujours plus propre à enfanter des chiméres, qu'à ſuivre la Nature à la trace, & à ſaiſir la vérité. A l'exemple & ſur les principes du Philoſophe Grec, ils remuérent une infinité de queſtions, qui tendoient moins à examiner comment les choſes ſont diſpoſées, quelle eſt la ſtructure de leurs parties & la méchanique qui les fait agir, qu'à leur prêter des qualités chimériques, fondées ſur je ne ſçai quelle ſympathie & antipathie qu'ils imaginoient entr'elles. Dieu préſerve le Lecteur qu'il me prenne fantaiſie d'entrer dans le détail de cette Philoſophie ténébreuſe. Ceux qui ſeront curieux de s'en inſtruire, pourront ſe procurer le plaiſir peu flatteur, à mon avis, d'aller la chercher dans les nombreux Commentaires d'Averroès &

de ses semblables. Pour moi, je me hâte de sortir de ces halliers, qui n'offrent que ronces & qu'épines, & je me borne à une seule remarque qui fait à mon sujet.

Outre cette sympathie & cette antipathie dont je viens de parler, les Arabes admettoient deux principes, qui étoient le fondement & la base de leur Physique : le premier que toutes les parties de l'Univers correspondent les unes aux autres, & participent à la même ame ; l'autre que cette ame subsiste toujours, quoique divisée en un nombre infini de portions attribuées à chaque être en particulier, & que chacune de ces portions rentre dans la masse générale, lorsque l'être qu'elle animoit se décompose. Il est inutile d'avertir, que ce sentiment est précisément le même ; que celui de tous les anciens Peuples & de presque tous les anciens Philosophes ; c'est le systême de l'ame universelle, ou de l'ame du monde. Suivant cette Philosophie, il ne devoit pas être difficile aux Arabes d'expliquer la nature de l'ame des Bêtes ; elle ne différoit en rien, selon eux, de l'ame humaine : l'une & l'autre, l'une comme l'autre est une portion de cette ame de l'univers, que ces Philosophes regardoient comme leur seule Divinité ; & sur ce principe, tout ce que nous remarquons dans les animaux de plus admirable & de plus

ſingulier, la fineſſe du Renard, l'attachement & la fidélité du Chien, la ſoupleſſe & l'adreſſe du Singe ou du Chat, les travaux ingénieux de l'Hirondelle, de l'Abeille & du Caſtor, mille autres traits frappans dont nous ſommes témoins, & que nos Métaphyſiciens modernes ont tan[illegible] peine à expliquer, n'ont rien qui doive nous ſurprendre & nous étonner, rien que de naturel & d'ordinaire. S'aviſeroit-on d'admirer les mêmes opérations dans l'homme?

Des Scholaſtiques.

Diſciple de ces Philoſophes pointilleux, Saint Jean de Damas fut pére de la Scholaſtique, qu'il mit au monde dans le huitiéme ſiécle; je laiſſe à de plus habiles que moi le ſoin de décider, s'il nous fit en cela un fort beau préſent. Ce qu'il y a de certain, eſt que ſa triſteſſe & ſon obſcurité augmenta encore le déſagrément de mille queſtions abſtraites, inutiles, frivoles, dont elle s'embarraſſa, & qui étoufferent inſenſiblement le peu que la Philoſophie avoit conſervé de moins dégoûtant & de plus raiſonnable. Du Levant la Scholaſtique paſſa en Occident vers le millieu de l'onziéme ſiécle. Lanfranc, Albert le Grand, Durand de Saint Porcien, Scot & Abeilard, cent autres dont les écrits obſcurs incon-

nus aux Sçavans languiſſent, grace à Dieu, dans la pouſſiére des Bibliotéques, firent merveilles & ſe diſtinguerent dans cette nouvelle maniére de philoſopher; & parce qu'elle venoit originairement des Arabes qui ne juroient que par Ariſtote, le Philoſophe Grec régna ſeul dans les Ecoles juſqu'à la renaiſſance des Lettres, tout défiguré qu'il étoit par les copies & les traductions peu fidéles qu'on avoit faites de ſes Ouvrages. Son régne à la vérité ne fut pas ſans trouble. Sa doctrine en butte à l'envie éprouva de rudes ſecouſſes; les Puiſſances les plus reſpectables ſe liguerent pour l'interdire & l'exiler; mais elle triompha des vains efforts de ſes ennemis, & en dépit des Ramus, des Bitaud & des de Claves, le Philoſophe de Stagyre ſoutenu de toute l'autorité civile & eccléſiaſtique rentra dans ſes droits, & ſe maintint dans la poſſeſſion où il avoit été d'abord de dominer ſeul dans l'empire de la Nouvelle Philoſophie.

Il ſeroit naturel de penſer que comme elle n'agitoit guéres que des matiéres purement curieuſes, ſouvent aſſez frivoles, on doit attendre d'elle quelque éclairciſſement ſur l'ame des Bêtes. Point du tout, les Réaliſtes & les Nominaux, les Scotiſtes & les Thomiſtes s'occupoient uniquement de principes métaphyſiques, de diſtinctions de Logique, & de cent autres

ſubtilités vaines & chimériques, moins capables de rendre un homme habile & de lui apprendre à raiſonner, que de lui enſeigner l'art de diſputer, ſans jamais être raiſonnable & intelligible. Les Ecoles ne retentiſſoient que d'entités, de quiddités, d'ecéïtés, de qualités, de modalités, de formalités & de matérialités, d'univerſaux & d'indéfini actuel, de noms analogues & de différences individuelles, ſans que perſonne ſongeât à deviner cette énigme vivante qui nous environne, & qui par le rapport mutuel qu'elle a avec nous, ſemble intéreſſer notre curioſité plus que toute autre choſe au monde. En récompenſe, les nouveaux Philoſophes s'égayoient ſur d'autres queſtions très-agréables ſans doute, & fort importantes pour la Société & pour les Sçavans; ſçavoir, par exemple, ſi le Scarabée entend fineſſe à jetter ſes ordures en rond (*a*)? ſi le naufrage eſt à craindre, lorſqu'un Rat fait ſon eau dans la mer? Si les points mathématiques ſont le réceptacle des eſprits? Si l'aboyement des Chiens cauſe les taches qu'on voit dans la Lune? Si l'on peut établir une navigation dans les eſpaces imaginaires? Si les excrémens des diables ſont utiles aux hommes en qualité de remédes au huitiéme

(*a*) Sur cette queſtion & ſur les ſuivantes. Voyez un Livre intitulé: *Luc. Corneil. Europæi Monarchia Solipſorum*, 1648. *Cap.* 6. & 15.

dégré ? Si les timbales couvertes de la peau d'un âne délectent les intelligences ? Si la barbe du chat est de même espéce que la trompe de l'Elephant? Ces doctes problêmes proposés d'un air magistral, soutenus avec feu, résolus par des hommes plus habiles à diviser qu'à réunir, & par des réponses farcies de distinctions inintelligibles à tout autre qu'à un Irlandois de profession, remplissoient alors le loisir des Universités. Cependant parmi tant de Docteurs si ingénieux & si désœuvrés, il ne s'en trouva pas un seul qui daignât s'informer de la nature du principe qui anime les Bêtes.

Je sçai qu'au milieu de la barbarie & des ténébres sous lesquelles les subtilités des Scholastiques tenoient la Philosophie captive, on vit percer quelques hommes hardis & d'une trempe particuliére, qui amis de la nouveauté, dégagés des préjugés vulgaires, & revenus du respect aveugle que leur siécle avoit pour l'Antiquité, tenterent de s'ouvrir de nouvelles routes, voulurent interroger la nature à leur tour, & tâcher d'en tirer des réponses plus satisfaisantes. De ce nombre furent Roger Bacon, Raimond Lulle, Arnauld de Villeneuve, Pierre d'Apono, Jérôme Cardan, Théophraste Paracelse, &c. La Physique, la Médecine, la Chymie, la Religion même se ressentit de leur maniére libre de penser; mais parce

qu'ils l'outrerent, le désir de se distinguer des Philosophes leurs Contemporains apporta peu d'avantage à la Philosophie, & ne servit qu'à les rendre eux-mêmes fort méprisables. Si d'un côté on leur fut redevable de l'invention de quelques machines & de plusieurs découvertes utiles, de l'autre, ils donnerent dans des excès plus condamnables encore, que ceux qu'ils s'étoient proposé d'éviter (*a*). L'impertinent jargon de Raimond Lulle dans sa Dialectique (*b*), les extravagances de Cardan, qui entr'autres porta l'impiété jusqu'à vouloir tirer l'horoscope du Sauveur du Monde, les folies sans nombre que les uns & les autres ont débitées, les firent regarder de leur tems comme des insensés dignes des Petites-Maisons; & tout leur grand sçavoir se borne aujourd'hui à l'estime de quelques partisans obscurs de l'Astrologie judiciaire, & de quelques Adeptes ruinés qui se morfondent à la poursuite du grand Œuvre.

C'est, dit-on, au seiziéme siécle, qu'il étoit réservé de produire de vrais Philosophes, & de venger la Philosophie des subtilités de l'Ecole, pour la faire briller d'un nouvel éclat. Gassendi & Descartes

(*a*) *Incidit in Scyllam cupiens vitare Charibdim.*

(*b*) Voyez au sujet de cet Ouvrage Pierre Montuus, *de unius legis veritate*, c. 55. Naudé, *Apologie des Grands Hommes*, c. 14. & *l'Art de penser*, Part. 1. c. 3.

en eurent la gloire. Gassendi, *dit un Ecrivain du tems* (a), est celui auquel les Modernes sont sans contredit le plus redevables de la bonne maniére de philosopher. » Il détruisit par ses Ouvrages les erreurs » & les chiméres du Péripatétisme; & dans » le nombre considérable qu'il en a fait, » on apperçoit par tout une grande pénétration, un jugement exquis, une science » & une érudition profonde. Il est surprenant, qu'un Philosophe ait pû posseder » aussi parfaitement toutes les qualités du » plus grand Humaniste. On peut dire que » s'il étoit possible qu'on perdît les écrits » des plus illustres Anciens, on en trouveroit tous les plus beaux endroits dans » ses Ouvrages. Descartes, *continue le même Auteur*, fut le restaurateur de la » Philosophie. Les hommes lui furent redevables de la science de pouvoir se conduire avec sûreté dans la recherche de » la vérité. Si l'on érigeoit encore des statues » aux Sçavans qui ont rendu des services » considérables au genre humain, Descartes » en mériteroit chez tous les Peuples.

Il seroit difficile de rien ajouter à ces éloges. Celui de Gassendi n'est point outré; je n'ose dire la même chose de celui de Descartes: les Adversaires de ce Philosophe qui

(a) Le Marquis d'Argens, *Lettres Cabalistiques*, &c. *Lett.* 103.

ne ſont pas en petit nombre, n'en conviendroient peut-être pas avec moi; & je doute ſurtout que certain Auteur (*a*) qui quelquefois mord en riant, & qui ſouvent pince ſans rire, fut d'avis de la ſtatue que le Panégyriſte lui accorde ſi libéralement. Mais à Dieu ne plaiſe, que je faſſe un procès à cet Ecrivain, d'ailleurs très-poli & très-ingénieux ſur ſon eſtime pour deux hommes certainement fort eſtimables. Perſonne ne peut nier, qu'outre pluſieurs découvertes utiles qu'on doit au premier, la Philoſophie ne lui ſoit redevable de plus de clarté, de plus de netteté, de plus de juſteſſe de préciſion & d'exactitude qu'elle n'en avoit auparavant; & je conviens ſans peine, que le ſecond n'a pas peu contribué par ſes Ouvrages à lui aſſûrer la poſſeſſion de ces précieux avantages. Ce qu'il y a de conſtant, eſt que depuis ces deux grands Philoſophes, nos Métaphyſiciens plus éclairés & plus ſubtils que tous ceux qui les avoient précedés, ſe vantent d'avoir beaucoup mieux raiſonné que les Anciens ſur la plûpart des matiéres Philoſophiques, d'avoir débrouillé ce que ceux-ci avoient confondu, & d'avoir expliqué avec la derniére évidence ce qui avoit toujours été pour eux une énigme. Les raiſons dont ils

(*a*) Le Pére Daniel, Auteur du *Voyage du Monde de Deſcartes*.

se servent pour démontrer des vérités si long-tems ignorées, leur paroissent même si claires, si naturelles, si faciles à trouver, qu'ils s'étonnent comment nos péres ne s'en sont pas plutôt apperçus; ensorte qu'en cela ils justifient la vérité de ce que disoit un Ancien (*a*): » Un tems viendra, où l'é-
» tude & l'application de nos neveux dé-
» voileront tous ces mystéres; un jour nos
» descendans seront surpris, que nous
» ayons pû ignorer des choses aussi clai-
« res & dont la découverte étoit aussi ai-
» sée «.

C'est principalement sur la nature de l'ame que nos Modernes prétendent avoir fait les plus belles découvertes; à les en croire, ils ont éclairci ce qui la regarde à un point, qu'il est désormais inutile de disputer sur une matiére aussi peu susceptible de nouvelles recherches. Mon intention n'est point de chercher à les détromper d'une illusion aussi flatteuse; ce seroit sortir de ma sphére: au contraire, de ce qu'ils sont si sçavans sur la nature de l'ame humaine, j'en conclus, que nous devons attendre d'eux de grandes connoissances sur ce qui regarde l'ame des Bêtes. C'est ce

(*a*) C'est Séneque qui en parlant des Cometes & des Eclipses de Lune, s'écrie, *Veniet tempus, quo ista quæ nunc latent, in lucem dies extrahet, & longioris ævi diligentia: veniet tempus, quo posteri nostri tam aperta nos nescisse mirentur.* Nat. Quest. Lib. 7. c. 25.

que je me propose d'examiner dans cette seconde Partie. Le paralelle que j'y ferai de leurs sentimens avec ce qu'ont pensé les siécles précédens sur la même matiére, mettra le Lecteur en état de décider, s'il est vrai, comme il nous plaît de nous en flatter, que nous ayons des lumiéres fort supérieures à celles des Anciens, & que nous raisonnions beaucoup mieux qu'eux sur toutes sortes d'objets Philosophiques.

Depuis la renaissance des Lettres, quatre sentimens principaux ont partagé le monde, les Ecoles, les Philosophes & les Sçavans sur la nature du principe qui anime les Bêtes. Les uns n'ont aucunement balancé à leur accorder une ame spirituelle de même nature que la notre, & à peu de chose près tout-à-fait semblable : d'autres choqués de la comparaison, & effrayés peut-être des conséquences qu'on peut en tirer, les ont cru guidées seulement par l'instinct ; quelques-uns ont imaginé en leur faveur des substances mitoyennes, entre la matiére & l'esprit, qu'ils ont appellées formes substancielles : les derniers ont franchi le pas ; ils ont fait des animaux de vrais Automates, ou de pures machines. De ces quatre sentimens, le premier est le moins commun, le plus hardi, & n'a été soutenu que par quelques particuliers, qui ont crû être en droit de se mettre au-dessus des

conséquences, ou qui ont espéré pouvoir les éluder. Le second paroît être celui du Peuple & des ignorans, de tous ceux qui n'étant pas en état de raisonner & d'approfondir, embrassent sur quelque objet que ce soit la premiére notion qui se présente, ou qu'on leur offre, sans s'embarrasser si elle porte avec soi des idées claires; cependant il n'a pas laissé d'être adopté par quelques Philosophes dont on fait cas, & quipab eaucoup d'endroits sont en effet très-estimables. Le troisiéme a été pendant long-tems l'opinion bannale des Ecoles; il est de l'invention des Péripatéticiens, qui n'ont rien oublié pour l'étayer contre les attaques de la Nouvelle Philosophie, & qui même encore aujourd'hui n'en sont pas bien revenus, malgré les railleries & les traits piquans qu'il leur a attirés de la part de leurs Adversaires. Le quatriéme enfin est celui de Descartes & de ses adorateurs; ce fut d'abord celui de tout le beau monde, de tous ceux qui se piquoient de bel esprit; & il est encore à la mode parmi bien des demi-Sçavans, qui croyent l'être assez pour ne douter de rien, mais qui par malheur ne le sont pas assez pour imaginer de nouveaux systêmes. J'examinerai ces quatre sentimens principaux dans autant de Chapitres séparés; & parce que dans le monde littéraire il s'est encore répandu quelques autres
opinions

opinions sur le même sujet, la plûpart badines, & proposées plutôt pour l'amusement, que par aucune envie réelle de Philosopher & de parvenir à la découverte de la vérité, je les réunirai toutes dans un seul article, moins pour en peser la solidité, ce que leurs Auteurs n'attendent probablement pas de moi, que pour ne rien laisser à désirer sur la matiére que je traite.

Mais avant que de m'engager dans un examen auquel, quoique je puisse faire, la Métaphysique que je respecte fort & que je n'aime pas tant, aura peut-être plus de part que je ne voudrois, je demande qu'on me permette un écart. Il me prend fantaisie de promener d'abord mon esprit, & de promener en même tems celui du Lecteur sur ce que j'ai vû, lû, ou entendu de certains traits remarquables & singuliers, qui semblent marquer beaucoup de bonnes qualités dans les Bêtes. J'ai assez fait sentir dès le commencement de cet Ouvrage mon goût décidé pour les digressions; si de tems en tems on ne m'en passoit quelques unes, j'aimerois autant renoncer à écrire. D'ailleurs cette espéce de hors-d'œuvre, s'il plaît à la critique de l'appeller ainsi, ne sera peut-être pas aussi hors-d'œuvre que quelqu'un pourroit le penser. J'y trouve au contraire deux grands avantages essentiels à tout Ouvrage d'es-

prit (*a*), l'agrément & l'utilité : l'agrément, suite naturelle de la variété, & qui ne manque guéres d'accompagner l'attention qu'on donne à des objets amusans & singuliers ; l'utilité, en ce que le détail que je vais donner mettra le Lecteur à portée d'employer les preuves de fait pour ou contre les différens systêmes que j'exposerai dans la suite. Sur cette assurance, j'entre en matiére, & je commence par un Chapitre qui ne sera sûrement pas le plus mal reçu des esprits d'une certaine trempe.

CHAPITRE PREMIER.

Des bonnes qualités qu'on remarque, où que l'on croit remarquer dans les Bêtes.

A Considérer ce que les Philosophes ont pensé au sujet de l'homme, de sa nature & de ses facultés, de sa grandeur & de sa misére, on est forcé de convenir, que la Philosophie est une étrange maîtresse, bien peu décidée dans ses sentimens, & bien peu propre à nous décider sur les matiéres mêmes qui nous intéressent davantage.

(*a*) *Omne tulit punctum, qui miscuit utile dulci.* Horat. Art. Poët.

Les uns élevant la condition de l'homme au-dessus de celle de tous les autres animaux, nous le représentent comme le plus excellent de tous les êtres, le chef-d'œuvre du Créateur, & l'abrégé de ses merveilles. A les entendre, lui seul a de l'esprit & de la raison, qualités qui le distinguent essentiellement de la brute; tout ce qui respire ici bas lui est soumis, & il étend son empire sur tout le reste des créatures. Après avoir dit que notre ame ne tire son origine que de Dieu, & qu'elle ne peut être comparée qu'à Dieu seul (*a*); Cicéron ajoute, que tout ce qui est dans l'Univers a été destiné à l'usage de l'homme, & que tout ce que le monde contient a été fait pour lui (*b*): Pline croit que c'est en sa seule considération que la nature a produit tous ses autres ouvrages (*c*); & Séneque la regarde comme occupée sans cesse à payer tribut à son Roi & à son Maître (*d*).

D'autres n'en ont pas pensé aussi avantageusement, & ont nié absolument cette prérogative de l'homme, d'avoir été l'ob-

(*a*) Ciceron, *Tusc. Quæst.* Lib. 5.

(*b*) *Omnia, quæ sunt in hoc mundo, quibus utuntur homines, hominum causâ facta sunt & parata.* Cic. de Nat. Deor. Lib. 2. *Quæ in terrâ gignuntur, ad usum hominum omnia creata sunt.* De Off. Lib. 1.

(*c*) *Cujus* (hominis) *causâ videtur cuncta alia genuisse natura.* Plin. Hist. Nat. lib. 7. c. 1.

(*d*) Séneque, *de Benef.* Lib. 4 c. 5.

jet de toutes les productions de la nature.
C'est ainsi que ce même Séneque que je viens de citer, soutient en plusieurs endroits de ses Ouvrages, (*a*) que le monde n'a pas été formé pour lui. Ces Philosophes si peu prévenus en sa faveur, en observant la conduite de la nature, prétendent avoir remarqué en elle tant d'uniformité, & si peu de distinction à son égard, qu'ils n'ont pas hésité à le confondre avec les autres animaux. C'est également de la terre, disent-ils, que les uns & les autres ont été produits; c'est elle qui fournit également à leur subsistance; & c'est dans son sein qu'ils retournent tous indifféremment après la dissolution de leurs organes. La nature leur a donné à tous une origine commune, comme elle les a tous assujettis aux mêmes besoins, & leur prépare à tous une même fin. Ils ont crû même appercevoir dans les Bêtes un raisonnement, qui ne différoit de celui des hommes que du plus au moins, à peu près comme la raison des hommes stupides & grossiers différe de celle des hommes spirituels & éclairés. Ils ont été plus loin: ils ont mis l'homme au-dessous de tout ce qui respire, par les miséres ausquelles il est sujet; ils ont assuré, qu'il étoit plus expédient pour lui de ne pas naître que

(*a*) Voyez *de Benef. Lib. 6. c. 23.* Nat. Quæst. *Lib. 6. c. 3. De Irâ, Lib. 2. c. 27. &c.*

de vivre ; que les plus malheureux sont ceux qui meurent le plus tard, & que la nature qui a rempli les fonctions d'une bonne mére à l'égard des autres êtres, ne paroît avoir été pour lui qu'une marâtre (*a*). Lucrece s'égaye à décrire à cette occasion (*b*) les peines dont il est accablé, les accidens ausquels il est sujet, la foiblesse du corps humain & ses besoins, en comparaison de ceux des Bêtes. Gryllus, un des Compagnons d'Ulysse qui avoient été métamorphosés en pourceaux par les charmes de Circé, soutient à son maître dans Plutarque (*c*) que la condition des animaux est fort préférable à la notre ; & le Coq de Lucien, après avoir tâté de toutes les conditions, après avoir été Philosophe, Femme, Roi, Poisson, Cheval, Grenouille, Éponge même, juge que le pire de tous les états est celui de l'homme (*d*). Passe pour celui des Philosophes, qu'un badin comparoît en effet un jour assez plaisamment à des grenouilles qui coassent ; mais il faut aussi convenir, qu'en voulant ainsi trop rabaisser l'orgueil humain, on se jette dans un excès opposé tout-à-fait déraisonnable.

Du reste parmi ceux qui ont entrepris de

(*a*) Voyez Pline, *Hist. Nat. Liv. 7. c. 1.*
(*b*) Lucret. *De rerum Nat. Lib. 5.*
(*c*) Plutarch. *Brut. anim. ratione uti.*
(*d*) Lucien, *Dial. du Coq.*

dégrader la nature humaine de ses justes droits ; aucun, à mon avis, ne l'a fait avec plus d'esprit & de vivacité qu'un Philosophe moderne (*a*), qui dans le Pays où il écrivoit jouissoit d'une grande liberté de penser, & qui en qualité de Poëte s'est crû en droit d'user de ce privilége (*b*). Ses idées sur cette matiére & sa maniére de les exprimer ont un tour si original, qu'il me prend envie d'en donner un extrait. Ceux qui ont lû & goûté le Moraliste Anglois, le retrouveront ici avec plaisir ; & ceux qui ne l'ont jamais vû ne seront peut-être pas fâchés que je leur en aye procuré la connoissance. En tout cas, si l'extrait ennuie, il n'en coûtera que la peine de le passer ; je laisse de grand cœur toute liberté à mes Lecteurs sur ce sujet, comme je les prie de ne me point gêner à leur tour dans ce qu'il me prend fantaisie d'écrire.

On doit observer d'abord, que le principe de cet Auteur est celui-ci, que tout l'Univers est un systême de société ; que rien n'est fait ni entiérement pour lui-même, ni entiérement pour les autres. De ce principe notre Philosophe conclut, que la bête est utile à l'homme, & l'homme est utile à la bête : tout est servi, tout sert ; rien n'exis-

(*a*) Pope ; *Essai sur l'Homme*, Epist. 3.

(*b*) . . . . . . *Pictoribus atque Poetis*
Quidlibet audendi semper fuit æqua potestas. Horat.

ſé à part. Enſuite ſe livrant à ſon anthouſiaſme poëtique. » Homme inſenſé, s'écrie-t-» il, Dieu aura-t-il travaillé ſeulement pour » ton bien, ton plaiſir, ton amuſement, » ton ornement & ta nourriture ? Celui » qui nourrit pour ta table le Fan folâtre, » a pour lui émaillé les Prairies. Eſt-ce à » cauſe de toi, que l'Allouëtte s'éléve dans » les airs & qu'elle gazouille ? La joye excite » ſes chanſons ; la joye agite ſes aîles. Eſt-» ce à cauſe de toi, que la Linotte fait reten-» tir ſes accens ? Ce ſont ſes amours & ſes » propres treſſaillemens, qui enflent ſon go-« ſier. Un fier Courſier pompeuſement ma-» négé partage avec ſon Cavalier le plaiſir & » la gloire. La ſemence qui couvre la terre, » eſt-elle à toi ſeul ? Les Oiſeaux reclame-» ront leur grain. Eſt-ce à toi ſeul qu'ap-» partient toute la moiſſon dorée d'une an-» née fertile ? Une partie paye, & juſtement, » le labour du Bœuf qui la mérite. Le Porc » qui ne laboure point, & qui n'obéit point » à ta voix, ſubſiſte par tes travaux «

» Sçache donc, continue le même Poëte, » que tous les enfans de la nature partagent » ſes ſoins. La Fourrure qui échauffe le » Monarque, a auparavant échauffé l'Ours. » Lorſque l'homme crie : Voyez, tout eſt » pour mon ſervice ; voyez l'homme qui eſt » pour le mien, réplique l'Oiſon qu'on en-» graiſſe. Quel ſoin pour le garder, le lo-

» ger, le nourrir & le bien traiter! C'est tout
» ce que l'Oison connoît : il ne sçait pas
» que c'est pour être mangé. Aussi loin
» qu'Oison peut porter ses connoissances,
» l'Oison raisonne bien; il se trompe sur
» les desseins de l'homme, parce qu'il ne
» peut pénétrer des desseins au-dessus de
» sa portée : il en est de même de l'homme,
» plus Oison que l'Oison, lorsqu'il prétend
» que tout soit fait pour un, & non pas
» un pour le tout. »

Le Poëte se propose ensuite de relever le bonheur des animaux fort au-dessus de celui de l'homme. « Supposé même que » le plus fort regne sur le plus foible, & » que l'homme soit l'Esprit & le Tyran de » l'Univers, la nature, dit-il, matte ce » Tyran. Lui seul connoît & sent les besoins » & les maux des autres créatures. Le Milan fondant sur un Pigeon frappé de la » variété de son plumage, l'épargnera-t-il? » Le Faucon écoute-t-il le champ du Rossignol? Le Geai admire-t-il les aîles dorés » des Insectes? L'homme seul s'intéresse » pour tous : il fait jouir les oiseaux des bois, » les bêtes des pâturages, & les poissons » des riviéres. Il prend soin des uns par intérêt : son plaisir l'excite à en soigner » un plus grand nombre d'autres; & un » plus grand nombre encore en est redevable à sa vanité. Tous subsistent par les

» soins d'un Maître vain, & jouissent d'une
» étendue de bonheur que leur donne son
» luxe. C'est lui qui préserve contre la fa-
» mine & contre les bêtes sauvages la vie
» de ce qu'une faim sçavante convoitise:
» il régale les animaux, qu'il destine à son
» régal; tant qu'ils existent, il les rend
» heureux, ces animaux prévoyant aussi peu
» le coup fatal, y étant aussi peu sensibles,
» qu'un homme favorisé du Ciel prévoit
» ou ressent le coup de la foudre. Ils ont
» joui de la vie avant que de mourir; ne
» devons-nous pas aussi mourir après avoir
» joui de la vie? «

Je pourrois faire cet extrait aussi long, que l'Epitre dont il est tiré; car quoique l'Auteur s'exprime en Poëte, il raisonne, & presse la suite de son raisonnement aussi conséquemment que pourroit le faire le meilleur Philosophe. Par bonheur la liaison & l'enchaînement de ses idées le conduit naturellement à cette conséquence, dont tout homme sage ne sçauroit s'empêcher de reconnoître la vérité, que la vertu seule constitue un bonheur, dont l'objet est universel & éternel, & que la perfection de ce bonheur consiste dans l'amour de Dieu & dans celui des autres hommes. Il faudroit être de bien mauvaise humeur, pour lui contester cette conséquence. Il n'en est pas de même de plusieurs principes, qui

par intervalle se trouvent semés dans son Poëme, & dont on peut voir quelques essais dans l'extrait que je viens d'en donner. Il n'est point de mon dessein de les relever, non plus que de réfuter ces Philosophes ennemis de leur espece, qui ont prétendu égaler l'homme à la bête, ou même dégrader l'homme, pour le placer beaucoup au-dessous de la brute. De plus sçavantes plumes que la mienne se sont chargées de cette tâche, & s'en sont acquittées avec succès. Il me suffit d'avoir fait voir dans quels égaremens la Philosophie a pû tomber à ce sujet. C'est tout ce que j'ai eu en vûe. Je reprens à présent le premier objet que je m'étois proposé au commencement de ce Chapitre.

Les Bêtes ne sont peut-être pas aussi bêtes que nous pensons; peut-être ont-elles plus d'esprit qu'il n'en appartient à de simples Automates. Pour nous le persuader, on cite une infinité de traits singuliers, qui s'ils étoient vrais, prouveroient invinciblement, de l'aveu même des Carthesiens, qu'il y a en elles autre chose que du méchanisme. Je les rapporterai tels que je les ai appris, soit par la lecture, soit par le rapport de mes amis, ou par mes propres observations. Mais auparavant je suis bien aise d'avertir le Lecteur, afin qu'il n'y soit pas trompé, de ne pas attendre de moi un

recueil complet de tout ce qui a été dit & écrit ſur cette matiere: je n'aurois jamais fait, ſi j'avois entrepris de l'épuiſer; deux ou trois Ecrivains tels que Pline, Elien & Montagne, pourroient ſeuls me fournir ſur ce ſujet de quoi compoſer pluſieurs volumes. Je m'en tiendrai aux traits les plus frappans, ou qui me viendront les premiers à l'eſprit; ceux qui ſeront curieux d'en ſçavoir d'avantage, pourront conſulter les Auteurs que je viens de citer, ou que je citerai dans la ſuite.

Une autre remarque auſſi néceſſaire, avant que d'entrer dans ce détail, eſt que tous les faits que je rapporterai ſur la foi des Anciens, ne doivent pas être pris à la lettre. » Il n'eſt pas douteux, dit un Auteur » eſtimé (*a*), que l'Antiquité crédule à l'ex- » cès n'ait débité ſur ce ſujet, comme ſur » tous les autres, bien des hiſtoires fabu- » leuſes. Il ne faut donc point perdre de » vûe, que la plûpart de ces récits ſont in- » ventés; que dans ceux qui ſont vérita- » bles; il y a bien des circonſtances chan- » gées & exaggerées; qu'on a prêté aux » Bêtes des motifs, qu'elles étoient à coup » ſûr incapables d'avoir; & que ce qui a » été remarqué avec fondement de plus » merveilleux en elles, a été produit par

(*a*) Le Marquis de Saint-Aubin, *Traité de l'Opinion*, T. II. p. 604.

» le concours des sensations & de l'instinct;
» ou d'un méchanisme dépourvû de toute
» intelligence, mais dirigé par l'ordre que le
» Créateur y a établi. «

Sçavoir si ce que nous remarquons de plus admirable dans les Bêtes doit être attribué au méchanisme & à l'instinct, c'est, comme on l'a vû, ce que je me propose d'examiner dans la suite de cet Ouvrage: en attendant, on ne fera peut-être pas trop mal de suspendre son jugement. A l'égard du reste, l'avertissement vient très à propos, & je conseille fort à mes Lecteurs d'en profiter. Dans les choses de fait, une crédulité mal placée peut facilement induire en erreur. Il est toujours sage de sçavoir douter à propos; on risque beaucoup à ne rien croire, & fort peu à ne croire que très-sobrement ce qui n'est appuyé que sur le témoignage des hommes.

Qualités de l'esprit qu'on croit remarquer dans les Bêtes.

S'il falloit s'en rapporter à certains Auteurs prévenus en faveur des Animaux: disons mieux; s'il falloit en croire le rapport des sens, un préjugé presque universel fondé sur l'habitude & sur l'expérience, une persuasion intime, un sentiment intérieur dont nous ne sommes pas toujours les

maîtres, & qui malgré toute notre Philosophie ne laisse pas de nous trahir lorsque nous y pensons le moins, il seroit difficile de refuser aux Bêtes un certain esprit. On a tous les jours sous les yeux mille traits frappans dont on est témoin, & qui semblent le prouver; on en cite une infinité d'autres, qui, s'ils étoient bien constatés, suffiroient pour terrasser l'incrédulité Cartésienne la plus obstinée. C'est sur ce principe que plusieurs Philosophes n'ont point balancé à leur accorder, je ne dis pas seulement de la mémoire & de l'imagination, mais même de la connoissance & du jugement, de l'adresse, de l'industrie, de la prévoyance, toutes les qualités en un mot qu'on ne conçoit pas pouvoir se trouver réunies dans un être incapable de penser & de réflechir. Ont-ils tort? Ont-ils raison? Ce n'est pas ce dont il s'agit ici. Entrons seulement en matiére, & voyons sur quels faits on a pû fonder une opinion aussi étrange.

Du langage des Bêtes.

Les Bêtes parlent-elles, ou bien ne parlent-elles pas? La question paroîtra nouvelle sans doute, après qu'un Auteur ingénieux & badin en a fait son amusement. Mais il n'est point ici question de badiner; si les

puis Guliver jusqu'à Montagne. Il ne s'agit pas même de ce dernier. Les écrits de ce Philosophe trop goûtés peut-être de quelques-uns de ses Lecteurs, & trop décriés par quelques autres, sont entre les mains de tout le monde. D'ailleurs ses sentimens sur plusieurs matiéres, & en particulier sur celle dont il est ici question, sont en possession de ne point tirer à conséquence. Je citerai un Auteur plus récent & moins suspect; c'est M. de la Chambre, qui dans un de ses Ouvrages (*a*) entreprend de prouver que les Bêtes parlent. Et qu'on ne s'y trompe pas: il ne prétend pas seulement, comme quelques autres Écrivains, trouver dans les animaux un langage tel quel, une maniére de s'exprimer informe & grossiére; il va jusqu'à leur accorder l'usage de la parole & une voix articulée, qui l'est moins, à la vérité, dans les Bêtes que dans l'Homme, mais dont il soutient d'ailleurs qu'elles se servent à dessein, & avec intention d'exprimer leurs pensées. Après cela qu'on raille les Anciens de leur crédulité, & qu'on les regarde comme des bonnes gens, d'avoir eu la simplicité de s'imaginer que les Bêtes parlent. Pour les venger des rieurs, & pour la rareté du fait, je suis presque tenté d'insérer ici les preuves

(*a*) *Traité de la Connoissance des Animaux, &c. p.* 363. *& suiv.*

du

du Philoſophe moderne, & les raiſonnemens dont il ſe ſert pour appuyer une opinion, qui ne peut manquer de paſſer pour très-paradoxe. Si ſes argumens ne ſont pas convaincans, au moins ſont-ils très-ingénieux, & ſes raiſons tout-à-fait plauſibles.

Mais qu'eſt-il néceſſaire d'avoir recours à l'autorité, tandis que l'expérience nous met tous les jours à portée de vérifier le fait, & de nous aſſûrer de ce que nous devons croire ſur cet article? Un Chien, par exemple, manque-t-il d'expreſſions pour demander pardon, lorſqu'il apperçoit qu'on eſt en colére contre lui? Il s'humilie, il rampe dans la poſture d'un ſuppliant; Voilà ſans contredit des actions parlantes; il ne ſe peut rien de plus ſignificatif; mais le Chien fait plus, il y joint la voix, & par un murmure languiſſant qui marque ſa douleur & ſa ſoumiſſion, il ſemble demander grace, & témoigner la crainte qu'il reſſent du châtiment qu'on lui prépare. Dira-t-on qu'en cette occaſion la voix du Chien ne ſignifie rien, & que c'eſt un ſon muet qui n'eſt produit par aucun deſſein, & qui n'a de liaiſon avec aucune idée? A la bonne heure, je n'entreprens point d'établir ici du choix & du raiſonnement dans les Bêtes. Mais que l'on conſidére le même animal, lorſqu'il marque ſa joye à ſon Maître; ſurtout qu'on faſſe attention à ſes cris: je ſuis

preſque certain, que ſi on le fait ſans prévention, on y appercevra des inflexions fort différentes de celles dont il s'étoit ſervi dans le premier état. C'eſt ce que j'ai obſervé moi-même dans une Chienne, que je vois aſſez ſouvent, & que j'ai retenue plus d'une fois chez moi dans la ſeule vûe de m'inſtruire. Lorſque preſſée de quelques néceſſités, l'habitude dans laquelle on l'a élevée l'oblige de demander à ſortir, ſi la peine de quitter mes livres, quelquefois l'envie de voir ce qui en arrivera me fait tarder à lui ouvrir, non ſeulement elle me témoigne par ſes geſtes ſes beſoins & ſon impatience, allant à la porte, revenant à moi, & tournant la tête vers l'endroit d'où elle part, pour me marquer ce qu'elle ſouhaite : elle ſemble même par un ſon tendre & plaintif me prier de lui accorder la liberté. Si je différe, ſon ton varie : il devient alors plus aïgu ; & ſi je la fais trop attendre, elle en vient enfin juſqu'à aboyer. Quelque Cartéſien de mauvaiſe humeur ne manquera pas de traiter mes obſervations de viſions & de chiméres; peu m'importe, ſi tous ceux qui ont des animaux chez eux, ſe donnoient la peine de les examiner avec ſoin dans les divers états où ils ſe trouvent, j'oſe aſſûrer qu'ils ſeroient viſionnaires comme moi; car ils feroient à peu près les mêmes remarques.

De cette variété d'inflexions qu'on peut obſerver dans les cris des animaux, tout autre que moi en concluroit peut-être que les Bêtes parlent. Qu'eſt-ce en effet que la parole, ſinon une voix articulée, c'eſt-à-dire, fléchie & modifiée par la bouche, la langue, les dents, le palais & les lévres? Par tout donc où la voix eſt fléchie & modifiée, ou ſi l'on veut, par tout où il y a inflexion de voix, il y a articulation, & conſéquemment de la parole. Or les Bêtes, du moins un grand nombre d'entr'elles, ont certainement comme l'homme tout ce qui eſt néceſſaire pour fléchir & modifier leur voix; donc s'il eſt vrai que dans les ſons divers que rendent les animaux, on remarque en effet de l'inflexion, c'eſt-à-dire, de l'articulation, il eſt naturel d'en conclure que les Bêtes ont l'uſage de la parole.

Il eſt vrai, comme l'obſerve un Philoſophe que j'ai déja cité (*a*), que dans l'articulation de la voix, l'inflexion n'eſt pas toujours également ſenſible. Elle ne l'eſt preſque point, par exemple, dans la prononciation des voyelles ſeules: quand on les joint enſemble, elle ſe manifeſte d'avantage; enfin elle eſt très-évidente dans les conſones, & plus il y en a dans une ſyllabe, plus l'inflexion y eſt remarquable. Ainſi de ce qu'elle ne ſe fait point ſentir, ou

(*a*) M. de la Chambre, *ubi ſup. p.* 386. *& ſuiv.*

presque point, dans les sons que forment certains animaux, on seroit mal fondé à en inférer, que ce ne sont point des paroles, ou des expressions vocales. Il faut avoir l'oreille bien fine & bien délicate, pour appercevoir quelque inflexion dans la prononciation des voyelles *a*, *e*, *o*, niera-t-on pour cela que ce soient de véritables mots ? L'*a* n'est-il pas dans notre langue l'article qui désigne le Datif : & cette voyelle n'est-elle pas employée ainsi que l'*e* & l'*o* en qualité d'exclamation ou d'interjection dans tous nos Dictionnaires ? Dira-t-on que les Anglois & les Allemans ne parlent point, parce que les premiers sifflent comme les serpens, & qu'un grand Prince (*a*) a comparé le langage des seconds à celui des chevaux ? Dieu me préserve de croire que les Bêtes parlent ; mais si j'avois entrepris de défendre ce sentiment, je dirois que l'inflexion & l'articulation de la voix n'est sans doute moins sensible dans elles que dans l'homme (*b*), que parce que leur langage n'est gueres composé que de voyelles. Il n'y a point de cris & d'accens dans les animaux, où l'on n'en distingue quelqu'une, soit continuée & allongée, comme dans les mugissemens des taureaux & les hurlemens

(*a*) L'Empereur Charles-quint.

(*b*) Voyez les raisons de cette différence dans M. de la Chambre, *ubi sup. p.* 396.

des loups; soit coupée & répétée, comme dans l'aboyement des chiens; ou mêlée avec plusieurs autres, comme dans le chant du rossignol & le ramage des autres oiseaux. On remarque même dans tous, ou presque tous, quelque consone qui en fait l'articulation; c'est ce qu'il est surtout aisé d'appercevoir dans le bêlement des moutons, dans le chant des coqs, dans le miaulement des chats, & dans le sifflement des serpens: où le *b* & le *c*, l'*m* & l'*s* ont une prononciation très-distincte & bien marquée.

Envain objectera-t-on, que l'articulation seule ne suffit pas pour constituer l'essence de la parole, ou de l'expression vocale; qu'elle doit être encore significative de quelque idée, formée avec vûe & avec intention de l'exprimer; & que les Bêtes étant incapables de ces vûes & de ces desseins, il est ridicule de soutenir qu'elles parlent. Je pourrois répondre, que jusqu'à ce qu'il soit bien décidé que les animaux soient sans raison & sans connoissance, jusqu'à ce qu'on ait démontré, qu'ils sont aussi bêtes que Descartes & les Cartésiens l'ont enseigné, il sera toujours vrai de dire, que cette difficulté est trop foible pour prouver qu'ils sont privés de l'usage de la parole; que plusieurs Philosophes de nom, même parmi les Modernes, ont soutenu

que les Bêtes sont capables de penser, de concevoir, de juger, & de raisonner (*a*), & que tant que cette thèse pourra subsister, on sera mal fondé à prétendre que lorsqu'elles forment des sons, elles ne le font pas avec dessein & avec intention d'exprimer ce qu'elles pensent.

Mais je vais plus loin: je suppose les Bêtes encore plus bêtes qu'elles ne sont, & je soutiens que leur bêtise n'est pas une raison de nier qu'elles parlent. J'en appelle à témoins, je ne dis pas seulement tant d'honnêtes gens que nous connoissons, mais les Philosophes mêmes, qui tous les jours parlent pour parler, sans qu'assez souvent ils sçachent ce qu'ils disent, ni ce qu'ils veulent dire. Un perroquet à poil ou à plume répéte le jargon qu'on lui a appris; un enfant récite un discours grec ou latin qu'il a mis avec peine dans sa mémoire: dira-t-on que le perroquet & l'enfant ne parlent point, parce que l'un & l'autre ignore ce que signifient les paroles qu'il prononce? Certainement les muets & sourds de naissance, ne sçavent ce que c'est que la voix ni même s'ils en ont ou n'en ont pas une; cependant nous sçavons par expérience

(*a*) Outre ceux qui ont donné aux Animaux une ame spirituelle, & par conséquent capable de penser, on peut croire ce qu'en a dit M. de la Chambre dans son *Traité de la Connoissance des Animaux*.

qu'on peut leur apprendre à parler. M. de la Chambre fait mention (*a*) d'un Prince d'une des plus illustres Maisons de l'Europe & d'un Seigneur Espagnol, tous deux muets & sourds de naissance, qui parloient fort bien le langage de leur Pays; j'ai lû aussi dans un Ouvrage périodique (*b*), qu'en 1746. on présenta à l'Académie de Caën un jeune homme sourd & muet de naissance, qui étoit en état de prononcer près de treize cens mots, qui répondit très-pertinemment à plusieurs questions qu'on lui fit par écrit, & nomma fort bien une épée, une chemise, un chapeau, &c. qu'on lui montra. Les pieces justificatives du fait furent communiquées à l'Académie des Sciences par M. de Reaumur, au mois de Mai de l'année suivante. J'ignore si le Portugais qui avoit donné des leçons à ce jeune homme, & qui offroit libéralement les mêmes services à ceux *qui seroient en état de l'en récompenser*, s'est enrichi avec sa méthode; mais si au lieu de son secret pour faire parler les muets, il eût eu celui de faire taire les importuns, & quelques impertinens jaseurs tels que je puis être, il auroit mérité de faire fortune.

Ce trait m'en rappelle un autre d'une fille Angloise qui parloit sans langue. Quelque

(*a*) *Ubi suprà*, *p.* 415.
(*b*) *Journal de Verdun*, Novembre 1747. art. V. p. 332. & suiv.

Lecteur pointilleux ne manquera pas de dire, que c'est encore ici un écart: point du tout. Ceux qui nient que les Bêtes parlent, se fondent principalement sur ce qu'entr'elles plusieurs sont privées des organes nécessaires pour former la parole: or la langue est sans contredit un des principaux. Cependant nous apprenons (*a*) qu'en l'année 1742. La Société Royale de Londres ayant été informée par M. Henri Baker, qu'une jeune fille de la Province de Suffolck, nommée *Marguerite Cutting*, parloit facilement & intelligiblement, quoiqu'elle n'eût point de langue, la chose parut si extraordinaire à cette sçavante Assemblée, qu'elle chargea M. Baker de faire toutes les informations possibles pour en constater la vérité. Il me semble déja entendre un badin dire qu'il n'y avoit pas là de quoi s'étonner si fort, & que le prodige eût été bien plus grand, si la Cutting avoit eu une langue, & qu'avec cela elle eût sçu se taire. Mais n'en déplaise aux mauvais plaisans, je tiens qu'en effet le Phénoméne valoit la peine d'être examiné de près. Personne n'ignore, il est vrai, avec quelle habileté le sexe sçait faire usage de sa langue; mais il faut convenir aussi que jusques-là on n'avoit point encore imaginé qu'il pût porter cette

(*a*) *Bibliothéque Britannique*, T. XXI. Part. 2. Art. 4. p. 340. & suiv.

dextérité jusqu'à parler même sans langue.

Quoiqu'il en soit, l'Histoire porte que M. Baker ayant écrit en conséquence à M. Boddington, Marchand à Ipswich, de qui il tenoit le fait, celui-ci se transporta aussitôt au lieu de la demeure de la Cutting, accompagné d'un Ministre sçavant & curieux, & d'un Apoticaire très-versé dans l'Anatomie; que là ils apprirent de cette fille qui avoit alors environ vingt-quatre ans, qu'à l'âge de quatre elle avoit perdu sa langue par un cancer, dont elle avoit été attaquée dans cette partie : qu'en effet ayant examiné sa Bouche avec la derniére attention, ils n'y avoient découvert aucun vestige de la langue, ni même de la luette, que cependant quoique privée de cet organe si nécessaire pour l'articulation de la voix, cette fille avoit l'usage de la parole très-libre & très-coulant; qu'elle articuloit les lettres très-distinctement, & prononçoit en perfection, non-seulement les voyelles, mais encore les consones, les syllabes & les mots, où l'opération de la langue semblent le plus nécessaire (*a*); qu'en leur présence elle avoit lû dans un livre, & s'en étoit acquittée fort bien; qu'elle chantoit très-joliment, & prononçoit en chantant

(*a*) C'étoient les voyeles, les consones & les mots, que M Baker avoit envoyés : *d, l, n, t, r; nt, al, ath, ash, tha; The little Dogdit not eat bread, &c.*

comme à l'ordinaire. M. Boddington & ses associés dresserent un certificat de toutes ces circonstances, qui fut présenté à la Société Royale par M. Baker, & qui s'y conserve avec plusieurs Lettres sur le même sujet, pour servir de monumens à la vérité d'un fait aussi singulier & aussi rare.

L'Auteur de cette relation ajoute, que le cas de la Cutting n'est pas sans exemple. Pour le prouver, il cite le Traité de la petite vérole du fameux Drélincourt, où cet habile Médecin rapporte qu'un enfant de huit ans, ayant perdu la langue dans cette cruelle maladie, continua de parler aussi distinctement qu'auparavant, au grand étonnement de l'Université de Saumur, où la chose arriva (*a*). Il parle aussi de Tulpius, qui dit avoir vû en Hollande un homme, qui ayant été mutilé de sa langue depuis trois ans, parloit sans la moindre difficulté. Enfin il rapporte des exemples plus anciens encore, tirés de ce que dit l'Empereur Justinien (*b*), que des hommes à qui Honorichius Roi des Vandales avoit fait couper la langue à la racine, avoient pourtant continué de parler très-parfaitement. Ces faits sont confirmés par un excellent écrit du célébre M. de Jussieu (*c*), sur la maniére dont une fille

(*a*) Voyez à ce sujet le troisiéme volume des *Ephemerides Germanicæ*, sous le titre *d'Aglossostomographia.*

(*b*) *Cod.* Tit. *de Offi. Prat. Af.*

(*c*) Dans les *Mémoires de l'Académie Royale des Sciences* pour l'année 1718.

née sans langue s'acquittoit des fonctions qui dépendent de cet organe. Ces exemples prouvent deux choses, qui viennent également à mon sujet : la premiére que j'ai insinuée d'abord, est que le défaut des organes qui dans l'opinion commune sont regardés comme les plus nécessaires pour articuler les sons, n'est point une raison de nier qu'un être animé puisse parler ; la seconde, que je perds rarement de vûe dans cet Ouvrage, que les Philosophes qui ont toujours crû que la langue étoit un instrument sans lequel il étoit impossible d'exprimer ses pensées par la parole, ou par des sons articulés, se sont trompés en ce point comme en beaucoup d'autres. C'est ainsi que la nature se plaît quelquefois & de loin en loin à mettre leurs raisonnemens en défaut, & à confondre par des traits frappans & singuliers celles de leurs découvertes qu'ils ont regardées comme les plus certaines.

Délicatesse des sens dans les Animaux.

Mais je commence à m'appercevoir qu'il est tems pour moi de quitter le personnage de Philosophe qui me convient peu, pour reprendre celui d'Historien, dont je me suis chargé au commencement de ce Chapitre. Après tout que les Bêtes parlent ou ne

parlent pas, peu m'importe; il n'en est pas moins vrai que chez les Modernes, comme parmi les Anciens, plusieurs Auteurs célébres n'ont pas balancé à les croire très-spirituelles. Je ne parle point de la délicatesse de leurs sens : y a-t-il rién dans l'homme, qui soit comparable en ce genre à l'ouie des oiseaux, à la vûe du linx, ou à l'odorat du chien ? » Que le toucher de l'araignée est exquis, *s'écrie à cette occasion le Philosophe Anglois que j'ai cité* (*a*) ! sensible à la plus legére impression qui affecte le moindre fil de sa toile, elle paroît vivre dans l'ouvrage qu'elle a tissu. Que la délicate Abeille a le sentiment subtil & sûr, pour extraire d'une herbe véniмeuse une rosée bienfaisante ! « Est-il naturel de penser, que ce qui dans l'homme semble ne pouvoir s'attribuer qu'à l'opération d'une ame spirituelle & raisonnable, ne soit dans les Bêtes qu'un simple effet machinal des ressorts d'un Automate dénué d'esprit & de connoissance?

Inventions dont on leur est redevable.

Que dirai-je des inventions merveilleuses, utiles ou commodes, dont nous sommes redevables aux Animaux ? N'est-ce pas l'araignée qui nous a donné l'idée de

(*a*) Pope, *Essai sur l'Homme*, *Epist. I.*

la toile, l'Hirondelle celle des bâtimens, & le rossignol celle de la musique? C'est de l'âne, dit-on, que les hommes ont appris l'art de tailler la vigne (*a*); les hyppopotames nous ont enseigné l'usage de la saignée (*b*), les cicognes du clystere (*c*), & les chévres celui du caffé. L'histoire en est curieuse, & mérite peut-être d'avoir place ici. Un Berger de la Palestine s'étant apperçu que les chévres qu'il gardoit, lorsqu'elles avoient rongé les féves que portoit un certain arbrisseau, ne faisoient que sauter & bondir toute la nuit dans leur étable, crut devoir en avertir le Prieur d'un Couvent de Jacobites, à qui ce troupeau appartenoit. Le Prieur homme d'esprit & zélé, qui depuis longtems étoit scandalisé de voir que ses Religieux ne faisoient que dormir à Matines, crut avoir trouvé dans le rapport de ce Berger un moyen sûr de rétablir dans sa maison la Discipline monastique. Il en conclud, que le fruit de cet

(*a*) Voyez à ce sujet Pierius Valerianus, *Hieroglyph. lib.* 12. *c.* 20.

(*b*) Nos Voyageurs rapportent, que l'Hippopotame, ou Cheval de riviére, lorsqu'il se sent trop réplet, vient sur le rivage, & s'ouvre une veine de la cuisse avec un roseau; qu'il en laisse couler autant de sang qu'il est nécessaire pour le soulager, & qu'il couvre ensuite la plaie avec du limon.

(*c*) Lorsque la Cicogne est incommodée, elle prend, dit-on, de l'eau avec son bec qu'elle a extrêmement long, & se la seringue dans le derriére pour se purger.

arbrisseau dont on lui parloit, devoit avoir la vertu de mettre le sang en mouvement, & par conséquent de chasser le sommeil. Il en fit l'expérience sur ses Moines, & s'en trouva bien. Dieu veuille que mes Lecteurs n'ayent pas souvent besoin du même préservatif dans le courant de cet Ouvrage !

A ces traits, dont plusieurs supposent de la connoissance dans les Animaux, les partisans de cette opinion en ajoutent cent autres, qui semblent prouver qu'on trouve en effet dans les Bêtes, je ne dis pas seulement de l'imagination & de la mémoire, mais toutes les autres qualités inséparables de l'esprit, du raisonnement & de la prudence, de la prévoyance & du jugement, de l'adresse, de l'habileté & de l'industrie, même de l'amour & de l'attachement pour les Sciences.

Imagination.

A l'égard de l'Imagination, Montagne en cite plusieurs exemples (*a*). Un cheval, dit-il, accoutumé au son des trompettes & au bruit de la mousqueterie, trémousse & frémit en dormant, comme s'il étoit dans la mêlée. Tu verras, dit Lucrece, des chevaux courageux étendus & gissans sans mouvement sur la litiére, suer, haleter &

(*a*) Dans ses *Essais*, *liv.* 2. *c.* 12.

ſe roidir, comme s'ils étoient occupés à remporter une victoire. Les chiens de garde grondent ſouvent en dormant, aboyent en effet, & s'éveillant en ſurſaut, ſe donnent les mêmes mouvemens, que s'ils appercevoient quelque étranger. Un lévrier qui dort s'imagine ſouvent qu'il chaſſe un liévre; & les chiens de chaſſe enſevelis dans le plus profond ſommeil, jettent leurs jambes, pouſſent des abois, hument l'air du nez, comme s'ils pourſuivoient une Bête nouvellement découverte. Quelquefois même après être réveillés, l'image du cerf dont ils ont été frappés dans leur ſonge, leur demeure ſi fort imprimée dans l'imagination, qu'ils la pourſuivent, comme s'ils voyoient réellement un cerf, & ne ceſſent de courir, que lorſqu'ils ſont parfaitement revenus de leur erreur. Ne pourroit-on pas les comparer à ces Philoſophes, qui courent après un ſyſtême dont ils ont l'imagination frappée, & qui ſouvent n'a pas plus de réalité, que l'image du cerf après laquelle les chiens aboyent? La chanſon a bien dit au ſujet de Deſcartes & de ſes tourbillons, que

C'eſt un enfant qui ſe déméne,
Pour attraper des Papillons.

çant à mettre en pratique les préceptes qu'on lui avoit donnés.

On ne manquera pas sans doute de s'inscrire en faux contre ces histoires: elles sont rapportées par des Auteurs anciens; & ces Anciens ont beau dire qu'ils ont vû: ce sont des témoins crédules & suspects, qui ne méritent aucune croyance; à la bonne heure. Qu'on traite ces faits de contes & de fables; je n'y mets point empêchement. Mais que dira-t-on des chiens du Pere Pardies (*a*), qui avoient appris la musique, & dont un entr'autres chantoit sa partie avec son maître? C'est un Moderne celui-là, & un Moderne d'une trempe dont l'autorité doit être de quelque poids en cette matiére. En veut-on un autre, dont le témoignage puisse encore faire quelque impression? C'est Leibnits, qui dit avoir vû & entendu un chien qui parloit, à qui l'on n'avoit commencé d'apprendre à parler qu'à trois ans (*b*). En voilà certainement bien d'un autre: un chien qui parle! on n'en connoît que dans les contes des Fées, & dans les fables d'Esope ou de la Fontaine. Cependant c'est Leibnits qui atteste le fait, & qui l'atteste comme témoin oculaire. Ce chien sçavoit prononcer une trentaine de mots, tels que *thé*, *caffé*, *chocolat*, *&c.* Il ne par-

(*a*) Pardies, *De la Connoissance des Bêtes*, *p.* 129.
(*b*) *Histoire de l'Académie des Sciences*, *an.* 1715. *p.* 3.

loit que par écho, c'eſt-à-dire, après que ſon maître avoit prononcé le mot qu'on vouloit qu'il répétât.

Induſtrie & raiſonnement.

Ces faits ſont ſurprenans, je l'avoue : ils paſſent toute croyance ; il eſt vrai : mais ils ſont ſuivis de tant d'autres, la plûpart fondés ſur l'expérience, ou rapportés par des Ecrivains dont il eſt difficile de révoquer en doute la ſincérité & la bonne foi, & tous ſemblent prouver ſi invinciblement, qu'on doit reconnoître dans les Bêtes, je ne dis plus ſeulement de la mémoire, mais même de l'adreſſe, de l'induſtrie, de la prudence & du raiſonnement, qu'il paroît preſque impoſſible de ſe refuſer à cette nuée de témoins, qui dépoſent unanimement la même choſe.

Je ne m'arrête point au chien de Chryſippe. Il cherche ſon maître qu'il a perdu ou pourſuit quelque proie qui fuit devant lui. Dans ces circonſtances, il arrive à un carrefour, où trois chemins aboutiſſent ; il entre d'abord ſucceſſivement dans deux de ces chemins, & n'y trouvant pas la trace qu'il cherche, il s'élance ſans délibérer dans le troiſiéme. Chryſippe convient, qu'en cette occaſion le chien fait à peu près ce raiſonnement : ce que je cherche doit néceſſairement avoir paſſé

par l'un de ces trois chemins : Il n'a passé ni par celui-ci, ni par celui-là ; donc il il faut absolument qu'il ait passé par ce troisiéme. En effet, le chien comme s'il concevoit toute la force de ce raisonnement, ne se sert plus de sa sensation au troisiéme chemin : il n'essaye plus s'il trouvera la trace de son maître, ou du gibier après lequel il court ; il s'y élance, sûr qu'il est de l'y rencontrer. Chrysippe a crû cet argument invincible pour démontrer que les animaux raisonnent ; mais Chrysippe a beau avoir été un des plus forts arcs-boutans du Portique ; nos Philosophes modernes font voir, qu'il déraisonne lui-même en ce point ; & sans avoir recours au raisonnement, ils expliquent assez bien tous les mouvemens du chien par les seules loix de la mécanique. Pour donner à leur réponse toute la force d'une vraie démonstration, il ne leur reste qu'à prouver, qu'au troisiéme chemin le chien se sert de la sensation, comme aux deux autres. Chrysippe soutient la négative ; c'est à eux à montrer qu'il a tort, & à confirmer leur explication par l'expérience.

Mais en attendant que ce procès soit décidé, consultons les Naturalistes ; tous nous diront, que les taureaux, quand ils vont au combat, répandent & jettent de la poussiére autour d'eux, pour aveugler

leur ennemi, & que les ſangliers aiguiſent leurs défenſes, lorſqu'ils ſe voyent pourſuivis des chiens. A les en croire, le crocodile a la ruſe de crier comme un enfant, pour attirer les paſſans qu'il veut dévorer (*a*). Pline rapporte de l'hiene & du crocotas, animal d'Ethiopie composé du chien & du loup; qu'ils contrefont la voix humaine au milieu des bergeries (*b*), & qu'ils retiennent même le nom de quelque Berger qu'ils ont entendu prononcer, afin de l'engager à ſortir en l'appellant, & d'en faire leur proie. Il eſt vrai que Diodore de Sicile traite toute cette hiſtoire de fable (*c*): c'eſt une queſtion à démêler entr'eux; peut-être eſt-ce auſſi un avertiſſement pour le lecteur de ne pas croire trop legérement tous les contes que l'on fait au ſujet de l'induſtrie des Bêtes.

Que dirai-je du renard, qui pour attraper les oiſeaux, s'étend par terre, contrefait le mort, & s'élance tout d'un coup ſur ceux qu'il voit à ſa portée (*d*)? Des chats, en qui l'on remarque la même adreſſe, lorſqu'ils veulent prendre des ſouris? De la perdrix, qui pendant qu'elle couve, ſi

(*a*) De là eſt venu le proverbe latin : *Crocodili lacrimæ*, Eraſme, *Adag. Chiliad.* 1. *Centur.* 4. *Prov.* 60.

(*b*) Hiſt. Nat. *lib.* 8. *c.* 30.

(*c*) Diodor. Sicul. *lib.* 3.

(*d*) S. Epiphane, *Phyſiol. c.* 19. S. Iſidore, Orig. *lib.* 12. *c.* 2.

elle voit approcher un homme de ſon nid, court devant lui, comme ſi elle étoit eſtropiée, & qu'il fût facile de l'attraper, & qui prend ſon vol & s'enfuit, lorſqu'elle s'eſt éloignée ſuffiſamment, & qu'elle voit ſes petits hors de danger (*a*)? Des grenouilles d'Egypte, qui quand elles apperçoivent un hydre, prennent dans leur gueule un morceau de roſeau, & le portent en travers, enſorte que l'hydre ne peut les dévorer (*b*)? Des chevaux & des chiens ſauvages de l'Amérique, qui lorſqu'ils veulent paſſer quelque riviére, commencent par s'arrêter ſur le bord, henniſſent, aboyent, frappent l'eau de leurs pieds, & mettent tout en œuvre pour effrayer les caimans ou crocodiles, ou pour les obliger à faire quelque mouvement qui les leur découvre, & qui leur donne le tems de prendre la fuite (*c*)? Des cancres, qui pour pouvoir attraper les huîtres & s'en nourrir, épient le moment où elles ouvrent leurs coquilles, & y jettent des petites pierres, qui les empêchent de ſe refermer (*d*)? Des ſinges de Guinée, qui marchent ſur les pieds de derriére, ſervent de valets, pilent dans des mortiers, tournent la broche, vont cher-

(*a*) Philon, *de Anim. propr. art.* 11. Pline, *lib.* 10. *c.* 33.
(*b*) Elien, *Variar. Hiſt. lib.* 1. *c.* 3.
(*c*) Labat, *Voyage aux Iſles de l'Amérique*, *Tom.* 7.
(*d*) Oppien, *de Piſcat. lib.* 2. *v.* 169. S. Iſidore *Orig. lib.* 12. *c.* 6.

cher de l'eau dans les cruches, qu'ils rapportent pleines sur leurs têtes (*a*) ? De ces autres gros singes d'Egypte qui étoient instruits des lettres, sçavoient danser, jouer de la flute ; qui composoient même une troupe de Comédiens, faisoient payer l'entrée, & avoient une bourse pendue à leur côté, où ils mettoient l'argent qu'on leur donnoit (*b*) ? De ces éléphans, qui dans les jeux publics qu'on donnoit à Rome, lançoient le javelot en l'air & le reprenoient avec justesse, frappoient le but d'un coup de pierre (*c*), & ce qui sans contredit paroîtra incroyable, quoiqu'il soit attesté par un Historien du tems (*d*), dansoient sur la corde avec autant d'assûrance, que le Baladin le plus excellent auroit pû le faire ? Elien témoigne (*e*) que dans une autre occasion on vit dans l'amphitéatre une table servie pour douze de ces animaux, six mâles & six fémelles, tous habillés suivant la distinction de leur sexe, & couchés sur des lits à la Romaine qu'on leur avoit dressés, & que ces élephans mangérent avec beaucoup de politesse & de propreté, comme des convives bien appris.

(*a*) Jarric, *lib.* 5. *c.* 44.

(*b*) Elien, *de Animal. lib.* 6 *c.* 10.

(*c*) Strabon, liv. 15.

(*d*) *Notissimus Eques Romanus elephanto supersedens per catadromum, id est funem, decurrit.* Sueton. *in Nerone.*

(*e*) De Animal. *lib.* 2. *c.* 11.

On raconte encore cent choses admirables de la construction du nid des halcyons & de celui des hirondelles ; des grues, qui traversent les mers pour gagner les Pays chauds ; des castors, quand ils sont occupés à bâtir leurs petites cabanes ; des abeilles & de leur petite république ; des singes, lorsqu'ils vont à la picorée. On assûre de ces derniers, qu'une troupe de soldats qui va au fourage dans le voisinage de l'ennemi, ne marche pas avec plus d'ordre & de précaution. Moi même j'ai vû dans les montagnes de Savoie, avec quelle activité & quelle industrie les marmotes, lorsqu'elles se sont attroupées dix ou douze ensemble pour passer l'hyver dans un trou, qu'elles se sont creusé, amassent le foin, les feuilles ou la paille dont elles ont besoin. Une d'entr'elles se couche alors à la renverse, & étendant les quatre jambes, elle fait de son corps un tombereau, que les autres chargent. Lorsqu'elle juge la voiture suffisante, elle resserre ses pattes, qui en cette occasion tiennent lieu de cordes ; les autres la prennent ensuite par la queuë, & la traînent jusqu'au trou pour lequel la provision est destinée. Je pourrois rapporter mille autres traits semblables ; mais il faudroit faire un volume sur ce seul sujet, & je laisse ce soin aux Compilateurs. Je me borne à un petit nombre de faits

des plus singuliers & des plus récens, dont la certitude doit par cet endroit être moins sujette à contestation, & peut plus aisément être constatée.

En voici deux, par exemple, dont je puis certifier la vérité, puisque j'en ai été plusieurs fois témoin oculaire. Le premier regarde une Dame de ma connoissance. Elle avoit dans sa jeunesse un chien qui dansoit le menuet & le passepied avec elle, & les dansoit parfaitement. Je prie qu'on me passe le terme, & qu'on n'aille pas me faire un procès sur un mot. Le chien n'étoit certainement pas un Balon, un Pécourt, un Marcel, un Blondi, un Malterre, ou un Gravilliers: aussi n'avoit-il pas fait ses licences à l'Opéra; mais tel qu'il étoit, il pouvoit passer pour un des beaux danseurs de son espéce. A cette belle qualité qui n'est pas d'un petit mérite dans un joli chien, non plus que dans un joli homme, cet animal en joignoit plusieurs autres. Il gardoit le rôti auprès du feu, & mordoit le chat lorsqu'il en approchoit. Arrivoit-il quelque étranger dans le cabinet du maître de la maison, le chien s'y rendoit aussi-tôt, sautoit sur le bureau, & s'y postoit en sentinelle, observant toutes les actions de ces nouveaux venus. On en a prié quelquefois à dessein de l'éprouver, de feindre de vouloir toucher aux papiers; mais à peine

y portoient-ils la main, que cet animal sautoit sur eux, & les mordoit de façon à les faire répentir de leur complaisance. Si le chien eût été plus gros & plus fort, une pareille épreuve, eût été une grande imprudence.

L'autre exemple n'est pas moins certain; & il a ceci de particulier, qu'à mon avis, il est très-difficile de l'expliquer sans admettre quelque chose de plus que de l'instinct & une simple mécanique dans les Bêtes. Voici le fait. Feu M. de Ségonsac, Procureur Général de la Cour des Monnoyes de Paris, avoit un cocher qui bûvoit du vin, & un chien qui n'en bûvoit point, & se contentoit *de belle eau claire* (*a*). Le cocher qui bûvoit du vin, s'enivroit; & le chien qui n'en bûvoit point, & qui étoit accoûtumé à monter sur le siége, ne manquoit jamais de s'appercevoir que le cocher étoit ivre, lorsque le cas lui arrivoit. Alors comme s'il eut jugé, que dans cet état cet homme n'avoit pas assez de raison, pour avertir les passans de se retirer de devant son carosse, & de ne pas risquer à se faire écraser, ce sage animal prenoit lui-même ce soin, les instruisant du danger par ses cris, & ne cessant point d'a-

(*a*) Mais pour boire de belle eau claire,
Faites la boire à votre chien;
Frere Lubin ne le peut faire. *Marot.*

boyer dans toute la route. Ainsi la prudence de l'animal suppléoit en cette occasion au peu de bon sens qui restoit à l'homme. Le chien aboyoit régulierement toutes les fois que le cocher étoit pris de vin, & n'aboyoit jamais lorsqu'il étoit de sang froid & raisonnable. Son silence rassûroit sa maîtresse lorsqu'elle montoit en carosse; mais ses abbois continuels l'allarmoient de tems en tems. Plus d'une fois elle a rompu son voyage, differé ses visites, & repris le chemin de son appartement, n'étant pas d'humeur à confier ses jours à la conduite d'un cocher, que son chien lui disoit être ivre. Elle devoit aimer son chien; mais devoit elle garder son cocher?

Un seul trait de cette nature suffiroit pour désespérer tous les partisans du systême des Automates. Que répondront-ils donc à l'histoire de la guenon de Charles-Quint, rapportée par un Sçavant du premier ordre (*a*), & qui est connue de tout le monde? Cette histoire porte, que cet animal ayant un jour reçu un soufflet de cet Empereur, dans le moment que jouant aux échecs avec lui, il lui donna échec & mat, il s'en souvint si bien, qu'une autre fois rejouant avec ce Prince, & étant encore

(*a*) Le P. Hardouin Jésuite, dans ses notes sur cet endroit de Pline, *liv.* 8. *ch.* 54. *Mucianus & latrunculis lusisse*; Mucianus dit que les singes jouent aux échecs.

sur le point de le faire échec & mat, il eut la précaution de se couvrir auparavant la joue d'un coussin, qu'il trouva par hasard sous sa patte. Un Ecrivain habile & estimé, du reste partisan déclaré de l'instinct & du méchanisme dans les Bètes (*a*), s'inscrit en faux contre ce récit : du moins il prétend qu'on eût dû lui en citer les garants; & il a raison. Un fait, quelque public & notoire qu'il soit, ne doit jamais être admis par un Philosophe, s'il n'est appuyé de bonnes autorités, & sur tout reconnu par quelqu'un de nom & de réputation dans le parti. Pour moi qui jamais, grace à Dieu, ne me suis mêlé de philosopher, j'avoue que quand tous les Philosophes du monde attesteroient la vérité de l'histoire de la guenon; j'aurois encore peine à y ajouter foi, si je ne voyois de mes yeux un pareil prodige. Je sçai de quel poids est leur témoignage (*b*); & le proverbe dit, que *chat échaudé craint l'eau froide.*

(*a*) M. le Gendre, *Traité de l'Opinion*, *Tom. II. p.* 635.

(*b*) Il n'est pas difficile de deviner que j'ai ici en vûe la fameuse dent d'or, dont il est parlé dans les anciens Journaux de Lipsick, qu'on disoit être venue à un enfant du voisinage de Hambourg. Les Philosophes les plus célebres écrivirent pour expliquer un Phénoméne aussi singulier & aussi nouveau ; & ce ne fut qu'au bout de trois ou quatre ans, que les Magistrats de Hambourg fatigués de ces disputes littéraires, éclaircirent le mystére. Par l'information qu'ils en firent faire, il fut averé que la dent d'or prétendue étoit une dent naturelle, couverte seulement d'une feuille d'or.

Mais M. le Gendre qui révoque en doute le trait de la guenon, ne sera pas sans doute aussi incrédule au sujet d'un autre exemple qu'il rapporte lui-même (*a*), & qu'il avoue avoir été public & connu de tout le monde. C'est beaucoup, d'avoir obtenu un semblable aveu d'un Philosophe tel que lui ; car le fait n'est certainement pas favorable à ceux qui refusent aux Animaux toute espéce de connoissance. Il s'agit d'un petit cheval bai-brun fort bien fait & âgé de six ans, qui a couru la France pendant quelque tems, & que l'on montroit à la Foire Saint-Germain en l'année 1732. Entr'autres tours de souplesse & d'industrie, que cet animal exécutoit dans la perfection, l'Auteur que je viens de citer observe, que si l'on approchoit de l'œil du cheval une carte que tiroit quelque personne de l'assemblée, il frappoit aussi-tôt autant de coups de pied qu'il y avoit de points sur la carte. » Il frappoit » encore, continue-t-il, autant de coups » de pied qu'une montre marquoit d'heures, » exprimant les quarts par de petit coups « redoublés, comme une montre à répéti» tion. On lui demandoit s'il sçavoit l'Arith» métique; il faisoit signe qu'oui : alors qui» conque vouloit, lui faisoit une question, » & lui demandoit, par exemple, combien

(*a*) *Ubi suprà, p. 629. & suiv.*

» sont huit & six, il frappoit du pied quatorze coups, son maître prenoit plusieurs » piéces de monnoye de différentes personnes de l'assemblée, & après les avoir » mêlées ensemble, il les jettoit l'une après » l'autre dans un mouchoir au cheval, qui » le prenoit dans sa bouche, & portoit à » chaque personne la piéce qui venoit » d'elle. » M. le Gendre a la bonne foi d'ajoûter, qu'en tout cela il n'y a point d'exaggération, & que tous ces tours ont été vûs par un grand concours de Spectateurs. Il se retranche à dire; qu'on ne peut pas douter que ce cheval ne fût guidé par les signes, les gestes ou la voix de son maître: du reste il convient, qu'il est étonnant qu'il obéît si bien à des signes imperceptibles aux assistans; mais, à mon avis, ce n'est pas assez: je ne sçai si on s'avancera trop, en disant que pour entendre & exécuter ces signes, s'il y en avoit, il falloit peut-être que le cheval eût autant d'esprit que son maître.

Que penser du chat du fameux Mondory, Comédien si connu, dont M. de la Chambre assûre (*a*) qu'il étoit si discret, qu'il ne miauloit jamais pour entrer dans la chambre de son maître, quand il l'a trouvoit fermée; il tiroit seulement une son-

(*a*) *Traité de la Connoissance des Animaux, &c. Part. IV, p.* 421.

nette qui étoit à la porte, & si au premier coup on ne lui ouvroit point, il redoubloit jusqu'à ce qu'on l'eût fait entrer. Ce qu'il y a de plus admirable en cela, est ce qu'ajoûte cet habile homme que je viens de citer, qu'on n'avoit point appris à ce chat à tirer cette sonnette, & que c'étoit de lui-même que cet animal industrieux s'étoit avisé d'imiter les personnes à qui il avoit vû faire la même chose.

Puisque je suis en train, dûssent m'en vouloir mal tous les Cartésiens, j'ajouterai encore un trait, qui n'est ni moins curieux, ni moins frappant, que tous ceux qui le précédent. » Un moineau, dit un Ecrivain » assez moderne (*a*), trouvant à sa bien- » séance un nid qu'une hirondelle venoit » de construire, s'en empara. L'hirondelle » voyant chez elle l'usurpateur, appella du » secours pour le chasser. Mille hiron- » delles arrivent à tire d'aîles, & atta- » quent le moineau ; mais celui-ci couvert » de tous côtés, & ne présentant que son » gros bec par la petite entrée du nid, étoit » invulnérable, & faisoit répentir les plus » habiles qui osoient s'en approcher. Après » un quart d'heure de combat toutes les » hirondelles disparurent. Le moineau se » croyoit vainqueur, & les Spectateurs

(*a*) *Amusement Philosophique sur le langage des Bêtes, pag. 91. & suiv.*

» jugérent qu'elles abandonnoient l'entre-
» prise. Point du tout. Un moment après
» on les voit revenir à la charge, & cha-
» cune s'étant pourvûe d'un peu de cette
» terre détrempée dont elles font leur nid,
» elles fondirent toutes ensemble sur le
» moineau, & le claquemurérent dans le
» nid, afin qu'il y pérît, puisqu'elles n'a-
» voient pû l'en chasser. «

Voilà le fait, qu'on ne m'accuse point de l'avoir pillé : j'avois droit de le faire, puisque je ne fais guéres que l'office de Compilateur dans ce chapitre. Au reste à l'expression près, que j'ai empruntée de l'Auteur cité, parce qu'elle me convenoit, il est certain que pour le fond l'histoire est à moi comme à lui ; puisque nous la tenons tous deux de la même source. Que la critique se taise donc sur cet article; elle trouvera assez de quoi s'exercer dans le reste de cet Ouvrage. Sans sortir même de l'exemple dont il est ici question, puis-je espérer qu'elle me pardonne d'en avoir fait usage, après l'avoir désapprouvé dans *l'aimable Pere* (a) ? Il en sera ce qu'il pourra ; mais en attendant, je suis bien aise d'avertir ici les Aristarques à poil follet, que je ne l'ai rapporté précisément que parce qu'il leur a déplu. A l'égard de sa

(a) Voyez la *Lettre à Madame la Comtesse D .... pour servir de Supplément à l'amusement Philosophique*, p. 25.

certitude,

certitude, qu'ils ne se donnent pas la peine d'en douter: elle est fondée sur le rapport de plusieurs témoins oculaires, & gens de sens, & de plus, gens du métier, plus capables de juger de la nature & de la vérité d'un fait tel que celui dont il s'agit, que tous les Auteurs des petites Lettres.

Je ne finirois point, si je voulois épuiser les détails; mais je suis obligé de me borner, & je crains bien que le Lecteur ne souhaite en effet depuis long-tems que je me borne. Je le fais, & finis par quelques-uns des exemples qu'on allégue en faveur de la prévoyance que l'on croît remarquer dans les Animaux, & de leur amour pour les Sciences.

Prévoyance.

Pour ce qui est de la prévoyance, on observe d'abord que les grues, les hirondelles & tous les oiseaux de passage changent de demeure selon les saisons; d'où l'on conclud très-doctement, qu'ils sont doués d'une intelligence & d'une faculté divinatrice. On ajoute, que le hérisson, après avoir fait à sa taniére plusieurs ouvertures qui répondent à différens vents, bouche le trou qui est exposé au vent qui va régner, sans que jamais il s'y trompe; que plusieurs autres animaux se garantissent du vent plu-

vieux, en tournant l'entrée de leur loge à l'orient, ce qui suppose, dit-on, qu'ils connoissent les suites différentes des vents, & qu'ils sçavent que l'un leur est plus salutaire que l'autre. Enfin on prétend que lorsqu'il s'agit de prédire le beau ou le mauvais tems, le plus habile faiseur d'Almanachs est moins qu'une bête en comparaison des Bêtes mêmes; & de-là on croit pouvoir inférer, qu'elles sont très-versées dans l'Astrologie. Les hirondelles, par exemple, lorsqu'elles volent bas, nous annoncent, dit-on, du vent ou de la pluie; les grenouilles coassant plus haut qu'à l'ordinaire, les macreuses faisant le matin une espéce de bruit aigu, les plongeons & les canars se nétoyant les plumes avec le bec, les corbeaux paroissant aboyer & se battre, nous marquent aussi du vent. Quand les grues volent extrêmement haut, on doit s'attendre d'avoir du beau tems; les rats abandonnant une maison, donnent à connoître qu'il y a du danger à y demeurer, & qu'elle est proche de sa ruine. Mais rien n'est comparable en ce genre aux pronostics qu'on tire de l'âne, qui se roulant dans la poussiére, présage le beau tems; & qui quand il dresse les oreilles & va de côté, est un signe certain & infaillible de pluie. Aussi dit-on qu'un des plus sages & des plus spi-

rituels de nos Rois (*a*) fit l'honneur à un âne de l'appeller à sa Cour & de le choisir pour son Astrologue ordinaire.

Que dirai-je de la fourmi, qui dans un corps des plus petits renferme les qualités les plus admirables. C'est elle que le Sage nous propose comme un exemple de l'application au travail (*b*); & si l'on en croit tous les Philosophes qui en ont parlé, elle est douée d'une prévoyance si industrieuse, que lorsqu'elle amasse des grains pour l'hiver, elle en ronge le germe, afin que n'étant plus sujet à pousser, ils puissent se conserver toute une année pour servir à sa nourriture. Je sçai que dans ces derniers tems le célébre M. de Réaumur a porté les plus rudes coups à cet instinct merveilleux des fourmis, & qu'il leur a presque enlevé ces magasins, dont elles étoient en possession depuis l'antiquité la plus reculée. Pour colorer son attentat, cet illustre Académicien dit (*c*) que ses découvertes ne vont point à ôter en effet aux fourmis rien de réel, & que ces magasins qui font tant de bruit, leur seroient absolument inutiles pendant l'hiver, puisqu'elles passent cette saison amoncelées les unes sur

(*a*) Louis XI. Voyez-en l'histoire dans une brochure intitulée, *l'Ane*, *p.* 15.

(*b*) *Vade ad formicam, piger.* Proverb.

(*c*) *Mém. pour servir à l'Histoire des Insectes, Tom. II.*

les autres ſans avoir beſoin de manger; que le froid les rend alors ſi immobiles, qu'elles ſemblent mortes; qu'elles ſont dans cet état bien éloignées d'avoir la force d'entamer des grains de bleds, ne pouvant pas même ſe donner le moindre mouvement; & que les grains qu'on leur voit tranſporter quelquefois, elles les employent à la conſtruction de leurs habitations & de leurs petites républiques ſouterraines.

Telles ſont les raiſons, dont ſe ſert ce ſçavant homme pour priver impunément les fourmis de leur légitime héritage J'ignore comment le Public a pris juſqu'ici une entrepriſe auſſi téméraire & auſſi hardie: pour moi je penſe qu'elle ne ſçauroit être regardée autrement, que comme un crime de lèze-majeſté beſtiale; qu'en conſéquence les fourmis doivent être autoriſées à ſe pourvoir contre l'illuſtre Académicien, pour l'obliger à les rétablir dans la poſſeſſion de leurs magaſins & de la réputation qu'elles ont toujours eûe d'être un modéle d'amour du travail & de prévoyance; & que déſormais défenſes doivent être faites à tout Moderne, quelques lumiéres qu'il ait, de troubler les animaux anciens dans la poſſeſſion de ce qu'ils ont de plus merveilleux, ſauf à lui d'exercer ſes talens, & de faire tant de découvertes

qu'il voudra sur les animaux de nouvelle datte.

Au reste, si après un droit si bien établi les fourmis se voyent enlever ce qu'elles ont de plus précieux, l'écureuil nous offre en échange ses magasins de noisettes, & *proh pudor !* Le hérisson & plusieurs animaux aussi vils jouissent encore des leurs, sans que jamais ils y ayent été troublés par aucuns Naturalistes. Après tout, quand ces ressources nous manqueroient, j'ai lû je ne sçai où, ou entendu de je ne sçai qui, une histoire, qui si elle étoit vraie, a de quoi nous dédommager amplement de la perte que nous aurions faite. On raconte donc, qu'un hibou avoit établi son séjour dans le tronc d'un vieil arbre pourri : que cet arbre ayant été abbattu, ou étant tombé, on y découvrit le nid du hibou ; que dans ce nid on trouva un amas de grains que l'oiseau nocturne avoit fait ; & ce qu'il y a de plus plaisant, que dans ce grain il y avoit plusieurs souris encore vivantes. Il me semble entendre d'ici un censeur décider du haut de son esprit, qu'il n'y a rien là d'étonnant & de bien nouveau, & que de rencontrer des souris dans du grain n'est pas un cas rare & extraordinaire. Je le sçai : aussi n'est-ce pas en cela que je fais consister le merveilleux ; & mon censeur l'auroit compris, s'il eût voulu se donner le loisir de m'en-

tendre. Ce qui me paroît admirable dans ce récit, est que toutes ces souris eussent les pattes coupées, & que par là elles eussent été mises hors d'état de prendre la fuite. Je laisse au Lecteur à faire lui-même les raisonnemens, qui avoient dû porter l'oiseau de nuit à faire cette mutilation, & à la croire nécessaire : je suis persuadé qu'il conviendra avec moi, qu'il y a parmi nous bien des hibous qui n'ont pas tant d'esprit, que celui de cette histoire ou de cette fable.

Amour des Sciences.

Finissons par quelques traits de l'amour que certains animaux ont paru montrer pour les sciences. Les exemples en sont rares : à l'exception de Pégaze qui étoit le coursier de l'Hélicon, du Dauphin d'Arion qui le sauva des eaux charmé des douceurs de sa lyre, & de quelques autres animaux semblables que la Fable a célébrés, je ne sçache guéres que des ânes qui figurent dans cette classe. On n'y voit paroître ni le rossignol, ce chantre divin, ce musicien mélodieux, ni l'hirondelle, l'abeille, ou le castor, ces architéctes industrieux & habiles, ni le singe, cet excellent baladin, cet ingénieux imitateur des grimaces de l'espéce humaine ; on y rencontre que des ânes : cela est dans l'ordre, parce que cela

eſt directement oppoſé à ce qui ſe pratique parmi nous. Ici ce ſont les Sçavans qui cultivent les ſciences, & ce ſont préciſément ceux qui pourroient s'en paſſer plus facilement ; là les ânes ſont les ſeuls à s'y appliquer, parce qu'ils ſentent leurs beſoins. Ce trait, comme cent autres qu'il eſt aiſé d'imaginer, prouve préciſément que chez nous le monde ſe conduit à rebours, & que pour trouver de la régle & de l'arrangement, il faut les aller chercher chez les Bêtes.

L'hiſtoire littéraire de la race des ânes fournit peu de traits, qui méritent d'être remarqués ; à peine y lit-on de loin en loin quelques noms célébres. Il y a lieu ſans doute d'être étonné, que dans ce grand nombre d'ânes dont le monde fourmille, on compte ſi peu d'ânes docteurs : quelque mauvais plaiſant ne manquera peut-être pas de dire, qu'en récompenſe on ne voit que trop de Docteurs qui ſont ânes ; mais je vais au fait, & voici ce que j'ai lû à ce ſujet dans un vieux manuſcrit de huit à neuf cens ans (a), qui m'a été communiqué depuis peu avec beaucoup de politeſſe & d'honnêteté par un très-habile homme

(a) Ce Manuſcrit précieux ſe conſerve dans la Bibliothéque publique des Anes, à qui il a été légué par Me. Aliboron en ſon vivant, Docteur à longues oreilles, N°. 00000.

tint chez les ânes la place du grand Origenes; mais je serois assez porté à croire, qu'il ne s'acquit pas moins de réputation parmi eux, que Porphyre en eut chez ses contemporains : je remarque à peu près les mêmes qualités dans l'un & dans l'autre, surtout la même horreur pour les viandes & pour le vin, la même sobriété, le même éloignement des plaisirs propres à amolir l'ame ; & je serois presque tenté de penser, que le Docteur à longues oreilles ne se rendit pas moins odieux par ses Ouvrages entre ses confréres, que son camarade s'est fait justement détester chez nous par ses écrits envénimés contre la saine doctrine.

Voilà donc déja, dûssent en crever de dépit tous les Métaphysiciens du monde, un âne Philosophe ; & imbû des préceptes de la Philosophie, je laisse à penser, si avec les lumiéres qu'il avoit acquises, il négligea de faire sur l'ame des Bêtes un systême capable de réduire en poudre ceux des formes substancielles & des automates. C'est assûrément grand dommage, que cet Ouvrage ne soit pas parvenu jusqu'à nous. Quoiqu'il en soit, à cet âne Philosophe, j'en joindrai un autre qui étoit Poëte ; c'est encore celui d'un Ammonius, autre sçavant, qui vivoit sous l'empire d'Anastase. Cet ingénieux animal, qu'on me pardonne

le terme en parlant d'un âne, avoit, dit-on (*a*), un goût si décidé pour la poësie, qu'il aimoit mieux ne point toucher à la nourriture qu'il avoit devant lui, & endurer la faim, que d'interrompre son attention à la lecture d'un Poëme qu'il entendoit réciter. J'ignore si lui-même en composa jamais aucun; c'est ce que je sçaurai bientôt d'un Sçavant de mes amis auquel j'ai écrit, qui s'est chargé de rechercher & de recueillir toutes les piéces fugitives des ânes Poëtes, & des Poëtes ânes, dont il espére avec raison rassembler de nombreux volumes. En tout cas, si celui-ci fit des vers, ils n'avoient certainement ni la finesse, ni la délicatesse ou l'enjouement de ceux de Tibulle & d'Ovide; cela est bon pour les Abbés de Chaulieu & les la Fontaine: à l'égard de notre âne, ses vers furent toujours sages & sensés, comme ceux de quelqu'un que je vois d'ici, & ne roulérent jamais que sur des matiéres graves & sérieuses. Je suis en vérité très-fâché, que nos Poëtes ne l'ayent point connu: eux qui ont placé un cheval sur le Parnasse, ne l'auroient pas laissé s'y morfondre sans compagnon; il se seroit crû sans doute fort honoré d'avoir cet âne célébre pour camarade.

(*a*) Photius, *Biblioth. n.* 242. *p.* 1040. *& le Diction. Critique de* Bayle, *au mot* Ammonius.

blesse ; je ne suis pas des derniers à m'en appercevoir ; mais est-ce la faute de ces animaux ? est-ce la nôtre ? Ce désagrément vient-il de la rudesse de leurs sons, ou du peu de délicatesse de nos oreilles ? Et qui peut nous répondre, que quelque beau jour la cromatique ne découvrira pas beaucoup d'harmonie dans ce que nous appellons leurs braillemens ? les progrès étonnans qu'elle a faits de notre tems, ne nous donnent pas lieu d'en désespérer. Après tout, s'il est vrai qu'on ait donné un concert de cochons (*a*), seroit-il surprenant qu'on pût exécuter un concert d'ânes ? On leur fait un crime de leurs longues oreilles ; on a tort : c'est regarder dans eux comme un défaut, ce qui contribue le plus à la délicatesse de l'ouie, qu'ils ont, dit-on, plus fine & plus subtile après la souris, qu'aucun autre animal que nous connoissions. Aussi un Ecrivain ingénieux que j'ai déja cité, remarque-t-il fort à propos (*b*), que les Poëtes dont les fictions cachent souvent de grandes vérités, n'ont donné des oreilles d'âne à Midas, que parce que ce Prince étoit exactement informé de tout ce qui se passoit chez ses voisins & dans son Royaume. Je demande pardon au Lecteur de m'être si fort étendu sur l'apologie des

(*a*) Voyez-en l'histoire dans le Livre intitulé, *les Chats.*
(*b*) *L'Ane*, *p.* 40.

ânes: ce reproche, ſi c'en eſt un, eſt un beau défaut, qu'il eſt obligé de partager avec moi, s'il eſt vrai que nous ne ſçaurions porter trop loin la charité, que nous devons avoir pour nos fréres.

Elle n'eſt point aveugle dans moi, & ne m'empêche point de reconnoître, que quelque goût que les ânes ayent jamais montré pour la muſique, il n'a rien de comparable à ce que nous admirons dans ce petit chantre emplumé qui n'eſt que voix, & dont la voix n'eſt qu'harmonie. On s'apperçoit d'abord que je parle, non plus des roſſignols d'Arcadie, mais de cet oiſeau merveilleux que nous appellons roſſignol. Tout le monde connoît la douceur de ſon chant; & perſonne n'ignore la variété infinie bont il ſçait l'aſſaiſonner, les frédons, les roulades, les fugues dont il le diverſifie, la perſévérance & la contention qu'il y apporte, l'émulation qu'il fait paroître contre les autres qui lui répondent, & l'ardeur qu'il montre à les ſurpaſſer. Senſible aux attraits de ſa voix, il ne l'eſt pas moins au ſon des inſtrumens. Si quelqu'un touche un luth, il ſe tait d'abord, il l'écoute, il le ſuit, il joint bien-tôt après ſon chant à ſes accords; & comme s'il avoit entrepris de le vaincre, il fait de ſi grands efforts, qu'on en a vû y perdre l'haleine & la vie. Mais il eſt tems de finir cet article, qui me de-

vient ennuyeux à moi-même. Je passe à de nouveaux exemples des qualités rares, dont on remarque des traits dans les Bêtes.

Des qualités du cœur qu'on croit remarquer dans les Bêtes.

On ne s'est pas contenté d'accorder aux Bêtes toutes les qualités de l'esprit, dont pourroit se flatter l'homme qui s'en pique le plus : on a voulu même trouver dans elles les qualités de l'ame & du cœur les plus estimables ; & pour le prouver, on n'a pas manqué de citer cent exemples tous plus admirables les uns que les autres. S'il y en avoit seulement le quart de vrai, il semble qu'on ne pourroit s'empêcher de convenir, qu'il se rencontre souvent dans les animaux plus de sentimens, plus de justice & de probité, que dans le plus parfaitement honnête-homme. Pour éviter les longueurs sans m'écarter du plan que je me suis proposé, je me contenterai d'en rapporter quelques-uns de chaque espéce. Ceux qui seront envieux d'en sçavoir d'avantage, pourront s'addresser aux Ecrivains anciens & modernes, qui ont pris à tâche d'en faire des compilations, sur-tout à Montagne.

Religion des Animaux.

S'imagineroit-on, par exmple, qu'on se fût jamais avisé d'attribuer de la Religion aux Bêtes ? Cela est incroyable; cependant cela est vrai. Un Ecrivain Ecclésiastique assez libéral d'ailleurs pour accorder aux animaux toutes les facultés qui sont dans l'homme, entr'autres la prévoyance & la raison (*a*), met du moins entr'eux & lui cette différence, que lui seul a une religion; mais d'autres n'ont pas été si réservés & si retenus. Ainsi Xénocrates pensoit, que les Bêtes ne sont pas privées de quelque connoissance de Dieu (*b*): Pline attribue de même à l'éléphant une religion, suivant laquelle il adore les Astres, & rend un culte au Soleil & à la Lune (*c*); Dion Cassius semble persuadé de la religion des éléphans, & il décrit leurs cérémonies religieuses (*d*). Elien explique ce culte prétendu, en disant (*e*) que tous les mois ces animaux sortent de leurs solitudes pour adorer la nouvelle Lune, en lui présentant des rameaux verds, & que tous les matins ils saluent le Soleil levant, en élevant leurs trompes vers

(*a*) Lactance, *Divin. Inst. lib.* 2. *c.* 3. & *de Irâ Dei*, *c.* 7.
(*b*) Voyez S. Clement d'Alexandrie, *Stromat. lib.* 5.
(*c*) *Hist. Nat. lib.* 8. *c.* 1.
(*d*) Dio, *lib* 39.
(*e*) Ælianus, *De Animal. lib.* 4. *c.* 10. & *lib.* 7. *c.* 44.

cet Astre. Le même Auteur parle encore (a) des marques de piété, que les éléphans donnent à ceux de leur espéce qui sont morts. S'ils en rencontrent, dit-il, quelques-uns en leur chemin, ils les couvrent de terre avec leur trompe, ou si le tems ne leur permet pas de s'acquitter de ce devoir, ils rompent des branches d'un arbre voisin, & les jettent sur le cadavre. Celse attribuoit aussi aux éléphans (b) la notion de la Divinité, l'usage des sermens & une religion. Il faut convenir, que tous ces Ecrivains ont été bien crédules, & bien généreux. Les animaux, ainsi que toutes les créatures, annoncent sans doute la gloire de leur Auteur (c); mais prétendre qu'ils lui rendent un culte dirigé par l'intelligence & animé par les sentimens, sans contredit c'est déraisonner jusqu'à la folie & l'extravagance.

Amour & affection des Bêtes, pour certaines personnes.

Il en est à peu près de même de ce que plusieurs Auteurs ont écrit de la passion, que quelques Animaux ont montrée pour certaines personnes. Elien rapporte (d) les

(a) *Ibid. lib.* 5. *c.* 49.

(b) Voyez Origenes, *Philocal. c.* 20.

(c) *Cœli enarrant gloriam Dei.* Psal.

(d) Elien, *De Animal. lib.* 1. *c.* 6. *lib.* 4. *c.* 54. & 56. *lib.* 6. *c.* 15. & 44. &c.

amours d'un bélier pour une Muſicienne, d'un geai & d'un aigle pour deux jeunes garçons, d'un éléphant pour une fille qui vendoit des bouquets à Antioche, de deux dauphins pour deux garçons (*a*), d'un veau marin pour un Pêcheur d'éponges qui étoit fort laid & de très-mauvaiſe grace; & ce qu'il y a de plus merveilleux, d'un dragon pour un berger de Theſſalie, & d'un aſpic, qui aima un Egyptien au point que ſa femelle en devint jalouſe.

On lit dans le même Auteur (*b*), que le cheval de Soclès Athénien, conçut une ſi grande paſſion pour ſon maître, qu'ayant été vendu, il ſe laiſſa mourir de faim. Plutarque parle auſſi d'un éléphant (*c*), qui diſputa au Grammairien Ariſtophane la poſſeſſion d'une jeune bouquetiére de la ville d'Alexandrie, & qui n'oublioit rien de tous les petits ſoins propres à le rendre agréable à ſa Maîtreſſe. Athénée fait encore l'hiſtoire d'un de ces animaux (*d*), qui fut épris, dit-on, d'une paſſion ſi vive pour un enfant, qu'il ne mangeoit jamais hors de ſa préſence, & qu'il étoit ſans ceſſe occupé autour

(*a*) Oppien décrit auſſi fort élégamment les amours de deux Dauphins pour deux jeunes garçons, & il ajoûte, qu'un de ces Dauphins ayant perdu celui qu'il aimoit, fut inconſolable & diſparut. *De piſcat. lib.* 5. *v.* 433.

(*b*) *Ubi ſuprà*, *lib.* 6. *c.* 29.

(*c*) Plutarque, *De Solert. Animal.*

(*d*) Athénée, *Deipnos. lib.* 13. *c.* 30.

de lui à chasser les mouches, & à éloigner de lui tout ce qui pouvoit troubler son répos. Pline raconte (a) les amours d'un oison pour un enfant d'Argos, & pour une joueuse de guitarre appellée Glaucia, qui en même-tems avoit, selon Plutarque (b), un bélier pour autre amant. Un dauphin, dit Solin (c), ayant un jour porté au travers des flots un jeune homme nommé Hermias, qui fut noié par la violence des vagues, pour se punir de l'avoir exposé à ce danger, se laissa mourir de regret & de douleur.

Je ne parle point, comme on voit, de la passion des singes pour les femmes; c'est un fait connu de tout le monde, & qui est d'un autre genre. A l'égard de ceux que je viens de rapporter, & de cent autres que je pourrois y joindre, permis au Lecteur d'en croire ce qu'il voudra, & même de les mettre au nombre des choses incroyables. Aussi bien nous viennent-ils des Anciens, gens crédules, toujours disposés à saisir tout ce qui avoit quelque air de merveilleux. Je ne sçai si nous autres Modernes leur en redevons beaucoup sur ce point. On a beau se vanter de ses lumiéres, & s'ériger en esprits forts: nos Livres sont pleins de Fables aussi ridicules & aussi puériles, dans leur es-

(a) *Hist. Nat. lib.* 10. *c.* 22.
(b) *De Solert. Animal.*
(c) Solin, *c.* 18.

péce, que celles qu'on reproche à l'Antiquité; & malgré les efforts que nous faisons pour ne rien croire, notre crédulité est tous les jours la dupe du premier imposteur, qui sçait flatter habilement nos passions & nos idées.

Justice, Clémence, & Charité des Animaux.

Je passe à dessein beaucoup d'autres Histoires qu'on fait de la justice & de l'équité des Animaux, de leur clémence & de leur générosité, de la charité qu'ils exercent les uns envers les autres ou envers les hommes. Ce qu'on lit à ce sujet dans les Anciens peut encore fort bien être mis dans la catégorie des Songes, ou du moins des choses fort douteuses. Qui croira, par exemple, ce qu'Elien raconte (*a*) de cet éléphant, qui ayant vû son maître, après avoir égorgé sa femme, l'enterrer dans un coin de sa maison, lorsqu'il en eut épousé une autre, eut la charité de conduire la nouvelle mariée au lieu où le cadavre étoit caché, de le déterrer avec sa trompe, de l'exposer à ses yeux, & de l'instruire par-là du sort auquel elle-même devoit s'attendre? Ce que dit le même Auteur (*b*), que quand quel-

(*a*) Elien, *de Animal. lib.* 8. *c.* 7.
(*b*) *Ibid. lib.* 6. *c.* 61.

qu'un de ces Animaux a eu le malheur de tomber dans une de ces fosses, que les Indiens creusent dans les forêts pour les prendre, les autres s'empressent d'y jetter des pierres & des branches d'arbre, pour lui donner le moyen d'en sortir & de se procurer la liberté ; ou ce qu'il rapporte ailleurs (*a*) que lorsqu'ils sont blessés, ils se rendent charitablement le service réciproque de se tirer les uns aux autres les dards & les fléches dont ils sont percés, & s'acquittent de cette opération avec autant de dextérité, que le Chirurgien le plus habile. Athénée fait aussi mention (*b*) d'un éléphant, qui berçoit l'enfant de son maître, & qui prenoit soin de l'appaiser quand il pleuroit ; & Pline parle (*c*) de ceux de ces Animaux, qui ont la charité de remettre dans le chemin les étrangers qu'ils trouvent égarés dans leurs solitudes. Pour ajouter foi à de pareils Contes, il faudroit en vérité avoir bien de la crédulité de reste (*d*).

Fierté & Magnanimité des Bêtes.

Ce qu'on rapporte de la fierté & de la

(*a*) *Ibid. lib.* 7. *c.* 45. *& lib.* 2. *c.* 18.
(*b*) Athénée, *Deipnos. lib.* 13. *c.* 30.
(*c*) Pline, *lib.* 8. *c.* 4.
(*d*) On peut bien à ce sujet dire avec le Poëte, *credat Judæus apella.*

magnanimité de certain animaux eſt moins équivoque. L'Ecriture elle-même ſemble favoriſer cette opinion ; il eſt certain que l'éloge qu'on lit du cheval dans le Livre de Job, paroît attribuer à cet animal ces deux qualités admirables (*a*). On raconte auſſi d'un grand chien des Indes dont on avoit fait préſent à Alexandre, qu'il dédaigna de meſurer ſes forces avec un cerf, un ours & un ſanglier, avec leſqnels on voulut d'abord le mettre aux mains ; mais que lorſqu'enſuite on lui oppoſa un lion fort & vigoureux, il l'attaqua, le regardant comme le ſeul ennemi digne d'entrer en lice avec lui, & d'éprouver les effets de ſon courage.

Ce trait m'en rappelle un autre plus récent, & que je tiens d'original, d'un danois qui appartenoit à feu M. le Duc d'Orléans Régent du Royaume. Ce ſage animal, comme s'il eût appréhendé de détourner ſon Maître des ſoins importans qui l'occupoient, ne le voyoit qu'une fois le jour. Il ſe rendoit tous les matins à la porte de ſon cabinet, y grattoit modeſtement avec la patte, ſans aboyer ni ſe faire entendre, & après avoir reçu quelques careſſes du Prince, il traverſoit en s'en retournant d'un air fier & la tête haute les ſalles remplies de Courtiſans,

(*a*) *Gloria narium ejus terror. Terram ungulâ fodit ; exultat audacter ; in occurſum pergit armatis ; contemnit pavorem, nec cedit gladio*, &c. Job, c. 39. v. 18. & ſuiv.

comme s'il avoit senti le prix des faveurs dont il sortoit comblé. Si au contraire on ne lui ouvroit point, il se retiroit la tête basse, confus & honteux de n'avoir pû obtenir audience.

Tendresse pour leurs petits.

La tendresse des animaux pour leurs petits n'est pas moins marquée. La tygresse traverse les mers pour secourir ses faons (*a*), & poursuit les ravisseurs jusques dans leurs vaisseaux; la panthére implore le secours des hommes pour sauver les siens (*b*); la baleine cache ses petits dans sa gueule tandis que la mer est agitée (*c*), & ne les rend point que le calme n'ait succédé à la tempête; l'ourse met les siens au jour informes & impafaits (*d*) : mais l'amour qui se sert de sa langue comme d'un ciseau, les taille & les façonne au point de leur donner les traits & la figure, que la nature leur avoit refusés; la femelle de l'éléphant prodigue sa vie, pour conserver celle de ses petits : si en passant dans un bois, quelqu'un d'eux se laisse tomber dans une fosse, la mére s'y précipite avec ardeur, sans considérer le danger (*e*), & en tombant se tue,

(*a*) Pline, *Hist. Nat. lib.* 8. *c.* 18.
(*b*) *Ibid. c.* 17.
(*c*) Olaus, *de Piscibus lib.* 21.
(*d*) S. Ambroise, *Hexameron. lib.* 6.
(*e*) Elien, *de Animal. lib.* 9. *c.* 8.

& écrase contre son intention celui qu'elle vouloit sécourir.

Que dirai-je de l'aigle ; qui en ce point, comme en tout le reste, peut passer pour le Roi des oiseaux ? Pendant trente jours que la femelle emploie à couver ses œufs, elle y est tellement appliquée, qu'elle ne songe presque pas à sa nourriture, & s'affoiblit au point de n'avoir pas la force d'arrêter la moindre proie. Lorsqu'ils sont éclos, elle est continuellement en sentinelle auprès de son aire pour leur défense (*a*). Il semble même qu'elle pénétre l'intention de ceux qui veulent les enlever : quelque éloignés qu'ils soient, elle va au-devant pour les écarter ; & s'ils en approchent, elle les déchire du bec & des griffes. La femelle du héron, du pélican & de la cicogne ont cela de commun, qu'elles aiment leurs petits au point de rejetter de leur estomach les alimens qu'elles ont avallés, pour les sustenter. On dit aussi du vautour, que s'il manque de vivres pour nourrir les siens, il se pique la cuisse, & leur fait boire le sang qui en sort ; ce que les Peintres ont attribué au pélican.

Il y a peu d'animaux ; dans lesquels on ne remarque le même amour & le même attachement pour ceux auxquels ils ont donné le jour. Le taureau s'oppose courageusement aux lions les plus féroces, pour dé-

(*a*) Voyez sur ce sujet Aldrovandus.

fendre ses petits (a). La cavalle ne peut aussi sans douleur se voir séparée de son poulain; & dès qu'elle est en liberté, elle retourne à lui avec une vîtesse incroyable. On dit la même chose de la femelle du chameau. N'est-ce pas une merveille, qu'une brebis distingue entre un million d'agneaux celui qui est à elle, & que cet agneau reconnoisse aussi sa mére à la voix entre mille autres? Cet amour est tellement réciproque, qu'on ne peut les séparer l'un de l'autre, qu'ils ne témoignent la douleur qu'ils en ressentent par de fréquens & de tristes bêlemens. On croit avoir observé dans plusieurs animaux la même tendresse pour ceux auxquels ils doivent la vie. Les aigles, les lions, les dauphins nourrissent, dit-on, leurs parens devenus vieux (b) : les hérons & les pélicans ont la même reconnoissance; la pie, la hupe & le vautour s'acquittent encore des mêmes devoirs; les cicognes couvrent de leurs aîles, réchauffent & nourrissent leurs péres dans leur vieillesse : leur exemple est si marqué en ce genre, que leur nom a passé en proverbe, pour exprimer la reconnoissance des enfans envers leurs parens (c).

(a) *Tauris à naturâ datum est, ut provitulis contra leones summâ vi impetuque contendant.* Cicceron, *de Rep. lib. 6.*

(b) Sur la reconnoissance des animaux envers leurs parens, voyez Tzetzes, *Chiliad.* 4. *Hist.* 123. & Elien, *de Animal. lib.* 3. *c.* 23.

(c) Voyez à ce sujet Aristote, *Hist. Animal. lib.* 9. *c.* 13.

J'aurois lieu de craindre le reproche d'Auteur fatiguant & ennuyeux, si j'entreprenois de parcourir toutes les espéces d'animaux, & de faire observer dans chacune la tendresse qu'ils ont pour leurs petits. La bellette, par exemple aime tellement les siens, qu'en quelque lieu qu'elle les cache, elle a toujours peur qu'on ne les lui dérobe, ce qui l'oblige à les transporter continuellement d'un lieu en un autre. Tout le monde sçait aussi l'amour que la guenon a pour ses petits singes; il a passé en proverbe, pour exprimer ceux qui gâtent leurs enfans à force de les caresser. Je me borne à ces traits, & je finis par cette remarque, qu'on retrouve dans certains animaux le même amour, non-seulement pour leurs petits, mais encore pour les petits de quelque animal d'une autre espéce, qu'ils auront élevés. C'est ce que j'ai eu le plaisir d'observer moi-même dans une chatte de mon voisinage, qui avoit nourri un petit chien. Il n'est pas possible de rien ajouter aux soins qu'elle en prit tandis qu'elle l'alaita; & lorsque devenu plus fort, il commença à quitter la mére & à courir, la chatte avoit la complaisance de le suivre, de l'appeller lorsqu'il s'éloignoit d'elle, jouant & badinant avec lui comme s'il eût été de son espéce, le châtiant aussi quelquefois de la patte quand il lui arrivoit de faire autre-

ment qu'elle n'entendoit, & ne le perdant jamais de vûe. Ce badinage ceſſa au bout de trois à quatre mois, que le chien devenu grand prit d'autres inclinations, & laiſſa tout-à-fait la compagnie de la chatte pour ſuivre celle des autres chiens. Mais alors même cette mére abandonnée ne perdit point l'affection qu'elle avoit eue pour celui qu'elle avoit nourri: toutes les fois qu'il ſortoit, elle ſortoit de même, courant après lui; le rappellant par ſes cris, & contre le naturel timide & ami de la propreté qui diſtingue les animaux de ſon eſpéce, le ſuivant aſſez loin au travers des boues & des embarras, dans l'eſpérance de le ramener auprès d'elle.

Sympathie & Antipathie des Animaux.

Ce qu'on raconte de la ſympathie & de l'antipathie qu'on croit appercevoir dans les Bêtes, n'eſt ni moins ſingulier, ni moins admirable. L'amitié entre les Bêtes de même eſpéce ſe manifeſte par les ligues qu'elles font entr'elles, & le ſecours mutuel qu'elles ſe donnent. Lorſqu'un dauphin ou un porc eſt bleſſé, les autres accourent auſſi-tôt à ſon aide (*a*). Quand le chien de mer eſt pris à l'hameçon, tous les autres s'at-

(*a*) Voyez ſur ce ſujet & ſur ce qui ſuit Ariſtote, *Hiſt. Animal. lib.* 9. Pline, Elien, Aldrovandus, Belon, &c.

›ent autour de lui, rongent le filet, &
: quittent point qu'ils ne l'ayent ſauvé,
u'il ne ſoit entre les mains du pêcheur.
:s barbots voient un de leurs camarades
à la ligne, ils tâchent de la couper,
reſſant une épine qu'ils ont ſur le dos,
ui eſt dentelée comme une ſcie. Les
is compatiſſent auſſi entr'elles au mal
les ſouffrent, & ſi quelqu'une d'entr'el-
ſt malade, une autre ſe met au-devant
: pour lui faire ombre, & pour la gar-
des rayons du Soleil. Le loup même,
carnacier qu'il eſt, partage ſa proie
: les animaux de ſon eſpéce. Le paſſe-
en fait autant; quand il rencontre beau-
.ou› de grain en quelque endroit, il y
appelle ſes compagnons. On prétend mê-
me que l'un & l'autre diverſifie ſa voix, ſe-
on la nature des choſes qu'il a trouvées;
que le loup fait connoître par la différence
de ſes hurlemens, ſi c'eſt la charogne d'un
cheval ou celle d'un âne qu'il a apperçûe;
comme le paſſereau apprend aux autres par
des accens différens, ſi c'eſt du bled, de
l'orge ou du millet, qu'il a à ſa diſcrétion.

On remarque qu'il ſe forme auſſi des liaiſons & des amitiés entre des animaux de différente eſpéce. On vante beaucoup celle de l'outarde & du cheval, du héron & de la corneille, de la tourterelle & de la colombe, des frêlons & des guêpes, des abeilles

& du taureau, des serpens & des anguilles, de la vipére & de la murene. On parle de la société que semblent avoir liée ensemble la baleine & un petit poisson semblable au goujon de mer, nommé la guide, parce qu'il lui sert de conducteur & de garde. La baleine a la vûe si foible, qu'elle ne peut appercevoir ni la proie dont elle doit se nourrir, ni les périls où elle peut tomber; & cette lourde masse ne pourroit subsister long-tems, si la nature ne lui avoit donné ce petit poisson pour la conduire. Quand elle se meut, il va toujours devant, & par les divers battemens de sa queuë l'avertit de la proie qui se présente, des lieux où elle peut s'échouer, & des embûches qu'on lui dresse. La baleine le suit sans jamais le quitter, le retire dans sa gueule lorsqu'il veut dormir, & se repose elle-même pendant son sommeil. Plutarque nous apprend (*a*), que dans l'Isle d'Anticyre il a vû une pareille société entre le crocodile & le roitelet. Celui-ci sert de sentinelle au premier; si l'ichneumon son ennemi s'approche pour l'attaquer, le roitelet fait tant qu'il l'éveille, soit en chantant, soit en le becquetant. On dit que ce petit oiseau si utile au crocodile vit des restes de ce monstre, qui le reçoit familiérement dans sa gueule, & lui permet de becqueter dans ses ma-

(*a*) Plutarque, *de Solert. Animal.*

choires & entre ſes dents les morceaux de chair qui y ſont demeurés. On ajoute que ſi le crocodile veut fermer la gueule, il avertit le roitelet d'en ſortir, en la ſerrant peu à peu ſans l'offenſer. C'eſt dommage que l'expérience vienne à la traverſe, pour détruire la vérité de cette hiſtoire avec ce qu'elle a de plus merveilleux. Comment le roitelet peut-il ſe nourrir des reſtes de viande qui demeurent dans les dents du crocodile, puiſqu'il eſt de fait que cet animal ne mâche point, & que ſes dens s'emboëttent les unes dans les autres (*a*) ? C'eſt ainſi que les Anciens nous en ont quelquefois impoſé, faute de s'être aſſez inſtruits de la nature des choſes dont-ils parloient. Croire légérement étoit-ce ſeulement un défaut de leur tems ? Non ; il n'eſt que trop commun & trop ordinaire dans le nôtre.

Mais rien n'eſt moins ſuſpect & plus admirable en ce genre, que ce qu'on raconte d'une femme de Paris, qui avoit accoutumé, dit-on (*b*), un chien, un chat, un moineau & une fouris, à vivres enſemble comme fréres & ſœurs. Ces quatre bêtes couchoient en même lit, & mangeoient au même plat. Le chien, à la vérité, ſe ſervoit le premier, & bien ; mais il n'oublioit

(*a*) *Deſcription de l'Egypte, par M. l'Abbé* le Maſcrier, *Let. 9. p. 33.*

(*b*) Vigneul-Marville, Tom. III. p. 9.

pas le chat, qui à ſon tour avoit l'honnêteté de donner à la ſouris certains petits morceaux gras fort de ſon goût, & de laiſſer au moineau les miettes de pain, que les autres ne lui envioient pas. Le chien léchoit le chat, & le chat peignoit le chien: la ſouris ſe jouoit avec la patte du chat; & le moineau voltigeant haut & bas, becquetoit tantôt l'un & tantôt l'autre. L'Hiſtoire eſt jolie, comme l'on voit; & ſi elle eſt vraie, elle fait mentir le proverbe: *ils s'accordent comme chiens & chats.* Mais je crains bien que quelque accident qu'on nous tait, ne ſoit venu troubler cette merveilleuſe ſociété, & en déranger l'économie. Les plus beaux commencemens ne ſont que trop ſouvent ſuivis d'une fin funeſte.

Cette régle toutefois a eû ſon exception à l'égard d'un chien de baſſe-cour & d'une poule, qui avoient liés enſemble une étroite amitié, ſoit ſimpathie, ſoit que l'un & l'autre ſe ſentiſſent faits pour aimer quelque choſe, & que le hazard ou la néceſſité eûſſent fixé leur choix: je ſuis embarraſſé de ſçavoir comment ce dogue deſtructeur impitoyable de tous les habitans aîlés de la baſſe-cour qu'il effrayoit par la groſſeur énorme de ſa corporance, comment dis-je, il s'y prit pour faire connoître à la timide poulette la tendreſſe qu'il ſe ſentoit pour elle. Celle-ci ſans doute eût beſoin de ſe bien

bien connoître en sentimens, pour s'abandonner à la discrétion d'un ami si redoutable : c'étoit fait d'elle s'il se fût trouvé la moindre dissimulation, le plus petit équivoque dans les assûrances de sa protection : les signes extérieurs sont souvent si trompeurs !

La prudente poulette l'écouta sans doute long-tems avant de le croire sincére, elle éprouva peu à peu sa franchise & ne se livra qu'après être bien certaine que sa vie étoit en sûreté ; quoiqu'il en soit ces deux amis d'une force si peu proportionnée vêcurent long-tems en bonne intelligence.

Quand le Soleil en se couchant avertissoit ses compagnes qu'il étoit tems de se retirer, cette poulette privilégiée dédaignant leur huche obscure où rien ne veilloit à leur conservation, venoit d'un pas grave se nicher dans un coin de la loge de son ami le dogue, qui sensible à sa confiance avoit une attention extrême de ne la pas blesser, en se levant, en se couchant, ou en s'agitant à l'arrivée de quelque étranger dans la cour ; car son inclination ne lui faisoit point oublier son devoir, & dût la poulette voir son sommeil interrompu, au moindre bruit il faisoit un tapage effroyable. Ce n'étoit pas seulement la nuit que ce couple fidéle vivoit ensemble côte à côte. Il est dans la journée bien des momens où la paix qui

regne dans une maiſon, laiſſe au gardien de la porte le tems de ſe repoſer tranquillement dans ſa loge : habile à profiter de ces précieux inſtans, la poulette laſſe elle-même de becqueter & de courir, rejoignoit alors ſon compagnon de nuit & partageoit ſon repos; on l'a vû ſouvent lui donner de nouvelles marques de ſa confiance en ſe perchant ſur ſa tête, ou en dérangeant ne pouvant dormir, la paille ſur laquelle repoſoit la gueule bruyante qui tant de fois importunoit les nouveaux venus : de quelle reconnoiſſance ne devoit-elle pas ſe ſentir, animée dans ces momens rares à la vérité, où une de ſes compagnes autant étourdie que volage, s'étant approchée de trop près de la redoutable loge étoit auſſi-tôt happée & déchirée à belles dents? Devoit-elle être bien tranquille pendant cette ſanglante cataſtrophe? L'amour pour celles de ſon eſpéce la portoit quelquefois à fuir le théatre ſanglant de cette aventure, & comme ſi elle avoit eûe honte de ſon penchant, elle s'éloignoit de ſon ami; mais bien-tôt le ſouvenir de ſa diſcrétion & de ſa retenue à ſon égard la ramenoit au gîte où elle prenoit ſa part de tout ce que l'on donnoit au dogue pour le nourrir. Cette ſinguliére amitié dura juſqu'à ce qu'un jour il prit fantaiſie au Cuiſinier de fortifier ſon potage avec la ſubſtance de la poule qu'il mit à mort impitoya-

blement. J'ai été témoin de ce fait à Belleville, dans la maison de campagne de M. de Ségonsac, Procureur Général de la Cour des Monnoyes.

A l'égard de l'antipathie qu'on croit appercevoir entre certains animaux, elle est très-sensible, dit-on (*a*), entre le lion & le coq, l'éléphant & le pourceau, l'aigle & le roitelet, le cheval & le chameau, l'ours & le veau marin, le serpent & le caméléon auquel on ajoute le hérisson & l'araignée, la tortue & le serpent, le singe & la tortue avec le crocodile, le chat & le serpent, le chien & le loup, l'éléphant & le rhinoceros, le crocodile & l'ichneumon, l'abeille & le crapaud, le milan & le sacre, l'émérillon & le vautour, le mouchet & l'aigle, la vipére & l'ophiomaque, l'alouette & le chardonneret, le chat-huant & la corneille. Les couleuvres sont haïes de tous les animaux. Les cerfs ont une si grande antipathie pour elles, qu'ils les persécutent partout; les trous mêmes ne les mettent pas à l'abri de leur haine: ils posent leurs naseaux contre leurs ouvertures, & retirant leur haleine avec force, ils les amenent à eux, & les tuent ensuite. Les Naturalistes prétendent, que la haine entre ces animaux est si violente, que si l'on fait brûler de la corne

(*a*) Voyez à ce sujet Aristote, Pline, Elien, Oppien, Aldrovandus, Bodin, &c.

de cheval, toutes les couleuvres qui en sentiront l'odeur fuiront aussi-tôt, & abandonneront leur retraite. Il y a une espéce de faucon, qui est toujours en guerre contre les renards; il les bat & les persécute partout où il les rencontre. A ces exemples que j'ai cités, on pourroit en ajouter une infinité d'autres; mais je n'entre qu'à regret dans un détail, que d'autres ont pris à tâche d'épuiser; & le peu de traits que j'ai rapportés suffit, pour établir la réalité de la sympathie & de l'antipathie entre les Bêtes. Un Ecrivain poli & ingénieux (*a*) prétend que la cause nous en est aussi inconnue, que celle de l'amitié & de la haine qu'il y a entre certains hommes. Je ne lui disputerai point, que de vouloir expliquer l'une & l'autre, ce ne soit une entreprise très-difficile: cependant si l'on connoissoit les sujets, leur caractére & leur humeur, leur figure & leurs maniéres, leurs liaisons, leurs intérêts, les circonstances dans lesquelles ils se trouvent, peut-être ne seroit-il pas impossible de deviner la raison de l'amitié ou de la haine qui regne entre certaines personnes. A l'égard de celle qu'on remarque entre les animaux, un Philosophe Moderne (*b*) des plus sensés ne la croit point du

(*a*) Le Marquis d'Argens, *Lettres Cabalistiques*, *Tom. IV. Let.* 109. *p.* 144.

(*b*) M. de la Chambre, *Discours de l'amitié & de la haine qui se trouvent entre les Animaux.*

tout inexplicable. Leurs amitiés ſont fondées, ſelon lui, ſur la reſſemblance de nature, ſur le vivre, ſur la ſûreté, ſur la ſociété & ſur la commodité. Pour ce qui eſt de leurs haines & de leurs inimitiés, il les rapporte à quatre cauſes générales : ils haïſſent, dit-il, 1°. ceux qui les mangent ; 2°. ceux qui les tuent par leur venin ; 3°. ceux qui leur ôtent leur nourriture ; 4°. ceux dont les qualités ſenſibles leur ſont fâcheuſes, des ſons, par exemple, qui les ſurprennent, des odeurs qui leur déplaiſent & les incommodent, &c. Je renvoie à l'ouvrage même de cet habile homme ceux qui ſeront curieux de ſçavoir les raiſons dont il ſe ſert pour appuyer ſon ſentiment ; à mon avis, elles ne peuvent être plus ſenſées ni plus vraiſemblables.

Reconnoiſſance & Fidélité des Bêtes.

Mais de toutes les qualités eſtimables qu'on croit remarquer dans les Bêtes, aucune n'eſt plus frappante & plus ſenſible, que celle que nous appellons communément fidélité, attachement & reconnoiſſance. On en cite des traits ſans nombre, dont tous ne ſont pas également autoriſés, mais dont un ſeul bien conſtaté ſuffiroit pour prouver que les Animaux ne ſont pas de pures machines. Pour ne pas trop m'é-

tendre sur un sujet si rebattu, je me contenterai d'en rapporter quelques-uns selon qu'ils me tomberont sous la main. Dans un champ si fertile & si vaste, il me sera peut-être bien permis de cueillir quelques fleurs telles qu'elles se présenteront sur mon chemin : comme on ne doit jamais être trop long, il est également honteux de demeurer court sur certaines matiéres.

Un des exemples des plus singuliers en ce genre, est ce que Pline raconte d'une aspic (*a*) qui ayant été long-tems nourrie à la table d'un Egyptien, & ayant vû qu'un de ses petits avoit tué un enfant de son hôte; donna elle-même la mort à son petit, & ne revint plus dans la maison. Le trait est si beau que pour la rareté du fait il devroit aussi être vrai; mais Pline qu'on a blasonné tant de fois du nom de menteur, en citant Phylarque pour garant du fait, avoue lui-même qu'il y ajoûte peu de foi, & par cet aveu nous apprend à ne le regarder que comme une fable.

Je ne sçai si on ne doit point ranger dans la même classe cent histoires que l'on fait de l'attachement des élephans pour leurs maîtres. On lit dans Arrien (*b*), par exemple, qu'un de ces animaux mourut de regret d'avoir tué son gouverneur dans un mouvement de colére.

(*a*) *Hist. Nat. lib.* 10. *c.* 74. (*b*) *Arrien, in Judicis.*

L'élephant que Porus montoit dans la bataille qu'il perdit contre Alexandre s'est aussi rendu fameux par l'ardeur avec laquelle il combattit tant que son maître fut en état de se défendre (*a*). Mais lorsqu'il s'apperçut que ce Prince perdoit ses forces, il plia les genoux & se baissa doucement ; afin que Porus pût descendre sans danger ; ensuite lorsqu'il le vit à terre, il prit l'un après l'autre avec sa trompe les darts dont il étoit blessé, & les lui arracha du corps.

Ce qu'on raconte de l'élephant de Pyrrhus (*b*) n'est pas moins admirable. Ce Prince étant entrée par surprise dans la Ville d'Argos, il s'y donna un furieux combat, dans lequel le Roi d'Epire fut porté à terre, & perdit la vie. Dans cet état, son élephant cherchant à le relever, donna de front contre ceux qui reculoient sur lui, & renversa pêle mêle amis & ennemis jusqu'à ce qu'il eût trouvé le corps de ce Prince. Il le releva ensuite avec sa trompe, & le portant sur ses deux dents, il recula en arriére vers la porte, comme forcené, culbutant & foulant aux pieds tout ce qui se rencontra sur son passage.

On ne peut disconvenir que ces traits n'ayent quelque chose de bien frappant :

(*a*) Voyez à ce sujet, Plutarque, *in Alex.* & Elien, *de Animal. lib. 7. c. 37.*

(*b*) Plutarque, *in Pirrho.*

qu'ont-ils cependant de comparable à ce que nous lisons, ce que nous entendons dire, ce que nous voyons & expérimentons tous les jours de ces animaux domestiques, qui veillent à notre sûreté & servent à notre amusement ? Je parle des chiens, qui par leur attachement pour leurs maîtres ont mérité d'être regardés comme le symbole de la fidélité. Je pourrois citer cent exemples de chiens, qui ont découvert les meurtriers de ceux à qui ils appartenoient; je m'en tiens à deux des plus remarquables & des mieux constatés: Le premier est celui du chien d'Auberi de Mondidier, qui en 1371. convainquit l'assassin qui l'avoit tué dans la Forêt de Bondi. C'étoit un nommé Macaire, Archer des Gardes du Corps du Roi Charles V. Le chien s'étant mis aux trousses de cet homicide, ne cessant de le poursuivre & d'aboyer contre lui, le fit soupçonner du meurtre. L'animal fut l'accusateur; & Macaire fut l'accusé : il fut ordonné, suivant l'usage du tems, qu'ils combattroient tous deux en champ clos, en présence du Roi & de toute la Cour. Macaire étoit armé d'un bâton, & le chien avoit pour retraite un tonneau percé. Il sauta au cou de l'assassin, & le tint si fortement à la gorge, que Macaire ne pouvant s'en débarrasser, fut déclaré vaincu & coupable, & comme tel livré à

la Justice. L'histoire en a été racontée par Jules Scaliger & par le Pére de la Colombiere, & la description s'en trouve dans une estampe tirée sur un monument du Château de Montargis, où elle est gravée sur le manteau d'une cheminée: le Pére de Montfaucon l'a inserée dans ses Monumens de la Monarchie Françoise (*a*). Le second exemple m'est fourni par deux Négocians dignes de foi, dont l'un a été témoin oculaire du fait, & l'autre l'apprit dans le tems, de la bouche même de son ami intéressé dans l'aventure. En 1718. un Marchand papetier de Marseille étant allé à Toulon pour faire sa provision de papier fut assassiné à son retour dans le Bois du Cogniou qui est entre ces deux Villes. Malgré les perquisitions qu'avoient fait faire le fils & la veuve du Marchand qui avoit été assassiné : ils désespéroient de venger sa mort, & ne pensoient même plus à découvrir l'auteur de leur désastre ; (car la perte du Marchand avoit presque entraîné celle de toute sa famille) lorsqu'un jour le fils entrant par hasard dans un jeu de paume, où plusieurs personnes étoient assemblées, ou pour prendre de l'exercice, ou pour en voir prendre; Le chien de son pére qui l'accompagnoit,

(*a*) Scaliger, *adv. Cardan. Exercit.* 202. *sect.* 6. la Colombiere, *Théatre d'Hon. & de Chev. Tome II. c.* 23. Montfaucon, *Monum. de la Mon. Franç. Tom. III. p.* 70.

s'élança avec fureur ſur un de ceux qui tenoient la raquette : les joueurs auſſi-tôt accourent à ſon ſecours, on donne au chien des coups de canne, on le tire, on veut l'arracher : il paroît inſenſible, & ſemble redoubler ſa fureur ; on s'en prend au maître, qui après avoir inutilement appellé l'aggreſſeur, l'arrache enfin lui-même avec peine : il le gronde, il le menace, le chien paroît ſe calmer : mais un inſtant après la vûe de cet homme auquel il en vouloit, ayant redoublé ſa colére, il s'élança de nouveau ſur lui, & ne quitta priſe que pour obéïr à la voix du maître qui redoubloit ſes menaces. Votre pére, dit tout bas le négociant au fils du Marchand, témoin comme lui de cette ſcéne, avoit-il ſon chien avec lui lorſqu'il fit le malheureux voyage qui lui a couté la vie ? Oui, répondit le fils du Marchand ; il arriva au logis avant même que nous euſſions la nouvelle du malheur qui lui étoit arrivé. Pendant cet entretien ſecret, le maître tenoit ſon chien par ſon collier, & le chien ne ceſſoit de fixer le joueur de paume & de vouloir l'attaquer. Cette animoſité obſtinée fit naître des ſoupçons. Sortons, dit encore le Négociant à ſon ami : cette aventure me ſuggére des penſées que je ne puis vous communiquer ici. Ils ſortirent donc ; le joueur n'en fut pas fâché, & le maître du chien qui ne l'ar-

racha qu'avec peine de ce lieu, prevint chemin faiſant tout ce que ſon ami lui dit. Quand ils furent dans la rue, je ne ſçai s'ils avoient appris l'hiſtoire de Macaire & du chien d'Auberi de Mondidier, ou quelqu'autre trait ſemblable; quoiqu'il en ſoit l'acharnement du chien leur fit croire que le joueur de paume pouvoit bien être l'aſſaſſin du Marchand. Ils allérent chez le Commiſſaire, qui inſtruit de cette aventure, les accompagna au jeu de paume avec main-forte : le joueur ne tenoit plus la raquette, & prenoit haleine pendant qu'un autre étoit entré en lyce. Le chien l'apperçût bien-tôt & le diſtingua au milieu de tous les autres ſpectateurs. Il s'élança de nouveau ſur lui, & ſur cette ſeule accuſation, l'homme fut arrêté : il confeſſa ſon crime même avant que d'être conduit en priſon.

Ce qu'on raconte (*a*) d'un autre chien, qui ſous le Conſulat d'Appius Junius & de Publius Silius ne put jamais être ſéparé de ſon maître condamné à mort, n'eſt pas moins digne de remarque, & a encore quelque choſe de plus touchant. Il l'avoit ſuivi en priſon, il l'accompagna au ſupplice, faiſant des hurlemens affreux. Après l'exécution : il reſta conſtamment auprès du corps ; & lorſqu'on lui préſentoit à man-

(*a*) Pline, *lib.* 8. *c.* 40. Solin, *Edit. Salmas*, *c.* 15, Diou, *lib.* 58.

ger, il portoit les morceaux à la bouche de son maître mort. Enfin ce cadavre ayant été jetté dans le Tibre, on vit le chien s'y précipiter après lui, s'efforcer en nageant de le soutenir, le retirer de l'eau, & expirer auprès de lui de douleur & d'épuisement.

On lit aussi dans Elien (*a*) que le chien d'Eupolis, Poëte Comique se laissa mourir de faim & de regret sur son tombeau. Mais peut-être ces faits paroîtront-ils douteux, parce qu'ils sont rapportés par des Auteurs anciens, par conséquent suspects: en voici donc un plus récent, arrivé à Sallanches dans le Faucigny, Province du Duché de Savoye, en l'année 1724. & dont j'ai été témoin moi-même. Un Chanoine de la Collégiale, après avoir soupé chez un de ses amis, retournoit chez lui, n'ayant que son chien pour toute compagnie. En se retirant, soit que le vin qu'il avoit bû fût trop fumeux, ou qu'il eût oublié à table la sobriété qu'il recommandoit en Chaire, il fit un faux pas & tomba dans un petit fossé qui environne l'Eglise; & ayant donné malheureusement de la tête contre l'angle du bâtiment, il se tua, & resta sur la place. Le lendemain, sur les dix heures du matin après bien des perquisitions inutiles, (car on ne s'avisa pas de chercher dans le fossé) la gouvernante du

(*a*) Elien, *de Animal. lib.* 10 *c.* 41.

Chanoine assise sur le bord de ce même fossé, faisoit de grandes lamentations sur sa perte. Sa voix fut entendue du chien, qui n'avoit point abandonné le corps de son maître ; il aboya, & découvrit par ses cris ce dont on étoit si fort en peine. On retira le cadavre du fossé, on le porta chez lui, sans que jamais le chien le quittât d'un instant. Il se mit sous la biére, suivit le corps à l'Eglise, voulut se jetter dans le caveau, & de retour à la maison mourut de douleur trois jours après, sans avoir voulu prendre aucune nourrirure.

Qui croiroit que le lion, cet animal furieux, fut capable d'un pareil attachement ? La chose n'a nulle vrai-semblance : cependant nous lisons dans l'Histoire des Croisades, qu'un Chevalier François avoit apprivoisé un de ces animaux, qui le suivoit par tout, & combattoit à ses côtés : A son retour en Europe, ce Chevalier ne pouvant embarquer son lion avec lui dans le vaisseau qui le portoit, le lion le suivit à la nage tant que ses forces le lui permirent, & se noya enfin d'épuisement.

L'histoire d'Androdus est dans le même genre. Elle est si merveilleuse & si incroyable, que quoiqu'Appion la rapporte comme en ayant été témoin (*a*), je me détermine

(*a*) On la trouve citée d'après cet Auteur dans *Montagne, liv. 2. ch.* 12. & dans *M. le Gendre, Traité de l'Opinion, Tom. II. p.* 641. *& suiv.*

avec peine à la placer ici: d'un autre côté, elle a quelque chose de si singulier & de si frappant, que les partisans du systême qui donne de la connoissance aux Bêtes, m'accuseroient sans doute de trahir leurs intérêts, s'ils ne la trouvoient point dans ce recueil. Un lion reconnoissant est en effet un phénoméne bien propre à fermer la bouche aux défenseurs des Automates. Comment satisfaire les uns & les autres? En racontant le fait sans en garantir la vérité. Les Cartésiens pourront le contester sans que je m'y oppose, comme je permets à leurs adversaires d'en tirer tels avantages qu'il leur plaira, sans que je prétende les y autoriser. Ceux de mes Lecteurs ausquels le fait est inconnu, me sçauront gré peut-être de leur avoir épargné la peine de le chercher ailleurs; & ceux qui le connoissent, pourront passer cet article sans le lire. Ici finit le préambule, & commence l'histoire.

Un jour qu'à Rome on donnoit au peuple le plaisir d'un combat de Bêtes, parut dans l'amphithéatre un lion dont la grandeur monstreuse, le port furieux, les forces & les rugissemens attirérent l'attention de tous les spectateurs. Entr'autres esclaves qu'on opposa à ce terrible animal, étoit un Androdus de Dace, qui appartenoit à un Seigneur Romain de dignité Consulaire. Le

lion l'ayant apperçu de loin, s'arrêta d'abord, surpris & étonné, s'approcha ensuite d'un pas lent & d'un air doux, considéra l'esclave un moment; après quoi on le vit remuant la queuë, comme un chien qui auroit voulu caresser son maître, baiser & lécher les mains & les cuisses de ce malheureux, qui transi d'effroi & hors de soi se connoissoit à peine lui-même. Cependant s'étant un peu remis, il examina le lion à son tour, & l'ayant reconnu, commença à lui rendre toutes ses caresses. C'étoit, dit l'Auteur ancien que j'ai cité, un plaisir singulier de voir la fête qu'ils se faisoient l'un à l'autre. La nouveauté du spectacle surprit & frappa toute l'assemblée: le peuple poussa des cris d'admiration & de joie; & l'Empereur fit appeller l'esclave, pour apprendre de lui les raisons de sa familiarité avec ce lion. » Mon maître, *répondit Androdus*, » étant Proconsul en Afrique, me traita » d'une maniére si cruelle & si barbare, qu'il » m'obligea par ses inhumanités de me dérober de sa maison & de m'enfuir. Pour » me soustraire aux recherches d'un homme aussi puissant dans la Province, je » pris le parti de gagner le désert, & je » m'enfonçai dans les solitudes les plus inhabitées de ce Pays, résolu d'y vivre » ignoré du reste des humains, ou si la » nourriture venoit à me manquer, de me

» donner la mort à moi-même. Les chaleurs
» insupportables de ce climat brûlant me
» forcérent sur le midi de me jetter dans une
» caverne sombre & obscure, où bientôt
» après moi entra ce lion, portant une de
» ses pattes sanglante & blessée, & se plai-
» gnant de la douleur qu'il souffroit. Ef-
» frayé de sa vûe, je me retirai & me ca-
» chai dans un coin; mais le lion m'ayant
» découvert, vint à moi d'un air paisible,
» me présentant sa patte offensée, & sem-
» blant par ses plaintes implorer mon se-
» cours. J'examinai cette patte: & y ayant
» apperçu une grosse épine qui y étoit en-
» trée, je l'arrachai: ensuite rassûré par l'air
» doux & tranquille de cet animal, je pres-
» sai sa playe, j'en fis sortir l'ordure, & la
» nettoyai le plus proprement qu'il me fut
» possible. Le lion soulagé s'endormit, lais-
» sant sa patte entre mes mains. Depuis cet
» instant je m'apprivoisai insensiblement
» avec ce redoutable animal, & pendant
» trois ans nous vécûmes ensemble dans
» cette caverne des mêmes viandes: Des
» Bêtes que le lion tuoit à la chasse, il m'en
» apportoit les meilleurs morceaux, que
» je faisois cuire au soleil faute de feu.
» ennuyé enfin de cette vie sauvage, je
» m'échappai un jour, tandis que cet ani-
» mal étoit à sa quête ordinaire, & m'éloi-
» gnai de ces déserts. Après trois jours de
marche

» marche, je fus découvert & arrêté par
» des soldats, qui d'Afrique m'amenérent
» à Rome, où mon maître m'a condamné
» à ce genre de supplice. Le lion fut pris
» sans doute comme moi peu de tems après;
» il m'a reconnu; & a voulu me récom-
» penser en cette occasion du service que
» je lui avois rendu. « Le peuple instruit de cette aventure obtint de l'Empereur la vie & la liberté de l'esclave, auquel on fit présent du lion. » Nous voyions depuis,
» *dit Appion*, Androdus conduisant son lion
» par la lesse, & se promenant par les rues
» de Rome, recevoir les aumônes qu'on
» lui donnoit, le lion se laissant couronner
» de fleurs, & tous ceux qui les rencon-
» troient se disant les uns aux autres: Voilà
» le lion hôte de l'homme; voilà l'homme
» médecin du lion. «

Quoiqu'un homme soit bien fort, lorsqu'il dit, j'ai vû, & qu'on ne peut le convaincre d'avoir eu aucun intérêt à donner une fable pour une vérité; cette histoire ne manquera pas de trouver encore beaucoup d'incrédules: je le sçai; & comme je l'ai dit, je ne m'y oppose point, car que faire à des gens qui dans une question de fait, pour toute raison vous disent, *je le nie* (a)? Il faut sans contredit les abandonner à leur incrédulité; c'est le parti le plus

(a) *Plus negaret Asinus, quàm probaret philosophus.*

court, & le seul qu'il y ait à prendre. D'autres sans s'inscrire en faux contre ce récit, entreprendront peut-être d'expliquer ce qu'il renferme de plus merveilleux, sans cependant sortir de leurs principes. Ainsi en a pensé sans doute un Auteur moderne sçavant & estimé, qui en rapportant lui-même cette histoire, croit s'être fort bien tiré d'affaire, en disant (a) qu'il n'est pas douteux *que les animaux n'ayent une connoissance sensitive de ceux qui leur ont fait du bien.* J'aurai occasion dans la suite d'examiner ce qu'on doit penser de cette admirable réponse, d'en peser tous les termes, d'en développer le sens, s'ils en ont quelqu'un, en un mot d'en exprimer tout le suc. En attendant, dûssent en crever de dépit tous les partisans de Descartes & des machines, je vais finir par deux derniers traits de l'attachement des Animaux pour ceux qui les ont élevés, nourris ou secourus, capables de mettre à bout toutes leurs subtilités, souvent aussi peu intelligibles que ces qualités occultes, qu'ils se glorifient d'avoir réduites en poudre & bannies des écoles. & qu'ils ne s'attendent pas de faire usage ici de leur réponse bannale, *je le nie.* Il est question d'un fait moderne & récent, arrivé de nos jours au milieu de Paris (a), &

(a) M. le Gendre, *ubi sup. p.* 642.

(b) L'histoire est arrivée rue Saint-Antoine, un peu

dont les témoins ſont encore vivans : il faut ſans biaiſer l'expliquer clairement & nettement par la méchanique de la montre & du reſſort, ou prendre galamment ſon parti, & renoncer à ſont ſyſtême.

En 1744. le nommé la Buſſiére, un des cochers des Carroſſes de Dijon, ſe caſſa la jambe proche de Nogent au milieu de la campagne. Quelques payſans accourus à ſon ſecours trouverent par haſard en leur chemin un jeune levreau preſque nouveau né; ils le prirent, l'emporterent avec le malade, & le lui laiſſerent, pour l'amuſer dans ſon lit tant que dureroit la cure de ſa jambe. Malgré les douleurs qu'elle lui cauſoit, la Buſſiére ne perdit point de vûe ſon levreau, il le garda, & en eut ſoin. De retour chez lui au bout de quatre mois avec le levreau, il y garda encore la chambre pendant deux ans, ſans abandonner ce petit animal qui étoit grandi, & qui de ſon côté s'étoit tellement attaché à ſon maître, qu'il ne couchoit jamais qu'avec lui. Cependant la Buſſiére devenu incapable de reprendre le train de vie qu'il avoit mené, & eſtropié pour le reſte de ſes jours faiſoit ſolliciter par ſa femme une place à l'Hôpital des Incurables; il l'obtint, & s'y tranſporta, laiſſant

au-deſſous des Jéſuites. La Buſſiére eſt actuellement à l'Hôpital des Incurables, & ſa femme loge dans la rue Saint-Louis au Marais.

le levreau chez sa femme. D'abord ce pauvre animal abandonné parut inquiet, & sembla pendant quelque tems redemander son maître qu'il ne voyoit plus, courant à la porte de la chambre au moindre bruit qu'il y entendoit, descendant même l'escalier, & lorsqu'il s'étoit assûré que celui qu'il cherchoit n'y étoit point, rentrant triste & morne, & allant se cacher sous le lit sans vouloir paroître. Ces inquiétudes durérent pendant huit jours avec les mêmes marques de douleur & d'impatience. Au bout de ce terme le levreau sensible & reconnoissant ne voyant point revenir son maître, & désespérant qu'il revînt jamais, pénétré de chagrin & ne pouvant supporter son absence, se condamna lui-même à ne plus voir le jour: il se confina sous le lit, d'où il ne sortit plus, & y mourut de tristesse & d'ennui, sans vouloir prendre aucune nourriture.

J'ai été témoin du second trait que je me suis proposé de rapporter. Nous allions à Lyon, le Chevalier Despuesche, un de ses amis, & moi; nous étions à Châlons, & pendant que le souper se préparoit nous prenions l'air à quelque distance de la Ville lorsque nous vîmes un petit enfant qui à grands coups de bâton, forçoit une vache de continuer son chemin: celle-ci faisoit vingt pas & revenoit ensuite pour entrer dans une petite ruelle: l'enfant l'en chassoit

de nouveau, & la vache en meuglant sembloit exprimer sa douleur. Nous abordâmes cet enfant à qui nous demandâmes d'où provenoit l'envie qu'avoit cette vache d'entrer dans la petite ruelle. Elle a appartenu, nous répondit-il assez obscurément, à un païsan dont la maison est située au bout de la ruelle, & qui l'a vendue il y a huit jours : la pauvre bête depuis ce tems-là ne mange presque pas, & chaque fois qu'elle passe près d'ici, elle s'échappe & veut retourner à son ancien gîte. L'affection de cet animal pour son premier maître nous parut remarquable : Allons voir ces pauvres gens, nous dit le Chevalier, volontiers répartit son ami : je les accompagnai l'un & l'autre dans la petite ruelle. Nous entrâmes dans une chaumiére, & trouvâmes le pére de famille couché sur un mauvais lit où la paille pure lui servoit de matelats & de duvet. Nous demandâmes à la ménagére pourquoi elle avoit vendu sa vache : au seul nom de l'animal la bonne femme se mit à pleurer, & nous dit en un langage assez embarrassé de lui-même, mais qui le devenoit encore plus par les sanglots qui l'entrecoupoient : que son mari étant tombé malade & n'ayant pas de quoi le soulager, elle avoit été forcée de vendre à son compére la nourriciére de toute sa famille ; qu'elle l'avoit depuis plus de douze ans ; & que depuis ce tems-là,

elle & ses enfans étoient dans la derniére misére n'ayant plus le lait ni le fromage qui faisoient toute leur nourriture. J'ai gardé, ajouta-t-elle en redoublant ses pleurs & ses sanglots; les douze écus que j'ai reçu de mon compére, pour soulager le malade: Je le regardai alors, & je vis que cet infortuné accompagnoit aussi de ses larmes le peu qu'il ajoutoit au récit de sa misére que sa femme tâchoit de nous faire connoître. L'effusion du cœur est un garant sûr comme une marque infaillible de la sincerité des paroles: tout ce qui se présentoit à notre vûe dans cette chétive mazure nous montroit encore la misére dont on nous parloit. Ma bonne, dit le Chevalier, voilà douze écus, allez chez votre compére, & s'il le veut ramenez votre vache: elle avoit une si grande envie de la ravoir, que sans penser à le remercier elle sortit en courant, & revint bien-tôt précedée de la vache qui doublant le pas se retira fort joyeusement dans son ancien étable, où tous les enfans allérent lui marquer leur joye, tandis que leur mére qui s'étoit déja acquittée de ce devoir nous rejoignit auprès de son mari. Là ce tendre couple essaya d'exprimer au Chevalier la reconnoissance dont il étoit pénétré; par l'ordre de la mére, les enfans vinrent joindre leur foible voix aux larmoyans accens du malade. La générosité du Chevalier

nous fit envie; & pour participer au plaiſir inexprimable qu'il reſſentoit, nous contribuâmes, ſon ami & moi, au ſoulagement de ces honnêtes gens. Leur ſatisfaction étoit bien grande, mais elle n'égala pas à beaucoup près la joye & la conſolation que nous avions puiſée dans cette chaumiére. Ce plaiſir eſt le plaiſir des Dieux. Nous laiſſâmes à toute la famille la liberté d'aller encore témoigner leur joye à la vache fidéle, & nous reprîmes le chemin de Châlons ou l'on nous attendoit pour ſouper.

Je laiſſe à de plus habiles & à de plus intéreſſés que moi dans la queſtion dont il s'agit ici, le ſoin d'expliquer ces exemples d'attachement & de ſenſibilité dans des animaux naturellement des plus craintifs, des plus timides, & des plus ſtupides. A ces traits, je pourrois, & mes Lecteurs pourront comme moi en ajouter cent autres, ſemblables, peut-être encore plus forts & plus frappans; car tout en fourmille, & parmi ceux qui nourriſſent des animaux, il y en a peu qui n'ayent fait à ce ſujet quelques obſervations pareilles: mais il eſt tems de mettre fin à ce chapitre, qui n'eſt peut-être déja que trop long. Juſqu'à préſent les adverſaires de Deſcartes ſe ſont ſervis de ces exemples, pour prouver que les Bêtes ont de la connoiſſance, parce qu'en effet ils ne conçoivent pas, diſent-ils, que ſans

connoissance elles puissent être capables d'actions aussi singuliéres. Ont-ils tort? ont-ils raison? C'est ce que je vais examiner.

CHAPITRE II.

De ceux qui ont donné aux Bêtes une ame spirituelle & immatérielle.

C'EST, comme je l'ai fait voir dans la premiere Partie de cet Ouvrage, le systême le plus ancien, & le plus universellement reçu dans l'Antiquité: c'est celui des défenseurs de la Métempsichose, si tant est qu'ils ayent jamais eu une idée bien nette de la spiritualité de l'ame; & sans donner dans les absurdités que cette opinion extravagante entraîne après elle, ce seroit encore aujourd'hui peut-être le sentiment le plus généralement suivi, si la Religion à part, on ne jugeoit que par convenance & par comparaison; si on ne consultoit que le préjugé, certaine persuasion intime, certain sentiment intérieur qui semble nous dire, que les Bêtes ont du sentiment & de la connoissance.

Qui me répondra en effet que tous les hommes que je vois, avec qui je vis, qui me parlent & qui m'entendent, qui raisonnent

& qui traitent d'affaires avec moi, qui me liront peut-être; qui me répondra, dis-je, que tous ces hommes ne sont pas des Bêtes? Quelque rieur ne manquera pas de plaisanter sur l'équivoque; parlons donc plus correctement: qui me répondra que ces hommes ne sont pas de pures machines, & qu'ils ont une ame spirituelle & intelligente semblable à la mienne? Certainement je n'en ai d'autre assurance, que celle que je tire de la comparaison, & d'un sentiment intérieur qui ne me permet pas de croire le contraire. Je sçais, il est vrai, que je pense; & de ce que je pense, je conclus qu'il y a dans moi un principe spirituel & intelligent capable de connoître & de penser, tout-à fait distingué & différent de la matiére. Mais il n'en est pas de même des autres hommes: je ne puis pas pénétrer dans leur intérieur; je ne sçais pas certainement s'ils pensent: quelquefois même je suis fort tenté de croire qu'ils ne pensent point; & qui m'a dit après tout, que toutes ces figures que je vois marcher & agir, ne sont pas en effet, les unes de jolies machines, les autres des machines propres à servir d'épouventail, que Dieu a formées exprès pour me causer de la joye ou du chagrin, du plaisir ou de la peine, ausquelles il a donné tout le jeu de l'homme, mais qui n'en ont que le jeu & l'apparence? Osera-t-on con-

teſter ce pouvoir au Créateur ? Non ſans doute. Cependant il ne me viendra jamais dans l'eſprit de douter un moment, que les hommes que je vois ne ſoient véritablement des hommes ; pourquoi ? Pour deux raiſons : c'eſt que je ſçais d'abord que Dieu ne ſçauroit me tromper, & qu'il me tromperoit au point de me faire douter de ma propre ſpiritualité, ſi je pouvois croire un inſtant que ce que je regarde dans moi comme l'effet d'une cauſe ſpirituelle & intelligente, il l'eût accordé à de purs automates ; c'eſt en ſecond lieu, qu'à cette raiſon & au bon ſens ſe joint une perſuaſion intime née du rapport & de la comparaiſon, qui me force de penſer que ceux que je vois agir comme moi, ont dans eux un principe de leurs opérations tout-à-fait ſemblable à celui qui m'anime.

Or les Bêtes ſont préciſément dans le même cas par rapport à nous. J'appelle mon chien, & il vient à moi ; je parle, & il m'obéït ; je le flatte, & il me careſſe ; je le menace, il tremble & cherche à me fléchir & à m'appaiſer ; je prens ſoin de lui, & il ſemble s'attacher à moi au point de ne m'abandonner jamais, & de s'expoſer aux coups, s'il le faut, même à la mort pour me défendre ; en un mot à la parole près, qui manque aux muets ſans que pour cela ils ceſſent d'être hommes, je crois remarquer

dans lui à peu près tout ce que j'aurois lieu d'attendre d'un domestique ou d'un enfant: de-là je suis tenté de conclure, qu'il y a dans le chien comme dans eux un principe de sentiment & de connoissance. On a beau me dire, que ce ne sont que des apparences de connoissance & de sentiment; que cet animal ne voit ni n'entend, qu'il ne sent point, qu'il ne connoît point, que c'est un véritable automate: cette idée me déplaît & me révolte; je ne sçaurois me persuader que mon chien ne me connoisse pas & ne me soit point attaché: quoi qu'en puissent dire tous les Cartésiens, quelques efforts que je fasse moi-même pour penser qu'ils ont raison, un sentiment intérieur qui s'y oppose comme une digue, m'entraîne vers l'opinion opposée, & ne me permet pas de croire que ce chien qui m'aime & que je chéris, ne soit qu'une pure machine pareille à ma montre.

Ce que je dis ici de mon chien peut s'appliquer à proportion à une infinité d'autres animaux de différentes espéces. Jettons les yeux sur une république de castors: représentons nous trente ou quarante de ces animaux réunis pour leur commune utilité, après avoir choisi le terrain qui leur convient, partager entr'eux les travaux nécessaires pour la construction de leurs petites cabanes. » Les uns vont au bois; les autres

» à la terre glaise, que quelques-uns sont » chargés d'apporter en se renversant, com» me on sçait, sur le dos, & faisant de leur » corps une espéce de tombereau, que les » autres tirent jusques sur le lieu où il faut » l'employer. Là l'un fait l'office de Ma» çon, l'autre celui de Manœuvre, un au» tre celui d'Architecte. Un arbre est rongé » par le pied, & tombe dans le Lac. Alors » d'autres Ouvriers le mettent en œuvre. » Les uns préparent les pilotis, les autres » les enfoncent, tandis que d'autres travail» lent les autres bois nécessaires. Tout se » fait avec ordre, & un concert parfait. On » se représente les Tyriens bâtissant Cartha» ge. « La comparaison est noble sans contredit; peut-être seroit-il seulement à souhaiter, que l'Auteur badin de qui je tire cette Description parce qu'elle me paroît assez vive (*a*), y eût ajouté ce correctif du Poëte (*b*).

. . . . *Si parva licèt componere magnis.*

Mais pourquoi nous donner la peine d'aller jusqu'à Carthage chercher les Tyriens, ou même de remonter jusqu'à l'entreprise de la Tour de Babel (*c*), au risque qu'il nous arrive, comme à ceux qui la bâ-

(*a*) *Amusement Philosophique*, *pag.* 70. & *suiv.*
(*b*) Virgile dons ses *Eglogues.*
(*c*) *Amusement Philosophique*, *pag.* 72.

tiſſoient, de ne nous entendre pas nous mêmes ? Sans ſortir de chez nous, ne pouvons-nous pas comparer une troupe de caſtors à un attelier d'Ouvriers occupés à élever un bâtiment ? Fut-ce la magnifique Place qui renfermera dans ſon enceinte la Statue Equeſtre du Monarque des François, dont elle annoncera la gloire aux habitans de Paris, & à tous ceux des étrangers qui auront été ſourds à la Trompette de la Renommée quand elle a publié par tout le monde l'éclat de ſes Victoires, & ſur-tout la gloire immortelle qu'il s'eſt acquiſe en donnant à ſes ennemis vaincus la paix après laquelle ils ſoupiroient depuis tant d'années ? Ici les uns travaillent à ſcier la pierre, d'autres la marquent, d'autres la taillent; d'autres encore ſont employés à la voiturer au lieu où elle doit être miſe en œuvre. A peine eſt-elle attachée au cable, qu'elle eſt enlevée par la grue, qui la poſe à la place qu'elle doit occuper. Les Manœuvres ſervent à propos le mortier & le ciment; d'autres préparent la chaux & le plâtre. Sans ſe donner beaucoup de mouvement, ſans donner même que très-peu d'ordres, l'Architecte voit l'édifice s'élever à vûe d'œil par les ſoins de cinquante ou ſoixante Ouvriers, qui ſans ſe concerter ni ſe communiquer leurs idées, concourent tous à la perfection de celle qu'il a conçue, & ſur la-

quelle il a formé son plan. Qu'apperçoit-on dans leurs opérations de fort supérieur à ce que nous admirons dans les castors? Si l'on admet dans ceux-là un principe intelligent nécessaire pour bâtir une maison, peut-on le refuser à ceux-ci pour la construction de leurs demeures?

Pressons encore la comparaison: elle est favorable au sentiment dont il s'agit ici; aussi a-t'elle été maniée dans tous les sens par ceux de nos Modernes, qui se sont déclarés pour ce systême. Je tirerai celles dont je vais faire usage, d'un Ecrivain fort ingénieux (a), qui croit que pour faire quelques découvertes très-utiles sur la Nature de l'Ame des Bêtes, il faudroit les comparer dans leur conduite, selon le dégré de perception dont elles semblent capables, à des hommes plus ou moins privés de l'usage de certains sens: un chien ou un éléphant, par exemple, à un muet; un liévre ou un cerf, à un muet & sourd; une taupe ou un ver de terre, à un muet, sourd & aveugle. Quelqu'un trouvera peut-être que dans tout cela il y a beaucoup de gentillesse: il y a de plus beaucoup de vérité, si nous en croyons cet Auteur. Car en comparant, par exemple, un Berger qui depuis la plus tendre enfance ne s'est occupé que du soin des

(a) Le Marquis d'Argens, *Lettres Cabalistiques*, *Tome* IV. *Lettre*. 101.

moutons, avec le troupeau qu'il conduit, ſelon lui, il réſultera de ce parallele, que ce malheureux eſt ſouvent plus bête que les Bêtes mêmes dont-il a la garde. Ses idées ſur les merveilles de cet Univers ne ſont pas plus claires ni plus détaillées, que celles de l'animal le plus lourd & le plus ſtupide. Ses connoiſſances, comme celles de la Brute, ne s'étendent point au-delà de ſes ſenſations. Ils ſçavent l'un & l'autre que le Soleil échauffe, parce qu'ils en reſſentent la chaleur; qu'il éclaire, parce qu'ils en voient la clarté. Leurs lumiéres ne vont pas plus loin, & juſques-là ils ſont également ſçavans l'un & l'autre; encore pourroit-on dire avec quelque apparence de vérité, que le Berger eſt moins inſtruit des ſecrets de la nature, que les brebis mêmes qu'il conduit, puiſque ſouvent elles lui enſeignent des choſes qu'il ignoreroit ſans elles, & dont il ſe ſert très-utilement; par exemple, la vertu & les propriétés de certaines herbes.

A l'égard de la Morale, la comparaiſon eſt toute à l'avantage de ces innocentes bêtes, qui contentes de leur ſort, ne portent point d'envie à celui d'autrui, dociles à la voix du Paſteur qui les conduit, elles ſe repoſent du ſoin de leur conſervation ſur le chien qui veille à leur garde. Le Berger au contraire moins éclairé qu'elles, a auſſi moins de douceur & de vertu. Il hait mor-

tellement son Maître, & ne souffre qu'à regret d'être obligé de le servir. Rien ne peut adoucir son humeur sauvage. La nécessité où il est de se soumettre au sort qui lui est échu en partage, & la certitude de l'inutilité de ses regrets, ne diminuent point sa mélancolie & son chagrin. » Il n'y a peut-être » pas, *continue l'Auteur que j'ai cité*, dix » Paysans Moscovites & Polonois, qui » prennent en patience les peines qu'ils es- » suient, & qui ne maudissent pas leurs » Maîtres cent fois par jour. Les éléphans, » *ajoute cet Ecrivain*, sont bien plus raison- » nables : ils évitent autant qu'ils peuvent » de tomber dans l'esclavage ; mais s'ils ont » ce malheur, ils font voir beaucoup de rai- » son & de bon sens. Ils s'affligent pendant » un mois ou trois semaines. Ils donnent » quelque chose à la nature : ensuite ils rap- » pellent leur courage, ils s'arment d'une » noble fierté ; & dans les fers ils trouvent » le moyen de recouvrer leur liberté, par » la maniére dont ils vivent avec leur Maî- » tre, par l'obéissance qu'ils ont à ses ordres, » & par la soumission qu'ils font paroître à » ses volontés. «

C'est fort bien fait à eux ; car s'ils y manquoient, les coups ne leur manqueroient pas, & on sçauroit bien les rendre souples & dociles, en leur retranchant leur portion. On peut en demander des nouvelles à leurs

Gouver-

Gouverneurs, qui ſont fort ſtilés à cette pratique. A cela près, & à la réſerve de cette prudence rare & de ce bon ſens merveilleux que l'Auteur attribue de ſa grace à ces animaux, la comparaiſon ſe ſoutient aſſez; & je ne ſuis pas d'humeur à le chicaner pour ſi peu de choſe. Continuons avec lui le parallele.

Il s'agit de conſidérer ce même Berger, non plus ſeulement comme muet, mais encore comme muet & ſourd, & de le comparer à un liévre; l'Auteur que je ſuis ne trouve de même entr'eux nulle différence, ou s'il en admet quelqu'une, elle eſt encore toute à l'avantage de la brute. Le Payſan eſt timide & inquiet; il eſt ſoupçonneux, parce qu'il n'entend point ce que l'on dit; & dès qu'il apperçoit deux hommes s'entretenant enſemble, il s'imagine auſſi-tôt qu'ils parlent de lui, qu'ils en diſent du mal, & qu'ils cherchent à lui nuire. Ses ſoupçons le rendent ſombre & mélancolique; il fuit le monde & la compagnie des autres hommes. » Voilà le liévre, *dit* » *l'Auteur*, & toutes ſes qualités. Pourquoi » nous étonnerons nous que cet animal qui » n'entend point ce que diſent les hommes, » qui penſe qu'ils cherchent à lui nuire, les » fuie & les évite avec ſoin? Sa crainte & » ſes ſoupçons ſont bien plus raiſonnables » que ceux du Berger ſourd & muet. Ce-

» pendant nous accordons tout à l'un & rien » à l'autre. Ne doutons pas que si les liévres » sont aussi prévenus en leur faveur que les » hommes, ils ne nous regardent comme » des animaux d'une espéce bien moins es- » timable que la leur. «

Je l'avois bien dit, que l'homme perdroit à la comparaison, & qu'elle tourneroit toute à l'avantage de la Bête. Qu'y faire? C'est le style de l'Ecrivain. Ce qui me fâche, est qu'il ne veuille pas nous permettre de douter un instant du peu d'estime que les animaux font de nous. Ce n'est pas que nous ne rencontrions assez souvent des hommes plus timides que des liévres. Cependant il me semble, que pour parler aussi affirmativement que l'Auteur le fait du mépris qu'ils ont pour notre espéce, il devoit au moins citer ses garants, ou produire la procuration dont il étoit chargé de leur part, pour nous faire une déclaration aussi crue. Après cela doit-on être surpris, que dans la comparaison d'un homme aveugle, sourd & muet de naissance avec une taupe, le sort de l'un & de l'autre lui paroisse tout-à-fait semblable, & qu'il ne découvre dans celui-là aucun attribut, qui ne lui soit commun avec celle-ci. La taupe, *dit-il*, » mange, » elle dort, elle se traîne sur ses pattes, elle » est sensible aux sensations qui lui causent » du plaisir par le goût, elle craint la dou-

» leur, elle l'évite. L'homme privé de la » vûe, de l'ouie & de la parole, lui ressem- » ble parfaitement. Il n'a aucun avantage sur » elle. «.

Voilà donc l'homme dégradé de cette supériorité, que le Créateur lui avoit accordée sur les animaux ; le voilà, graces à cet Ecrivain, réduit à la condition des Bêtes, & même placé en quelque sorte au-dessous d'elles. Sur cet échantillon, il n'est pas douteux qu'il n'ait été très-disposé à leur attribuer une ame de la même nature, & même d'une nature en quelque façon supérieure à l'esprit humain. On n'en sera point étonné pour peu que l'on connoisse le génie de l'Auteur ; on sçait qu'il aime à penser librement & à soutenir des paradoxes. Peut-être auroit-il raisonné plus sagement, & plus avantageusement même pour son opinion, si au lieu de ses paralleles, tous fort ingénieux, mais un peu trop recherchés, il s'étoit contenté d'opposer aux opérations humaines ce que l'expérience nous fait découvrir chaque jour de plus singulier, de plus frappant & de plus excellent dans celles des Bêtes. Cette comparaison ne l'auroit peut-être pas mené si loin; mais elle l'auroit moins égaré, & l'eût conduit plus sûrement au but qu'il avoit en vûe.

C'est la route qu'a tenue un Philosophe célébre du seiziéme siécle, qui par sa maniére

hardie de penser sur le sujet dont il s'agit ; mérite d'être mis à la tête de tous ceux qui ont donné aux Bêtes une ame spirituelle capable de sentiment & de reconnoissance. Je parle de Montagne, qui nous a laissé dans ses Essais une preuve incontestable de sa vaste érudition, de la pénétration, de la solidité de son jugement, & de l'étendue de ses connoissances. A chaque pas que l'on fait dans cet Ouvrage, on rencontre les leçons les plus utiles pour mortifier les saillies de la vanité : l'Auteur en plusieurs endroits y ruine de fond en comble ; la superstition & le fanatsime & la naïveté de ses expressions que quelques-uns lui reprochent, ne sert dans l'esprit de quelques autres qu'à donner plus de force & plus de grace à ses préceptes. C'est dommage que sous ces fleurs le serpent soit caché, & que tant de remédes utiles à la guérison de la folie humaine ne soient offerts, pour ainsi parler, que pour servir de véhicule à un poison d'autant plus propre à s'insinuer, qu'il est préparé avec plus d'art, & plus difficile à reconnoître. Je parle du Pyrrhonisme que l'Auteur a semé dans ses écrits, & qui perce à travers de la multiplicité des matiéres qui y sont traitées. Sage dans le détail de ses réflexions & de ses conseils, Montagne est un Pyrrhonien outré, qui dans tous ses raisonnemens ne présente que doutes & qu'in-

certitudes. En prenant à tâche de faire sentir par-tout à ses Lecteurs combien l'esprit humain est borné, combien il est facile à séduire & à tomber dans l'erreur, ce Philosophe nous a laissé dans ses propres égaremens une preuve sensible de ce qu'il avance.

C'est à ce Pyrrhonisme qu'il est naturel d'attribuer les efforts qu'il fait (*a*), pour élever les Bêtes à la condition de l'homme. Dans cette vûe, rien n'échappe à Montagne. S'agit-il de la liberté? Ce Philosophe en trouve chez les animaux; & comme l'homme, ils ne font rien, selon lui, que par choix & avec dessein. Les hirondelles, dit-il, que nous voyons au retour du Printems fureter les coins & recoins de nos maisons, cherchent-elles sans dessein, & choisissent-elles sans jugement & sans discrétion de mille places celle qui leur est la plus commode pour se loger? L'araïgnée épaissit sa toile en un endroit, & la relâche dans un autre; se sert en un coin d'une sorte de nœud, & l'attache ailleurs d'une maniére différente. Cette façon d'agir ne suppose-t'elle pas en elle de la réflexion, de la délibération? Il dit avoir vû le chien d'un Aveugle, qui conduisant son maître le long d'un fossé, laissa un sentier plein & uni qui bordoit le fossé, & en prit un autre plus diffici-

(*a*) Dans ses *Essais, liv. 2. ch.* 12.

le qui en étoit plus éloigné. Comment, dit-il, pouvoit-on avoir fait concevoir à ce chien, qu'il étoit seulement chargé de veiller à la sûreté de son Maître, & que pour cela il devoit négliger ses propres commodités ? Comment sçavoit-il que tel chemin qui lui suffisoit pour continuer sa route, ne suffisoit pas à un Aveugle , qui seroit en danger de s'y précipiter ? La question en effet semble assez délicate. Un Auteur très-sensé (*a*) qui rapporte ce trait d'après Montagne, croit pouvoir résoudre la difficulté, en niant la supposition. On peut bien, dit-il, dresser un chien à suivre dans le même espace le chemin qui conviendra le mieux à l'Aveugle ; mais dans un chemin nouveau, le chien prendra la trace qui l'attirera davantage, aux risques de l'Aveugle, qui ne seroit pas assez fou pour s'y fier. J'ignore ce qu'on pourra penser de cette réponse : pour moi, j'avoue qu'elle ne me paroît nullement satisfaisante. Le plus court seroit peut-être de nier le fait, qui n'est appuyé que sur le témoignage d'un seul homme ; mais le plus sage, à mon avis, seroit en supposant la vérité de l'Histoire, de croire que le chien ne fut détourné de suivre le chemin le plus commode, que par quelque circonstance que Montagne ne rapporte pas, parce qu'il ne s'en apperçut peut-être point, &

(*a*) M. le Gendre, *Traité de l'Opinion*, T. *II*. *p*. 638.

qu'il ne feroit pas impoffible d'expliquer dans tous les fyftêmes.

Quoi qu'il en foit, c'eft fur des exemples pareils, que roulent tous les raifonnemens de Montagne au fujet des animaux. Il ne tarit point fur leur éloge; & il ne craint point d'avilir l'humanité, en l'appauvriffant pour les enrichir de fes dépouilles. La fageffe & l'induftrie, la prudence & le difcernement, le bon fens, le raifonnement & la prévoyance, qualités fi belles, fi eftimables dans l'homme, qui femblent annoncer l'excellence de fa nature, & combien elle l'emporte fur celle des Bêtes, fe trouvent auffi chez elles & leur font communes avec lui, au fentiment de cet Auteur, qui ne manque jamais de faits tout préparés pour étayer fon opinion. Eft il police, dit-il en un endroit, réglée avec plus d'ordre, diverfifiée à plus de charges & offices, & plus conftamment entretenue, que celle des mouches à miel? Cette difpofition d'actions & de vacations fi ordonnée, peut-on imaginer qu'elle s'exécute fans raifonnement & fans prudence? Nous les appellons bêtes, ajoute-t'il ailleurs, parce que nous ne les entendons pas; elles peuvent nous appeller de même, parce qu'elle ne nous entendent point: entendons-nous mieux les Bafques & les Troglodytes? Ainfi raifonnoit Porphyre en parlant des animaux,

comme on l'a vû dans ma premiére Partie : le Philosophe Grec & le Philosophe François avoient puisé sans doute dans la même source.

Enfin non content de donner aux Bêtes autant d'esprit, que l'homme le plus spirituel oseroit en prétendre, Montagne leur départit encore d'une main libérale toutes les qualités du cœur, toutes les vertus, la clémence, la justice, l'humanité, la religion même. On est étonné de voir un Philosophe qui fait profession de douter de tout, porter aussi loin la crédulité sur cet article. Dieu me garde d'entrer dans le détail ennuyeux & souvent rebattu des faits qu'il cite, pour établir son systême impertinent: ce que j'en ai rapporté dans le chapitre précédent suffira aux Lecteurs sensés; à l'égard des autres, je les renvoie à Montagne même, s'ils sont curieux de ces rêveries. Ce n'est pas que dans ce que ce Philosophe a écrit au sujet des animaux, il ne se trouve d'excellentes choses: c'est un ruisseau bourbeux, qui roule quelques paillettes d'or (*a*): mais il faut sçavoir les extraire & les tirer du bourbier, dans lequel elles sont ensévelies.

Un Philosophe plus moderne, & en même tems plus sage, plus sensé, plus mode-

(*a*) *Cùm flueret lutulentus, erat quod tollere vellet.* Horat.

pé & plus retenu (*a*), a publié un nouveau systême, qui de même attribue aux Bêtes une ame spirituelle & immatérielle, mais essentiellement différente de l'ame humaine. Quelque difficile qu'il soit à l'esprit humain de fixer cette différence entre des substances qu'il connoît si peu, l'Auteur a hasardé de le faire. Selon lui, le plus ou le moins d'idées dont l'ame est susceptible, fait la différence spécifique des deux sortes d'ames. Celle des Bêtes n'est qu'un principe actif & sensitif, capable de connoître & de penser, mais privé de la faculté qui s'étend à la réflexion, au jugement, au raisonnement & au choix libre. Les Bêtes n'ont que des idées particuliéres & des perceptions confuses.

Ce systême est plus sage & plus sensé sans contredit que le précédent, en ce que sans confondre la condition de l'homme avec celle de la Bête, il accorde d'ailleurs à celle-ci ce que le préjugé & l'expérience semblent ne pas permettre de lui refuser, je veux dire, la faculté d'agir, de sentir, de penser & de

(*a*) M. Boulier, dans son *Essai Philosophique sur l'ame des Bêtes*, imprimé à Amsterdam en 1728. L'année suivante il parut à Paris un Traité composé en Anglois par M. Ditton sur *la Résurrection de J. C.* avec un supplément sur *la nature de l'Ame.* L'Auteur y soutient aussi que les Bêtes ne sont point de pures machines, & qu'elles ont une ame immatérielle, individuelle, & spécifiquement distincte pour chacune.

connoître. Du reste il n'est point nouveau; le fond en avoit été proposé long-tems auparavant par un de nos Philosophes les plus estimés (*a*), qui raisonnant sur des principes fort différens, comme je le dirai dans la suite, accordoit aux Bêtes les mêmes avantages. Mais que ce sentiment soit ancien, ou qu'il soit nouveau, peu importe; il est sujet dans son principe & dans ses conséquences à des difficultés si grandes & si insolubles, que pour le soutenir il semble qu'il soit nécessaire de renoncer à toutes les idées philosophiques.

En effet, comme l'a fort bien remarqué un très-habile homme (*b*), si l'on admet une fois dans les Bêtes une ame spirituelle & immatérielle semblable à certains égard à celle de l'homme, puisque dans un grand nombre de leurs actions on apperçoit plus d'ordre & de suite, des moyens mieux choisis, une conduite plus réglée & plus constante, certaines notions plus étendues que dans les opérations de l'homme, ne doit-on pas en conclure que ce principe spirituel qui les anime est, non pas inférieur à quelques égards, mais beaucoup supérieur à l'esprit humain? Vous avez beau dire que

(*a*) M. de la Chambre dans son *Traité de la Connoissance des Animaux*, imprimé à Paris en 1664.

(*b*) M. le Gendre, *Traité de l'Opinion*, Tom. II. p. 595.

l'ame de la bête eſt un principe purement ſenſitif, qu'elles ne raiſonnent point, qu'elles ne réfléchiſſent point, qu'elles ne ſont capables que d'idées confuſes, particuliéres & bornées. Ne ſuis-je pas en droit de vous répondre, que c'eſt un fait que vous avancez *gratis*, ſans preuve, ſans fondement? Car qui vous l'a dit? Avez-vous interrogé les animaux, pour apprendre d'eux s'ils réfléchiſſent ou s'ils ne réfléchiſſent point, s'ils ont ou s'ils n'ont pas ce que vous appellez des idées univerſelles? Ou plutôt, ſans que vous les interrogiez, ne ſemblent-ils pas vous dire par leurs actions, que malgré votre Philoſophie, ils poſſédent tout cela dans un dégré plus éminent que vous; & que puiſque vous découvrez tous les jours dans les uns plus d'invention, d'induſtrie & de ſagacité, dans d'autres plus de ſageſſe & de prudence, plus de tendreſſe, de fidélité & d'attachement dans ceux-ci, dans ceux-là plus de retenue, de modération & de tempérance que dans l'homme même, vous devez naturellement en conclure qu'ils raiſonnent & qu'ils réfléchiſſent beaucoup plus excellemment que lui? Car revenons, s'il vous plaît, à votre principe. Vous dites que les Bêtes ont une ame ſpirituelle & immatérielle, & par cet endroit eſſentiellement de la même nature que l'ame humaine: pourquoi? Parce que remarquant un

rapport très-grand, une convenance sensible entre les opérations humaines & celles des Animaux, vous jugez que les unes & les autres doivent avoir une cause semblable, & que puisque dans l'homme elles partent d'un principe spirituel & intelligent, elles ne peuvent en avoir d'autre dans les Bêtes. Voilà sans contredit le seul fondement de votre systême ; je vous défie d'en proposer d'autre: il est appuyé sur ce raisonnement, ou il n'est appuyé sur rien. Or puisque ce rapport, cette convenance & cette conformité entre les opérations de l'homme & celles de la brute prouve, selon vous, qu'il y a dans les Bêtes une ame spirituelle semblable à l'ame humaine, quelques dégrés de perfection de plus démontrent donc invinciblement plus de perfection dans la cause; d'où il s'ensuit, que puisque vous convenez qu'en certaines occasions les Bêtes opérent d'une maniére plus parfaite que l'homme même, vous êtes obligé de reconnoître dans elles une ame plus parfaite, & d'un degré supérieur à l'ame humaine.

Que seroit-ce, si approfondissant d'avantage ce raisonnement, je disois que si l'ame des Bêtes est véritablement d'une nature spirituelle, elle est en tout semblable à l'ame humaine, opérant plus ou moins parfaitement, selon le plus ou le moins de disposi-

tion qu'elle rencontre dans les organes du corps qu'elle anime : Que cette distinction qu'on veut introduire entre les esprits créés est toute gratuite, imaginaire & sans fondement. Qu'il est absurde de vouloir fonder entr'eux une différence spécifique sur le plus ou le moins d'idées dont ils sont susceptibles : Que la simplicité fait leur essence ; & que la pensée, ou le retour & la réflexion de l'ame sur elle-même ou sur quelqu'autre objet n'étant autre chose qu'un acte simple & indivisible, toute nature simple, & par-là capable de penser, doit être capable de penser aussi parfaitement qu'il est possible de le faire : Qu'on peut bien admettre des distinctions dans la matiére, parce que sa qualité essentielle & distinctive de l'esprit étant la composition, on peut l'imaginer plus ou moins grossiére, c'est-à-dire plus ou moins composée : Qu'il n'en est pas de même de la simplicité ; & que cette qualité n'étant susceptible ni du plus ni du moins, tout être qui la posséde, & dont elle constitue la nature, c'est-à-dire tout être spirituel & intelligent, doit la posséder dans le plus haut dégré, sans qu'aucun autre puisse être plus simple, ni par conséquent plus spirituel & plus intelligent que lui : Que ces rangs, ces dégrés, ces différences qu'on veut établir entre les esprits, sont donc chimériques ; & que par conséquent les Bêtes

ſont capables de penſer, de raiſonner & de réfléchir auſſi parfaitement que nous, ou qu'elles n'ont point d'ame ſpirituelle comme la nôtre.

Après avoir ainſi ruiné le principe qui ſert de baſe & de fondement à ce ſyſtême, paſſons aux conſéquences. Elles ſont effrayantes. Car ſi les Bêtes ont une ame ſpirituelle, elle eſt donc immortelle, elle eſt libre : les Bêtes ſont donc capables de mériter ou de démériter, dignes de récompenſe ou de châtiment ; il leur faut une religion, il faut bâtir pour elles un paradis & un enfer. Quelles abſurdités ! Toutes ces idées ſont extravagantes, & inſoutenables dans les principes de la Religion (*a*). L'Auteur ne l'a point ignoré : voyons comment il les a évitées, & par quel ſecret merveilleux il a crû pouvoir parer à des difficultés ſi preſſantes.

A l'égard de la religion des Bêtes, il a trou-

(*a*) J'ai mieux aimé porter la parole, que de mettre tous ces raiſonnemens dans la bouche des adverſaires du ſyſtême dont il s'agit. Je n'en ſuis toutefois que l'Hiſtorien ; & cette qualité ne m'a pas permis d'inſérer ici ce qui pourroit avoir rapport à ma façon de penſer ſur cette matiére. La force des argumens ſur l'immortalité de l'ame humaine, ſujet principal de mon *Décameron hiſtorique*, m'a jetté ſans pouvoir l'éviter dans la queſtion de l'ame des Bêtes, où je ſuis contraint de prendre parti : ce que des raiſons eſſentielles m'empêchent de faire ici. Je prie donc le Lecteur de ne pas regarder comme des contradictions la différence qu'il remarquera dans ma façon de penſer ſur la même matiére dans l'un & l'autre ouvrage.

vé un moyen admirable ſans doute pour ne point en être embarraſſé; il n'en a point parlé : j'ignore pourquoi, ſi ce n'eſt peut-être qu'ayant ſuppoſé que leur ame eſt un principe purement actif & ſenſitif, il a prétendu qu'elles ne devoient en avoir aucune. Mais purement actif & ſenſitif tant qu'il lui plaira, ce principe n'en eſt pas moins de ſon aveu un être ſpirituel, & par conſéquent intelligent, capable de penſer & de connoître. Or ſuppoſer un être ſpirituel qui penſe & qui connoît, un être par conſéquent raiſonnable & intelligent ſans aucun devoir de religion, c'eſt nous parler de montagne ſans vallée, c'eſt ſapper toute Religion, & détruire par les fondemens la loi naturelle. Quoi! Dieu qui n'a créé & qui n'a pû créer que pour ſa gloire les êtres les plus inſenſibles & les plus matériels, aura tiré du néant des Intelligences, qui ne le connoîtront point, ou qui le connoiſſant, ne feront obligées de le glorifier par la pratique d'aucun culte! Le dernier eſt impie; le premier eſt abſurde : pourquoi? parce qu'il implique contradiction. Car un être intelligent qui penſe & qui connoît, a des idées ſans doute, puiſqu'il ne peut y avoir de connoiſſance ſans perception; & quelles idées peut-il avoir, s'il n'a pas celle du Maître Suprême, l'Auteur de ſon être, le Créateur de toutes choſes? Que cette idée ſoit imparfaite &

confuse tant que l'on voudra, c'est toujours une idée du Créateur ; & dès lors elle suppose nécessairement dans le sujet qui a cette idée, l'obligation d'un culte raisonnable. Qu'il le soit plus ou moins, peu m'importe ; ce sera toujours un culte religieux, & cela me suffit pour en conclure que dans ce sentiment on est obligé de reconnoître de la religion dans les Bêtes, ou de renoncer au systême.

L'Auteur ne s'est pas mieux tiré de ce qui regarde l'immortalité. Il croit à la vérité avoir fait merveilles en disant, que le dogme de l'immortalité de nos Ames n'est point obscurci par son hypothèse ; qu'il conserve toute la certitude qu'il a du côté de la révélation, & toute la probalité qu'il a du côté de la raison ; que tous les préjugés du raisonnement subsistent en faveur d'une ame douée d'intelligence & de liberté, capable de vertu & de la connoissance de Dieu, susceptible d'un bonheur infini, & qui trouve en elle-même un désir sans bornes de l'avenir ; que cette hypothèse n'affoiblit point la preuve fondée sur la Justice divine, & sur la nécessité qu'il y ait un autre monde, afin que l'ame y trouve des récompenses ou des punitions proportionnées à ce qu'elle a mérité ; qu'à l'égard de ce principe immatériel, mais purement sensitif, qui anime le corps d'une bête, il n'y a pas beaucoup de difficulté à croire

croire qu'il passe dans d'autres corps semblables, après la destruction du premier, ou que cet esprit imparfait, créé pour ne durer qu'autant de tems que le corps auquel il est uni, retombe dans le néant, aussi-tôt que les organes de ce corps sont incapables de retenir la substance immatérielle qui les animoit.

Cet exposé est excellent, si l'on veut; je le trouve même très-catholique & fort Orthodoxe, à la réserve peut-être de quelques expressions sur lesquelles on pourroit chicaner l'Auteur; par exemple, sur ce qu'il dit, que la révélation à part, le dogme de l'immortalité de nos Ames n'a que de *la probabilité du côté de la raison*, & n'est fondé que sur *les préjugés du raisonnement*. Un censeur pointilleux & de plus mauvaise humeur que moi ne manqueroit certainement pas de trouver ces expressions au moins peu exactes & peu mesurées. Mais mon dessein n'est point de lui faire querelle sur ces minuties: je vais au fait; & je dis que je suis très-content de son exposé, mais que ce n'est après tout qu'un simple exposé, où il ne prouve rien, & où il n'apporte aucune raison, aucun fondement de ce qu'il avance. Car que dit-il dans ce que je viens de citer d'après lui? Deux choses: que le dogme de l'immortalité de l'ame humaine ne souffre point de son hypothèse;

... à l'égard de l'ame des Bêtes, ou bien elle circule, & passe dans d'autres corps semblables après la destruction du premier, ou qu'ayant été créée pour ne durer qu'autant de tems que le corps auquel elle est mue, après la dissolution de ce corps elle retourne dans le néant duquel elle avoit été tirée. Or ces deux principes surquoi cet Auteur les a-t il appuyés? Quelle preuve en a-t-il rapportée? Aucune. Il les a donc avancés *gratis* & sans fondement; il ne les a donnés que comme de simples idées, des vûes, des suppositions, des *peut-être*. Cependant il paroît s'être proposé d'établir un systême; il l'a traité même d'une maniére très-sérieuse, & semble y avoir épuisé toute sa métaphysique. Comment n'a-t-il pas vû, que la mortalité ou l'immortalité de l'ame humaine étoit intimément liée avec ce systême, qu'elle en faisoit une partie essentielle, & qu'il n'auroit jamais de solidité tant qu'il resteroit la moindre difficulté sur ce sujet? Ou bien s'est-il imaginé que sans raison, sans preuve & sur la parole, des hommes qui ont deux yeux à la tête l'en croiroient bonnement sur cet article? Il n'en sera certainement rien; & je prétens lui faire voir que par cet endroit comme par ceux que j'ai déja attaqués, son systême croule.

Commençons par ce qui regarde la mor-

talité ou l'immortalité de l'ame des Bêtes. L'Auteur eſt ſur cela de bonne compoſition. Croyez, ſi vous voulez, qu'après la deſtruction des machines auſquelles elles ont été unies, ces ames paſſent ſucceſſivement de corps en corps, & que par un cercle de tranſmigrations qui ne finit point, elles ont animé, animent & animeront tous les Animaux, qui depuis Adam juſqu'à la fin des ſiécles ont peuplé & peupleront ce vaſte Univers: ou ſi ce ſyſtême n'eſt pas de votre goût, tranchez hardiment la difficulté, uſez librement du plein pouvoir & de l'autorité ſuprême, que le Créateur ne vous a pas moins confiée ſans doute qu'à notre Philoſophe; & à la diſſolution des organes que cet eſprit du dernier ordre étoit deſtiné à animer, faites le rentrer dans le néant d'où il n'étoit ſorti que pour nous ſervir ou nous incommoder, les uns une minute, une heure, un jour, une ſemaine ou un mois, d'autres un an, deux ans, dix ans, cent ans, plus ou moins; car je ne ſuis pas d'humeur à compiler ici tout ce que les Naturaliſtes ont écrit des différens âges que vivent les animaux: peu importe; l'un & l'autre eſt indifférent à cet Auteur, qui ſçait ſe prêter, & eſt homme d'accommodement. Ainſi de ſa grace on voit de nos jours renaître parmi nous l'opinion extravagante de la Métempſycoſe Pytagorique. Vous croyiez

peut-être qu'il fallut aller jusqu'aux Indes & au Japon, pour retrouver dans des Bramines, des Bonzes ou des Talapoins ce sentiment absurde & ridicule? Ignoriez-vous donc qu'on sçait déraisonner en Europe, en France, comme à Deli & à Pekin? Il est vrai que notre Philosophe borne ce cercle de transmigrations à la sphére des Animaux; mais qui vous a dit qu'elle ne doit pas s'étendre aussi jusqu'à l'ame humaine? La foi, me répondrez-vous : la foi? Vous avez raison: Je conviens que tout Philosophe doit la respecter; & fût-il un Descartes, je tiens volontiers qu'il ne lui est pas permis d'avancer aucun principe, qui ne puisse s'accorder avec les mystéres qu'elle propose. Ainsi, graces à la révélation, nous voilà hors de danger de voir nos Ames circuler & voltiger de corps en corps. C'est pourtant dommage, ce systême rit assez à l'imagination, & semble fort propre à expliquer plusieurs phénoménes de la nature humaine; par exemple, pourquoi... Alte-là, direz-vous encore; la foi s'y oppose. Eh bien, soit: j'ai tort; mais parce qu'elle ne s'exprime pas aussi formellement au sujet de l'ame des Bêtes, notre Auteur a-t-il eu raison de ressusciter à leur égard cette opinion impertinente? Sans doute, répliquerez-vous: c'étoit pour lui un moyen de sortir avec honneur d'un systême également

dangéreux dans ses conséquences & dans son principe. D'en sortir avec honneur, dites-vous? Moi, je prétens qu'il n'en peut sortir qu'avec les étriviéres; & je le prouve.

Je demande d'abord, si dans ce sentiment à la dissolution des organes qu'elles ont animées, les ames des Bêtes passent indifféremment dans le corps de toutes sortes d'Animaux, ou si elles sont bornées à une seule espéce; si l'ame d'un perroquet, par exemple, ne peut animer que des perroquets, & s'il n'est pas permis à celle d'un cheval de bât d'espérer qu'un jour elle pourra avoir pour étui autre chose que le corps d'une rosse? Vous me répondrez, je gage, que vous n'en sçavez rien, & que puisque notre Auteur n'en a rien dit, il n'en sçavoit probablement pas d'avantage. Je le crois bien; & c'est précisément ce qui me surprend, que ne pouvant ignorer combien dans le public les personnes sensées étoient peu satisfaites de ce que les Philosophes ses confréres avoient tant raisonné avant lui sur le même sujet sans sçavoir ce qu'ils disoient, celui-ci plus moderne ait voulu se mettre dans le même cas & courir les mêmes risques: qu'il ait employé toute sa métaphysique à établir un sentiment, que nos sens, nos préjugés, la raison même nous portent assez à admettre; & qu'il n'en ait pas réservé le moindre trait, pour nous ex-

pliquer ce qu'il y a dans son systême de plus intéressant & de plus curieux. Car vous m'avouerez qu'il est assez différent, par exemple, de vivre sur la terre, ou de nager dans les eaux; & vous ne sçauriez nier que l'ame d'un éléphant ne dût se trouver fort étonnée, si en un instant elle se voyoit transplantée dans le corps d'une baleine. Or qu'y-a-t'il de plus important pour nous, que d'être instruits de la réalité de ces transmigrations? Sans cet éclaircissement, n'avons-nous pas tout lieu de craindre que chaque jour maigre en mangeant une carpe ou un brochet, nous n'avalions l'étui de l'ame d'une perdrix ou d'une béçasse?

Vous me direz sans doute que cela nous est fort indifférent, que nous ne mangeons pas l'ame de l'animal, mais sa chair, & que le corps d'une macreuse, quelque esprit qui l'ait animé, ne sçauroit être de même espéce que celui d'un dindon ou d'une poularde. J'en conviens, puisqu'il a été ainsi décidé, quoique nos Naturalistes soient encore aujourd'hui assez embarrassés à en démêler la différence. Cependant j'avoue que je ne puis pardonner à l'Auteur d'avoir négligé de nous fixer sur la nature de ces transmigrations; il eût bien dû ne nous laisser nulle inquiétude sur cet article. Mais lui-même vraisemblablement n'étoit pas trop bien décidé à cet égard. Qu'il se décide

donc : il n'en sera pas quitte à meilleur marché, & quelque parti qu'il prenne, sa Métempsycose prétendue n'en sera pas moins impossible & ridicule.

Remontons, s'il vous plaît, jusqu'à Adam; vous allez voir de pauvres ames bien embarrassées. Car que ces ames puissent changer d'espéce, ou qu'elles n'en changent point, que le cheval soit toujours cheval, & le butor toujours butor, ou qu'il soit permis au premier de passer dans le corps d'un chien doux & caressant, & à celui-ci d'aller animer l'embryon d'un papillon vif & volage : peu m'importe ; dans l'une & dans l'autre hypothèse je demande, d'où peut-être sortie cette légion d'ames nécessaire pour donner la vie à tous les animaux, qui depuis la création se sont multipliés & répandus sur la surface de la terre ? Direz-vous que dès ce premier instant, Dieu créa pour toute la suite des siécles, un nombre d'ames suffisant pour peupler chaque espéce en particulier, & toute l'espéce en général ; ou que depuis ce moment jusqu'à ce que le nombre en fût complet, le Créateur fut attentif à tirer du néant une de ces ames précisément à tems, & à mesure qu'un œuf ou un embryon étoit disposé à la recevoir ? Vous ne direz, je gage, ni l'un ni l'autre, & vous répondrez, qu'on peut faire la même question au sujet de l'ame hu-

maine. Je le sçai ; & parce que je sçai aussi qu'elle est délicate, qu'elle souffre des difficultés & peut être sujette à contestation, je passe à une autre.

Je demande donc, si au même moment qu'un de ces esprits subalternes est chassé par la mort du corps qu'il avoit animé, il trouve à point nommé un autre logement vuide prêt à le recevoir, & qu'il puisse aller occuper sans craindre de trouver la place prise ? Se déclarer pour l'affirmative, c'est au moins beaucoup risquer : disons mieux ; c'est supposer *gratis* ce qu'on ne sçauroit prouver, & dont la possibilité même n'est pas concevable. Car à prendre depuis le bœuf, le chameau & l'éléphant, jusqu'à la puce & à la punaise, dans cinq ou six villes seulement, telles que Paris, Londres, le Caire, Deli & Pekin, que l'on imagine, si l'on peut, quel nombre prodigieux d'ames doivent se trouver tous les jours de relais & désœuvrées. Combien d'animaux tués, égorgés, écrasés, rotis, bouillis, noyés ou précipités ! Que seroit-ce si à ce calcul je voulois ajouter tous ceux qui en vingt-quatre heures périssent dans tout le reste du monde ? Le nombre en est innombrable sans doute ; l'imagination même ne sçauroit en approcher : d'où je conclus qu'il est absurde de croire, que chacun des esprits qui les animoient, trouve dans l'ins-

tant même qu'il eſt délogé une maiſon à louer ; qu'on ne peut le ſuppoſer avec fondement, & que la ſuppoſition eſt moralement impoſſible.

Or dans cette hypothèſe dont la réalité eſt ſenſible, que faire de celles de ces pauvres ames, qui faute d'appartemens vuides reſtent ſur le pavé, ſans feu ni lieu, ſans occupation ? Le Philoſophe qui leur en a fait courir les riſques, ne devoit-il pas du moins par charité leur aſſigner dans ſon ſyſtême quelque lieu de retraite pour ſe loger ? Mais tandis qu'elles y ſont comme à l'affût ; cherchant maiſon, & attendant de l'emploi, que feront-elles dans ce magaſin ? Car un eſprit ne peut pas demeurer les bras croiſés : ſa nature eſt d'être toujours en action ; il ne peut ceſſer d'agir, ſans ceſſer d'être. Dira-t'on qu'elles y paſſent le tems à chanter, à miauler, à aboyer, à hennir, à hurler, à rugir, &c ? Ce ſeroit un joli charivari ; autant vaudroit être en enfer. D'ailleurs faute d'organes elles ne peuvent rien de tout cela ; elles ne peuvent ni boire, ni manger, ni courir, ni chaſſer : elles ne peuvent que penſer ; & quel ennui mortel ! toujours penſer, ſans produire au dehors ce que l'on penſe ; j'aimerois autant ne penſer à rien, & n'exiſter pas. Auſſi ſuis-je très-perſuadé, que faute de mieux, la plupart de ces ames s'occupent dans ce triſte ſéjour à

faire de mauvais livres, comme moi, ou à bâtir quelque systême impertinent tel que celui de notre Philosophe.

Mais enfin cette métempsycose que l'Auteur nous donne comme n'étant pas fort difficile à croire, & qui cependant entraîne après elle tant de difficultés, ainsi que je viens de le faire voir; cette métempsycose, dis-je, ne doit pas durer toujours: ces transmigrations finiront; car ce n'est pas en l'air & sans fondement qu'on nous parle de la fin des siécles. Un peu plûtôt ou un peu plus tard, elle arrivera; & alors, dans ce moment fatal qui doit décider du bonheur ou du malheur éternel du genre humain, que deviendront les ames des Bêtes? L'Auteur est trop bon Chrétien, pour établir en leur faveur une résurrection, une éternité, un Paradis & un Enfer: il est donc obligé d'avouer, que dans ce moment tous les animaux périront; toutes ces ames qui pendant un tems furent le principe de leurs opérations, se trouveront donc délogées sans retour; & alors quelle sera leur destinée? Je vous entens: ici la transmigration n'a plus lieu; ainsi on ne peut douter qu'en cette occasion ces ames ne retombent dans le néant, d'où elles avoient été tirées. Peste soit du systême & de celui qui l'a fait. D'abord il m'avoit offert le choix entre la mé-

Bêtes; car je suis comme Sosie, ami de tout le monde : c'est ce qui m'avoit déterminé en faveur de la transmigration, comme étant un parti que je croyois le plus doux & le plus honorable pour elles. Point du tout : à peine leur a-t'il laissé le tems de s'établir dans la possession de ce droit, que de sa grace il avoit bien voulu leur accorder, qu'il vient les en débusquer, & prétend qu'elles doivent être anéanties. Quelle inconséquence ! Pourquoi proposer l'alternative, s'il n'étoit pas résolu de la tenir ? Pourquoi ne les pas anéantir d'abord, puis qu'aussi bien on est forcé tôt ou tard de les priver du privilége de ne le point être ? Pour quelques milliers d'années de plus ou de moins, c'étoit bien la peine d'établir un sentiment & de composer des systêmes.

Mais l'Auteur avoit ses raisons pour ne point agir autrement. Après avoir beaucoup travaillé pour assûrer la spiritualité à l'ame des Bêtes, proposer crûment de les faire retomber dans le néant à la mort du corps qu'elles avoient animé, c'étoit un parti qui lui faisoit peur ; il sentoit combien il étoit révoltant, il en prévoyoit toutes les conséquences fâcheuses. Avant que d'en venir là, il présente pour elles un état plus doux & plus avantageux, plus conforme à l'idée qu'on a toujours eûe de la nature de l'être spirituel.

Il se garde bien de montrer en perspective cet anéantissement futur qui doit suivre nécessairement ; il permet qu'on l'ignore, lui-même veut bien paroître l'ignorer : enfin s'il se résout à anéantir ces ames à la dissolution des organes du corps auquel elles ont été unies, on sent que ce n'est que comme un pis-aller, une derniere ressource, à laquelle il n'a recours que faute de mieux; il n'en parle point affirmativement, mais seulement comme d'une opinion qu'*il n'y a pas beaucoup de difficulté à croire*, & pour la faire passer, il emploie toutes les couleurs de sa rhétorique, en nous représentant ce principe immatériel qui anime les Bêtes, comme un être purement sensitif, un esprit imparfait indigne de prétendre à une meilleure destinée. Peut-il espérer d'y réussir? Oui sans doute, à l'égard des esprits superficiels & inappliqués, qu'il est aisé d'éblouir en les repaissant de mots & de phrases. Pour ce qui est des personnes sages & sensées, qui ne se payent que de bonnes raisons, pour peu qu'elles approfondissent ce sentiment, je mets en fait qu'elles le trouveront non-seulement très-difficile à croire, mais même absolument contraire aux principes de la foi & du bon sens, par conséquent absurde, insoutenable & dangéreux dans ses conséquences.

Qu'est-ce en effet que l'Auteur appelle un

esprit imparfait ? dans l'ordre des intelligences, les Anges sont sans contredit infiniment moins parfaits que Dieu, & l'Ame humaine est beaucoup plus imparfaite qu'un Ange. Mais entre les Péres & les Philosophes, aucun, que je sçache, n'a encore entrepris de définir clairement & nettement en quoi consiste cette différence & ce plus ou moins de perfection, & je défie notre Philosophe de le faire d'une maniére propre à satisfaire un homme sage. Il aura beau dire, que le plus ou le moins d'idées constitue une différence spécifique entre les esprits : qu'y gagnera-t'il, & qu'avancera-t'il par-là ? Quoi que ce soit en faveur de son systême. Cette différence dans la maniére de connoître & de concevoir prouve bien qu'entre les esprits il y en a de plus ou moins intelligens ; mais elle ne prouve nullement, que l'esprit qui l'est le moins soit aussi moins esprit, que celui qui le surpasse en ce genre : elle peut bien fonder entr'eux une différence d'espéce, mais jamais une différence de nature. L'homme est susceptible de plus ou moins d'esprit, de plus ou moins de talens ; mais ce plus ou ce moins ne change rien à son essence : le plus grand Philosophe, fût-il aussi éclairé qu'un Ange, n'est pas plus homme que le plus grossier de nos Paysans ; & malgré sa vanité, le vainqueur de l'Asie qui vouloit passer pour un Dieu, & que quel-

ques sots prenoient à peine pour tel, fut obligé d'avouer qu'en effet il étoit homme comme un autre.

Sur ce principe, imparfait tant que l'on voudra, un esprit est toujours esprit; c'est-à-dire un être pur & intelligent, essentiellement simple, sans composition, sans parties, qui par conséquent ne peut être sujet à la dissolution, & par cet endroit nécessairement immortel de sa nature. Si donc l'ame des Bêtes est un principe immatériel, c'est à-dire spirituel, de quelque imperfection qu'on la suppose capable, elle est immortelle comme l'ame humaine, & ne peut être sujette à la destruction, que par la volonté expresse & un décret particulier du Créateur qui l'y soumette. Voilà donc, comme je l'ai dit ailleurs un Paradis & un Enfer de nouvelle frabique, où tous les animaux sont reçûs après qu'ils ont quitté le corps périssable qu'ils animoient. Je dis Paradis & Enfer; car puisqu'ils sont intelligens, ils sont dès-lors tantôt coupables, tantôt vertueux, & doivent par conséquent être punis ou récompensés après leur mort. Mais quelle récompense peut espérer dans cette autre vie; un cheval de Fiacre, par exemple, qui dans celle-ci a souffert si patiemment tant de coups de foûets qui lui ont été donnés mal-à-propos par un Cocher brutal, qui mériteroit lui-même de se trouver dans l'En-

fer des Bêtes? Quel ſera dans ce Paradis le prix de la fidélité du chien, de la vigilance du coq, de la ſobriété de l'âne, de la ſoumiſſion du bœuf & de ſon travail, de la prudence du ſerpent, de la fineſſe du renard, des ſervices du cheval, du chameau, de l'éléphant? Qu'imaginer pour rendre la vie douce à jamais à tant de chevaux de poſte dont les jours ont été ſacrifiés à la notification d'une Bataille gagnée, ou d'une Citadelle rendue, à tant de moutons & autres Bêtes de toutes eſpéces qu'on a forcé de ſortir de ce monde pour ſubſiſter de leurs dépouilles charnelles? Quels ſeront dans l'Enfer des animaux, les ſupplices qui puniront l'ingratitude des oiſeaux, la voracité du loup, la cruauté du tigre, du léopard, du crocodile & de tant d'autres; la fourberie du renard, les ravages de l'ours, les malices du ſinge, l'importunité des puces, l'audace des mouches & les dommages qu'elles cauſent dans les offices & ailleurs! Que de bleſſures à punir, que de morts d'hommes à venger! Que de meurtres à expier; car parmi les animaux comme parmi nous, les petits ſont toujours les victimes des grands! Que feroit-ce ſi chaque eſpéce conſervoit après ſa mort les inclinations qu'elle avoit en cette vie; & que deviendroit même dans l'Enfer un renard criminel à côté d'un loup coupable! L'imma-

térialité du premier conserveroit son existence en même-tems qu'elle feroit le supplice du dernier, toujours prêt à le dévorer sans jamais pouvoir en venir à bout. S'il restoit quelque ordre dans ce lieu de supplice, il proviendroit uniquement de ce qu'il s'y trouveroit peu de ces animaux qui semblent n'avoir été créés que pour servir de pâture à d'autres : la stupidité qui parmi la gent bestiale, est presque toujours un garant sûr de l'innocence, feroit placer le mouton, par exemple, dans le Paradis, tandis que le loup ingénieux & cruel gémiroit dans les antres obscurs du nouveau Tartare; à ce compte on seroit assûré de trouver dans les Elyzées des animaux tous les individus qui auront été plus bêtes que beaucoup d'autres, & l'esprit de ceux-ci pourroit bien n'avoir servi qu'à les précipiter dans l'Enfer. Le raisonnement est plausible, & ce n'est pas d'aujourd'hui qu'on a osé dire que l'esprit souvent ne sert qu'à perdre même les hommes, & que l'Enfer qui nous concerne est peuplé de beaucoup plus de Docteurs, de Poëtes & de gens Sçavans, que de ces machines ambulantes qui se montrent à nos yeux sous la figure humaine. Il arriveroit encore par rapport aux animaux ce qui arrive par rapport à nous, tous les animaux les plus stupides & par conséquent les plus innocens seront dans le Paradis, & les plus spirituels

dans

dans les enfers, n'a-t'on pas dit auſſi que ſi l'on vouloit trouver tous les beaux génies on ne devoit pas les aller chercher en Paradis, que les ignorans ſeulement habitent; tant il eſt vrai que pour faire ſon ſalut, il faut ne pas compter ſur ſa ſcience, d'où n'aît l'orgueil, & ſe faire petit comme des enfans nouveaux nés. C'eſt par ce moyen que les gens d'un mérite rare évitent le Tartare; & c'eſt auſſi ce moyen qu'ignorent parfaitement toutes les Bêtes ſpirituelles, qui parce qu'elles ſont ordinairement les plus méchantes, ſont incontinent après leur mort précipitées dans leur enfer. Ces réflexions badines ne laiſſeront point douter à mon Lecteur de ce que je penſe ſur l'immortalité des Bêtes.

Tel étoit toutefois le ſentiment de Sennert (*a*), qui ſoutenoit l'ame des Bêtes auſſi immortelle de ſa nature que celle de l'homme, & qui croyoit que la ſeule volonté de Dieu mettoit entr'elles la différence de la vie & de la mort. Jean Scot Erigène prétendoit au contraire (*b*), que les ames des Bêtes ne ſont point anéanties par la mort du ſujet qu'elles ont animé; & que comme la matiére ne périt pas, auſſi l'ame de la Bête n'eſt pas détruite, mais ſe réſout dans ſes principes: jargon inintelligible,

(*a*) *Inſtit. Medic. lib.* 1. *c.* 10. *& in Hypomnem. Phyſ. Hypom.* 4. *&* 5.

(*b*) *De diviſione nat. lib.* 3.

qu'on ne peut pardonner qu'à un Hybernois, & qui ne rend le sentiment de Scot que plus insensé & plus déraisonnable. Avant ces Auteurs, un Pére de l'Eglise des plus respectables & des plus anciens avoit déja dit en parlant de l'âme humaine (*a*), que comme elle a commencé d'être, il seroit naturel qu'elle finît de même, mais que Dieu par sa toute-puissance la conservoit éternellement.

Je ne cite ces autorités que pour faire voir, que le sentiment qui soutient l'ame des Bêtes, quoi qu'immortelle de sa nature, sujette à la destruction par la volonté toute-puissante du Créateur, n'est pas une opinion nouvelle, & que par conséquent notre Auteur n'a pas les gands de ce beau systême. Du reste ce Décret de Dieu qui soumet tant d'êtres immortels à la mort, qui l'a vû? Où cet Ecrivain l'a-t'il lû? Qui me répondra que ce n'est pas une pure imagination, une chimére éclose du cerveau échauffé d'un Philosophe? Un acte qui d'un trait de plume dégrade de l'immortalité un nombre prodigieux de substances spirituelles, méritoit certainement bien d'être produit, pour que nous pussions en constater la vérité, & en cas de supposition, poursuivre au nom de ces pauvres ames le châtiment des faussaires. Oser attenter sur les droits de la Chan-

(*a*) S. Irénée, *Adv. hæres, lib.* 2. *c.* 64.

cellerie Céleste, ce seroit vraiment bien pis que de supposer un Testament, ou de falsifier les Brefs expédiés en Cour de Rome.

Mais ce n'est pas là ce qu'on doit le plus appréhender de ce systême, ni ce qu'il a de plus dangéreux : c'est le parallele & la comparaison. Car, comme je l'ai dit d'abord, d'où peut-on inférer que les Bêtes ont une ame spirituelle comme nous, si ce n'est de la conformité que nous remarquons entre leurs opérations & les nôtres? Or si de cette conformité nous osons tirer cette conséquence, en pressant la comparaison, de ce que l'ame des Bêtes, quoi qu'immortelle de sa nature comme celle de l'homme, est cependant sujette à la mort, pour rendre le parallele exact, ne doit-on pas en conclure que l'ame humaine n'est pas immortelle ? Car ce que Dieu a pû pour l'une malgré sa spiritualité, pourquoi ne l'auroit-il pas pû de même à l'égard de l'autre ? Et s'il l'a pû, qui m'assurera qu'il ne l'a pas fait ? La foi, direz-vous : j'en conviens, & je fais profession de croire tout ce qu'elle m'enseigne sur cet article. Mais vous, Philosophe, convenez donc aussi à votre tour, que selon vos principes, la révélation à part, nous n'avons aucune certitude que nous ne devions jamais finir ; & par conséquent rayez de votre systême ce que vous avez osé avancer sans fondement & contre la vérité, que

votre hypothèse n'obscurcît point le dogme de l'immortalité de nos ames.

Vous avez beau dire, que tous *les préjugés du raisonnement* subsistent en faveur de l'immortalité d'une ame douée d'intelligence & de liberté, capable de vices & de vertus, susceptible de récompenses & de châtimens, & qui trouve en elle-même un désir sans bornes de l'avenir. Laissons-là d'abord ce désir inquiet de l'immortalité; sur cet article un Paysan stupide & grossier n'est peut être pas plus sçavant ni mieux instruit, que la plus sotte de toutes les Bêtes. A l'égard de la liberté que vous regardez avec raison comme le principe de nos vices & de nos vertus, dites-moi, s'il vous plaît de quel droit vous prétendez en priver les animaux? Puisque vous les douez comme nous d'une ame spirituelle, capable de sentir & de connoître, qualités qui servent de guide & de flambleau à la liberté, ne doivent-ils pas jouir des mêmes privilèges? Ne sont-ils pas devenus par-là d'assez bonne maison, pour être libres comme l'homme? Car répondez-moi : la révélation à part, comment sçavez-vous que vous êtes libre? Parce que je le sens, direz-vous, & que certain sentiment intérieur, certaine persuasion intime m'assure & me répond que je suis parfaitement le maître de faire le bien ou le mal, de faire une chose ou une

votre. Fort bien : & les autres hommes, sur quel fondement avez-vous crû qu'ils sont libres comme vous ? Car vous n'avez pas pénétré dans leur intérieur, pour être informé de ce qui s'y passe. Vous répondrez sans doute, que la plûpart vous l'ont dit assez souvent, pour que vous ne puissiez pas en douter, & que leur conduite & leurs actions vous confirment tous les jours dans cette pensée. On ne peut pas mieux. Et les Bêtes, qui vous a dit qu'elles ne sont point libres ? D'où avez-vous sçu qu'elles ne sentent pas comme vous qu'elles le sont, & que comme vous un sentiment intérieur ne leur répond pas d'une liberté semblable à la vôtre ? Voudriez-vous nous persuader, que quelqu'une d'entr'elles eût jamais été assez indiscrete pour vous révéler ce mystére ? Non certainement, répondrez-vous ; & je vous en crois : mais, ajoutez-vous, outre que la religion & le bon sens ne me permettent pas de penser qu'elles soient libres, cette détermination toujours constante vers le même objet que je remarque dans leurs opérations, m'assure qu'elles ne doivent point l'être. Pour la religion & le bon sens, soit : c'est un grand hazard que vous vous en soyez souvenu si à propos ; vous paroissiez si bien les avoir oubliés dans toute la suite de votre systême. A l'égard du reste, vous ne sçavez donc pas que le chat ne joue

pas toujours avec la souris, que le tigre & le lion ne se jettent pas constamment sur le premier homme qu'ils rencontrent pour le dévorer, & que quelque vicieux que soit un cheval, il y a des momens où il ne mord point & où il ne donne pas de ruades. Delà quelque impertinent, raisonnant toujours par similitude & par comparaison concluroit peut-être, que comme dans l'homme la conduite différente qu'on lui voit tenir dans des circonstances toutes semblables est une preuve de sa liberté, puisque dans les mêmes conjonctures, à la présence des mêmes objets, le même animal n'agit pas toujours uniformément, il s'ensuit de même que les Bêtes sont libres.

Mais ne donnons cet argument que pour ce qu'il vaut; aussi bien suis-je obligé de reconnoître de bonne foi qu'il n'est pas trop bien appuyé, puisqu'il manque par le fondement, Convenons, ce qui est le plus généralement vrai, de cette détermination constante & uniforme qu'on remarque dans les animaux vers le même objet, c'est-à-dire vers ce qui leur est bon, & raisonnons sur ce principe. Les ennemis des Bêtes en concluent qu'elles ne sont pas libres; j'en infére au contraire qu'elles le sont, & que la liberté est même dans elles beaucoup plus parfaite que dans l'homme. Qui de nous a raison? C'est ce qui reste à examiner.

D'où vient remarque-t-on, que l'homme se porte tous les jours vers le mal plûtôt que vers le bien? Pourquoi malgré les lumiéres de cette raison, qu'il a reçue de la main libérale & magnifique du Créateur pour régler toutes ses démarches, malgré cette liberté éclairée qui accompagne toutes ses actions, du moins celles qui sont faites avec réflexion; pourquoi, dis-je, malgré tous ces avantages le voit-on si souvent aveugle dans son choix, quitter ce qui lui est bon, ce qui lui est le plus utile, le plus agréable & le plus commode, pour prendre ce qu'il y a pour lui de plus gênant, & presque toujours ce qui lui est le plus pernicieux & le plus nuisible? La réponse est facile, direz-vous d'abord : c'est que depuis le péché, & en puntion du péché du premier homme, sa nature corrompue n'a plus guéres de penchant que vers le mal, sa raison obscurcie ne lui offre plus que de fausses lueurs, & sa liberté languissante & dégradée n'a plus pour le bien qu'un pouvoir foible & impuissant, incapable de produire jamais par lui-même aucun effet, s'il n'est aidé d'un secours étranger & surnaturel qui le pousse & qui le remue. *Euge! Bellè!* Un Candidat sur les bancs ne diroit pas mieux, & quelquefois son Président ne seroit pas en état de lui en apprendre davantage. Mais avançons. Pour-

quoi voyons-nous au contraire les Bêtes se porter toujours constamment vers le bien, vers ce qui leur est bon, vers ce qui leur est le plus avantageux, & ne se prêter à ce qui peut leur nuire ou les incommoder, que lorsqu'elles y sont contraintes par la force? Je vous vois venir: vous m'allez dire que c'est l'effet d'un instinct aveugle, d'une détermination nécessaire, qui les porte toujours invinciblement vers certains objets, sans choix, sans délibération aucune. Je vous entens: la dispute ne roule plus entre nous que sur des mots, & il ne s'agit plus ici que d'une question de nom. Ces déterminations que vous appellez dans l'homme choix libre, liberté éclairée, il vous plaît de les nommer dans les Animaux instinct, aveugle, détermination forcée, nécessaire & invincible, quoique vous les reconnoissiez d'ailleurs pour des êtres intelligens, animés comme l'homme par un principe plus ou moins capable de raison & de connoissance. A la bonne heure; car que m'importe à moi du nom? Il me suffit que je ne puisse concevoir cette détermination toujours constante vers ce qui est bon, que comme la souveraine perfection de la liberté: c'est la liberté des Anges & des Saints dans le Ciel; c'est la liberté de Dieu même. Aussi n'apprenons-nous point que les Bêtes ayent péché en Adam, ni que

leur liberté, si elles en ont, ait jamais été tachée & corrompue par aucune faute d'origine. Mais tranchons court sur un sujet si délicat. Je crois avoir prouvé, ce que je m'étois proposé d'abord, que le sentiment qui donne aux Bêtes une ame immatérielle & spirituelle, tel qu'il est exposé dans *l'Essai Philosophique* que j'ai cité, est également insoutenable & dangéreux dans ses conséquences & dans son principe. Passons à un autre Philosophe encore plus récent, qui s'est déclaré hautement pour la même opinion, & qui l'a poussée encore plus loin. Notre siécle est fertile en raisonneurs: tout en fourmille; on marche dessus. Aussi la Philosophie n'est-elle plus guéres en honneur; on en fait litiére. C'est grand hasard si elle se soutient encore long-tems, à moins qu'elle ne reprenne vigueur à la faveur de nos Dames Philosophes.

Il s'agit d'un Anglois, dont par malheur le systême ne m'est connu que par un de ces Ouvrages périodiques qui sont entre les mains de tout le monde (*a*). C'est dommage que je n'aye pû consulter le Livre même (*b*): j'aurois été plus en état d'en donner une idée nette & détaillée, & de rendre aux lu-

(*a*) *Bibliothéque Britannique, &c. Tom.* XXI. *Part.* 2. *p.* 213. *& suiv.*

(*b*) Il est intitulé: *Free Thoughts, &c.* ou *Pensées libres sur la Création des Brutes,* ou *Examen de l'Amusement Philosophique, &c. Londres,* 1742.

miéres & aux rares talens de l'Auteur toute la justice qui leur est dûe. C'est M. Hildrop, Recteur de Wath près de Rippon (*a*). L'envie de rompre une lance contre un François fut apparemment un des principaux motifs, qui l'engagerent en 1742. à entreprendre un Examen critique de l'*Amusement Philosophique sur le langage des Bêtes*. Il y a à rire, de voir comment ce bon Anglois..... qu'on me passe le terme; il n'est point mis ici par mépris pour la Nation que j'honore fort, & qui d'ailleurs ne mérita jamais, comme on sçait, d'être blasonnée d'une pareille épithéte. Mais M. le Recteur de Wath a traité si cavaliérement dans son Livre, *la vivacité Françoise*, *la vanité Françoise*, *la politesse Françoise*, qu'il doit bien m'être permis ici, du moins une fois en passant, d'appeller par son nom un petit Curé de Village.

Quoiqu'il en soit, c'est un plaisir de voir comment M. Hildrop a pris au plus grand sérieux un Ouvrage, que le Philosophe François n'a donné que pour ce qu'il est en effet, c'est-à-dire, pour un badinage & un jeu d'esprit, un paradoxe de pure saillie. Outre l'indécence de cette Piéce, qu'il traite avec raison de *profane* & *peu mesurée*, il s'échauffe beaucoup & s'escrime

(*a*) C'est une Cure de Village dans la Province d'Yorck.

pour prouver que l'Auteur a eu tort de la composer; ce que personne ne lui contestera, & ce que l'Ecrivain même a reconnu publiquement à la face de tout Paris. A cela près, on ne voit pas que le Philosophe Anglois trouve fort à redire à ce que le François a avancé au sujet de la connoissance des Bêtes. A son avis: elles en ont certainement, » au moins à un dégré » suffisant pour leur état, pour le rang » qu'elles occupent dans l'Univers, & pour » les différens devoirs, de même que pour » les différentes fonctions ausquelles le Créa- » teur les a destinées. « Dans cette idée il prend feu contre le systême Cartésien, qui fait des Bêtes de purs Automates. » Quand » tous les Philosophes du monde s'accor- » deroient, dit-il à débiter & à soutenir » cette opinion, pour peu que l'on pense » avec liberté, chacun sent au dedans de » soi-même une conviction intérieure du » contraire, ne fut-on pas même en état de » réfuter ce sentiment, ou de défendre le » sien; & il n'y a eu assurément que la va- » nité d'un François, qui ait jamais pû s'at- » tendre qu'un systême si absurde passât dans » le monde pour saine raison, & pour vraie » Philosophie. Pour moi, je m'attendrois » aussi-tôt à voir deux montres qui se font » l'amour, ou deux moulins qui se battent. «

On voit dans ce peu de lignes un échan-

tillon de la politesse de M. le Recteur de Wath à l'égard de la Nation Françoise. Pour ce qui est de Descartes, M. Hildrop eût dû sans contredit en parler plus décemment. Quand on a des raisons à alléguer, les injures sont toujours déplacées ; & peut-on manquer de bonnes raisons contre le systême des machines ? M. Hildrop l'attaque d'abord par l'écriture. Elle décide, selon lui, puisque l'Auteur des Proverbes attribue (*a*) aux fourmis, aux lapins, aux sauterelles & aux araignées une connoissance, à laquelle il donne même le nom de sagesse. Les Cartésiens ne manquent pas de réponses à ces passages; le Philosophe Anglois n'y fait pas la moindre attention : à ces quatre espéces il joint les abeilles, dont il rapporte plusieurs exemples; & après de longues tirades extraites du *Spectacle de la Nature* & même de l'*Amusement Philosophique*, il en conclut que le principe d'intelligence qu'on ne peut refuser aux Bêtes, doit être immatériel. » Si les diverses espéces des Brutes ont, » dit-il, une intelligence qui pense, qui rai- » sonne, qui forme des projets, & qui exécute » dans la sphére de leur vie & de leur activité, » dans une juste & due proportion avec ce » que nous faisons dans la nôtre, on doit » convenir qu'elles ont au-dedans d'elles » quelque principe immatériel, dans lequel

(*a*) *Proverb. c.* 30.

» ces facultés sont inhérentes, & par le-
» quel elles sont dirigées. Or, selon mon
» petit jugement, la connoissance sans une
» ame, & une ame qui n'est pas esprit, pa-
» roissent des choses aussi absurdes que la
» lumiére sans flâme, ou la flâme sans feu. »

Je suis fort d'avis qu'on tienne compte au Docteur Anglois de la modestie avec laquelle il pense de lui-même. A l'égard de l'absurdité qu'il trouve à donner de la connoissance aux Bêtes, sans leur accorder en même tems un principe spirituel de leurs connoissances, j'ignore si lorsqu'il s'exprimoit ainsi; il connoissoit l'Ouvrage de M. de la Chambre (*a*), dans lequel cet habile homme entreprend de prouver, & ne prouve peut-être pas mal, que l'imagination seule, qu'il dit n'être d'ailleurs qu'une faculté purement matérielle, est capable de concevoir, de juger & de raisonner. Mais qu'il l'eût lû ou qu'il ne l'eût pas lû, ce ne seroit en tout cas qu'une insulte de plus faite à un François; & l'on auroit tort d'en être surpris: c'est le style de M. le Recteur de Wath, qui ne trouve rien de bon ni de beau, rien qui soit de son goût dans la Nation. En revanche tout est excellent, tout est merveilleux dans ses Compatriotes, dont il a la plus grande idée. C'est vrai-semblable-

(*a*) *Traité de la Connoissance des Animaux, &c.* Paris 1664.

ment par cette raison, qu'après avoir traité Descartes très-cavaliérement, il donne le titre de Grand à Lock; ce qui ne l'empêche pas d'attaquer ce qu'il a dit, que Dieu peut faire que la matiére pense. M. Hildrop combat fort sérieusement cette opinion, qui peut-être ne sçauroit être mieux réfutée que par elle-même & par son absurdité; & revenant plusieurs fois à la charge, il n'oublie rien de tout ce que l'on peut dire pour établir le sentiment opposé. Après avoir terrassé, à ce qu'il prétend, ce formidable adversaire, il se croit en droit de conclure affirmativement, que l'ame des Bêtes est spirituelle & immatérielle proportionellement à la nôtre. Il est inutile de lui objecter ces difficultés qui, comme on l'a vû, suivent de ce principe: donc les ames des Bêtes sont immortelles de leur nature; donc il faut pour elles comme pour les nôtres un lieu de réceptacle après la mort; donc il faut admettre pour elles un Paradis, un Enfer, une Résurrection. L'Auteur de l'Essai Philosophique dont je viens de parler, avoit prévû toutes ces conséquences: il en avoit été effrayé; & sans s'engager en prenant un parti, il avoit crû pouvoir les éviter en proposant, comme je l'ai dit, la métempsycose ou l'anéantissement, comme un moyen propre à sortir d'affaire sans offenser la Religion. Le Docteur Anglois a vû

comme lui tout ce qu'on pouvoit oppoſer à ſon ſyſtême; & en brave homme il a dédaigné d'avoir recours à des faux fuyans & à de mauvaiſes défaites. Il ne s'étonne de rien, il digére tout, il adopte tout; & ce qu'il y a de plus curieux; à l'en croire, il peut accorder toutes ces conſéquences ſans que la Religion en ſouffre.

Pour commencer par l'immortalité, il eſt certain qu'il n'y a point d'homme vraiment perſuadé que les Animaux ont du ſentiment, qui ne ſoit touché des maux ſans nombre & de toute eſpéce auſquels la plûpart d'entr'eux ſont expoſés, & qui ne les plaigne. Un miſérable cheval de Fiacre qui n'a que les os & la peau, trottant nuit & jour ſur le pavé, n'ayant pas de foin ni d'avoine à demi, chargé de coups par un cocher impitoyable ſouvent plus cheval que le cheval même, ne lui paroît-il pas bien digne de compaſſion? N'eſt-il pas attendri à la vûe d'un malheureux chien qui a perdu ſon maître, courant les rues, expoſé aux outrages des enfans & des brutaux, couchant dans les boues, n'ayant pour appaiſer ſa ſoif que l'eau bourbeuſe du ruiſſeau, & pour nourriture que quelque vieil os déja tout ſec & à demi rongé, qu'il eſt obligé de tirer du milieu de la fange & de l'ordure? Peut-il imaginer ſans pitié le ſort des Bêtes qui vivent dans les bois, continuellement expoſées à

toutes les injures de l'air, toujours tremblantes & inquiétes dans la crainte de devenir la proye d'un Chasseur ou d'un animal plus féroce, mourant souvent de soif & de faim, & ne trouvant de quoi subsister pauvrement que par la ruse ou par la force? A cet état pitoyable ajoutez les maladies, & enfin la mort; il y a là de quoi faire saigner le cœur. Que l'homme soit soumis à toutes les miséres ausquelles nous le voyons sujet, à la bonne heure; on auroit tort d'en être étonné: la Religion nous en apprend la cause; il les a méritées puisqu'il est né pécheur. Mais les Animaux, par où se sont-ils attirés un destin si rigoureux? Quel crime ont-ils commis, pour être assujettis à cet excès affreux de maux qui les accablent?

La question est sans doute embarrassante. Descartes & les Cartésiens s'en tirent aisément; il ne leur en coûte que de nier le principe, sans que pour cela ils se croient obligés de dire pourquoi ils le nient. Dans leur systême, l'Animal ne souffre rien, pas plus qu'une bûche que l'on scie ou que l'on fend, ou qu'un verre qu'on brise. L'Auteur badin de l'*Amusement Philosophique* n'a pas plus de peine à y répondre, & le fait peut être encore mieux. Dans le sentiment burlesque qu'il a embrassé, les esprits rébelles condamnés à animer les corps des Bêtes n'ont que ce qu'ils méritent; ils ne sont pas

même

même assez punis; leur révolte les a soumis à des châtimens encore plus rigoureux; ils sont trop heureux que la Justice divine qu'ils ont outragée, veuille bien se contenter de ces maux passagers, & différer d'autant le supplice éternel qui les attend à la fin des siécles. Dans toute autre opinion la difficulté est bien plus sérieuse; c'est le nœud gordien, dont chacun défait quelque bout, & que personne ne peut dénouer. M. Hildrop est plus heureux ou plus adroit; il sçait le trancher aussi habilement, que le destructeur du Trône de Cyrus. Selon lui, les Bêtes placées de la main de Dieu, dans le Paradis terrestre avec l'homme, dûrent y jouir conjointement avec lui de toute la félicité qui convenoit à leur nature, & par conséquent y être immortelles comme lui. Si dans la suite elles furent assujetties à la mort, de même qu'aux maux différens de la vie; ce ne fut qu'en conséquence du péché d'Adam, dont la condamnation s'étendit sur toutes les choses visibles qui avoient été faites pour lui, & qui avec lui dégénererent extrêmement de leur perfection primitive.

On ne peut disconvenir que ce ne soit un phénoméne fort singulier, de voir les Bêtes punies pour un crime qu'elles n'ont point commis, & devenues malheureuses par cette seule raison, que celui que Dieu

leur avoit donné pour chef & pour supérieur, n'a pas eu l'esprit d'être sage. Si le fait est certain, on ne doit point trouver étrange, qu'on fouette un petit Page pour les fautes du jeune Prince au service duquel il est attaché, ou qu'un Domestique souffre tous les jours de la folie d'un Maître qui s'est ruiné par le jeu, par le luxe & par la débauche. Dans le systême de M. Hildrop, cela est dans l'Ordre; & il n'est plus permis de douter de la vérité du Proverbe qui dit:

Les Petits sont toujours la victime des Grands (a).

Après tout comment révoquer en doute un fait si bien autorisé? C'est M. le Recteur de Wath qui nous en assûre; & il le confirme par un Passage de Saint Paul (*b*) si long qu'il ennuyeroit sûrement si je l'insérois ici, & si peu décisif pour le sujet dont il s'agit, que le vénérable Docteur est obligé de le traduire & de le paraphraser à sa maniére. Après cela osez lui contester l'immortalité de l'ame des Bêtes: il vous la montrera établie claire comme le jour dans ces autres paroles du même Apôtre: *Par un seul homme le péché est entré dans le monde, & la mort par le péché* (*c*). Il est vrai que pour y trouver son compte M. Hildrop a été obligé de prendre ce Passage dans un sens gé-

(*a*) *Quidquid delirant Reges, plectuntur Achivi.* Hor.
(*b*) *Aux Rom. c.* VIII. *v.* 20. 21. 22.
(*c*) *Ibi. c.* V. *v.* 12.

néral, comme s'il devoit s'entendre également des hommes & des animaux, & qu'il n'a nul égard à ce qui suit: *Ainsi la mort est parvenue sur tous les hommes, parce qu'ils ont tous péché.* Il passe légérement sur ces derniers mots qui l'embarrassent, parce qu'ils limitent expressément le sens des paroles de l'Apôtre à la seule espéce des hommes. A la faveur de ces suppositions & de ces petites supercheries, on conçoit qu'il n'est pas difficile au Docteur Anglois de trouver dans l'Ecriture la preuve de tout son systême. Quoiqu'on lui oppose, il a toujours des Passages à la main & des réponses toutes prêtes.

Mais, dit-on, si les ames des Bêtes ne meurent point avec leurs corps, si elles ne sont point anéanties, que deviennent-elles après leur séparation? Où vont-elles? Que font-elles? La question est naturelle; mais elle est délicate, & vous croyez peut-être qu'elle pourra embarrasser le vénérable Recteur de Wath: point du tout; c'est un composé, moitié Philosophe & moitié Theologien, que rien n'étonne & que rien n'arrête. L'Ecriture, à la vérité, ne s'explique point sur l'article dont il s'agit: n'importe; le Docteur Anglois plus sçavant que l'Ecriture, suffit pour vous apprendre ce que vous devez en penser, & il vous l'apprendra si juste, que vous n'aurez rien à répliquer. » Quel

» intérêt avons-nous, dit-il, à rechercher
» ce que ces ames deviendront dans leur
« état de séparation : Que nous importe-t-il
» de sçavoir la disposition qui en sera faite
» après la dissolution de leurs corps ? Le
» pouvoir infini qui les forma sans deman-
» der notre avis, ne peut-il pas en disposer
» de même ? Ce qui me paroît certain,
» c'est qu'étant immatérielles, & par con-
» séquent immortelles, après avoir animé
» certains corps dans cettte vie, & y avoir
» été des principes d'action, elles ne peu-
» vent cesser d'être actives après en avoir
» été séparées, & qu'elles doivent avoir
» une sphére particuliere de vie & d'activi-
» té sans leurs corps, comme elles en avoient
» eu dans leurs corps «.

Fort bien ; voilà déja l'ame des Bêtes non-seulement immortelle, mais encore douée d'activité après sa séparation d'avec le corps auquel elle avoit été unie ; continuons d'écouter notre Philosophe, & voyons à quoi cela aboutira. » Conçoit-on,
» ajoute-t-il, ce que seroient devenus les
» nombreux descendans des diverses espé-
» ces d'êtres, si par le péché d'Adam la
» mort ne fût pas entrée au monde ? Peut-
» on supposer que celui qui les avoit faits pour
» croître & pour multiplier, n'avoit pas ména-
» gé un lieu convenable pour les recevoir ?
» Pense-t-on que la même sagesse & la même

» puissance ne leur ménage pas encore le
» même réceptacle? Quelqu'un pourroit-il
» me dire, quel est l'état des ames sépa-
» rées, où, quels, & en quelle quantité
» sont les différentes demeures & les di-
» vers réceptacles des morts? «

Sans doute, & si M. Hildrop en est en peine, & qu'il soit curieux de le sçavoir, qu'il ouvre l'Ecriture & les Péres : ils ne lui laisseront rien à désirer sur cet article. A l'égard des ames des Bêtes, graces au vénérable Docteur, les voilà enfin logées, n'importe pas où; Dieu le sçait: qu'il en soit béni! aussi-bien appréhendois-je fort qu'elles ne restassent à l'abandon, & que nous ne sçussions qu'en faire. C'est en vérité un admirable homme que ce M. le Recteur de Wath; il trouve des expédiens à tout, & toujours, à ce qu'il dit, sans que la Religion en reçoive le moindre préjudice. Mais ce nest pas assez que d'être à couvert, il faut encore y être à son aise, & malheur à notre Philosophe, s'il va enfermer ces pauvres ames dans quelque noire prison, où elles mourront peut-être de tristesse & d'ennui! Non? il n'a garde; il sçait pourvoir à tout, & le fait toujours de façon que tout le monde soit content, & que personne n'ait lieu de se plaindre. » Quant à
» ce que l'on demande, dit-il, si les ames
» des brutes seront susceptibles de bonheur

» & de misére dans leur état de séparation,
» pourquoi non, aussi-bien qu'apréſent ?
» Qu'est-ce qui empêcheroit même qu'el-
» les ne puſſent parvenir à un plus grand
» dégré de bonheur dans le monde invisi-
» ble, puiſqu'elles en jouiront dans le Pa-
» radis ? «

C'est bien dit : qui peut empêcher M. le Recteur de Wath de procurer dans l'autre monde aux ames des animaux, une situation douce & riante ? Ne leur a-t-il pas déja aſſûré l'immortalité ? Ne leur a-t-il pas servi de Fourrier, & préparé les logemens ? Eh bien, après : les y laiſſera-t-il se morfondre, & ne lui ſera-t-il pas permis de songer à les y rendre heureuſes & tranquilles ? Apparemment : qui l'en empêchera, comme il le dit fort bien ? Qu'il le faſſe donc ; j'en serai charmé : auſſi-bien j'aime les Bêtes, & tous ceux qui comme M. le Docteur leur font l'honneur d'être de leurs amis. En vérité j'ai grand regret qu'il n'ait pas connu mon chien, il est si careſſant & si doux qu'il n'auroit pas balancé un instant, à faire de son ame un petit Ange. Où n'auroit-il pas placé celle du charmant Ecureuil que la mort vient de me ravir ! Quel palais agréable il prépareroit à la partie spirituelle de la perruche adorable qui fait pendant son séjour en ce monde, l'amusement & les délices d'une charmante Dame de mes voiſines !

Du reste après s'être avancé jusques-là, on sent qu'il ne reste plus qu'un pas à faire pour mettre les Bêtes de niveau avec nous; ce seroit d'étendre jusqu'à elles les effets de la Rédemption, & de les renfermer dans les promesses d'une Résurrection générale. Eh pourquoi, M. Hildrop ne le feroit-il point ce pas qui vous semble si délicat? Pourquoi resteroit-il en si beau chemin? Comment, lui qui est si bon & si libéral, n'accorderoit-il pas aux animaux la faveur de ressusciter? il ne la refuse pas même aux végétaux, aux plantes, aux fleurs, aux fruits, aux choux & aux poireaux, aux aulx & aux oignons, aux artichaux, & aux betteraves. Je serois même presque tenté de croire, que c'est lui qui, en faveur des gourmans, vient de ressusciter les petits pois & les asperges.

Quelle folie, dira quelqu'un! il faut être bien extravagant, pour imaginer de pareilles absurdités; & bien malin, pour les mettre sur le compte d'un honnête homme. Bien extravagant & bien malin, dites-vous: prenez-donc, & lisez; ne semble-t-il pas que j'en impose? « Après-tout, dit notre » vénérable Docteur, quelle difficulté y a- » t-il à comprendre, ou quel danger peut- » il y avoir à soutenir, que toutes les par- » ties inférieures de la Création qui tom- » berent avec & dans notre premier Pére,

» & qui souffrent pour notre transgression,
» seront enfin rétablies dans leur félicité
» primitive? «

Ne l'avois-je pas bien dit, que M. Hildrop ne trouvoit à rien ni danger, ni difficulté? Vous voyez; selon lui, ce ne sont pas seulement les hommes, ce ne sont pas seulement les animaux, ce sont toutes les Créatures en général qui doivent avoir part à la Résurrection future. Ce Docteur le prouve par je ne sçai combien d'endroits de l'Ecriture (*a*) qu'il cite, & qui, à son avis, renferment un renouvellement de toutes les puissances séminales, de toutes les diverses productions des fruits, des fleurs, des animaux, & de tous les divers habitans de diverses Régions de la terre. Car n'allez pas lui dire, que tous ces passages doivent se prendre dans un sens allégorique & figuré: je vous répons qu'il n'en croira rien, il tient *mordicùs* à son principe. Et ce principe, quel est-il? Que toute la nature visible ayant participé à la faute d'Adam, elle doit aussi avoir part aux effets de sa réconciliation. » Par une parité de raison, dit-il, nous
» devons conclure, que le monde des vé-
» gétaux, comme celui des êtres animés,
» doit avoir un dégré *proportionnable* de la

(*a*) *Ps.* CIV. *v.* 30 *Is. c.* LXV. *v.* 17. *Act. c.* III. *v.* 19. *&* 21. 2. *Pier. c.* III. *v.* 13. I. *Cor. c.* XV. *v.* 21. *&* 22. *Apoc. c.* XXI.

» même bénédiction que l'homme, & par-
» ticiper à sa gloire; desorte que toutes les
» bénédictions qui furent originairement
» accordées au monde des végétaux dans
» la premiére Création, lui seront rendus
» lorsque tous les fruits & toutes les fleurs
» du Paradis qui furent créés pour la nour-
» riture & pour le plaisir des corps de nos
» premiers parens, jouissant encore dans le
» Paradis du bonheur de leur innocence, re-
» prendront le goût, l'esprit & la vie qu'ils
» eurent à leur oirigine, pour devenir l'ali-
» ment spirituel de la nature humaine re-
» nouvellée. «

Eh bien, ai-je eu tort d'avancer, que ce fou ressusciteroit jusqu'aux panets & aux carottes? Et remarquez, s'il vous plaît, que pour qu'il ne manque rien au parallele, & que les plus viles créatures soient parfaitement de niveau avec l'homme, M. Hildrop ne leur accorde pas seulement l'immortalité, mais encore la spiritualité; afin que comme après la Résurrection nos corps glorifiés jouiront de tous les priviléges des esprits, de même les plantes & les fruits créés originairement pour notre usage, puissent *devenir*, dit-il, *l'aliment spirituel de la nature humaine renouvellée*. Que reste-t-il après cela? Rien, sans doute; & certes, c'est un grand bonheur: du train qu'y alloit M. le Recteur de Wath, il est vrai-sem-

blable qu'il n'en eût pas fait à deux fois ; & qu'il auroit épuisé en faveur du monde Animal & Végétal tous les trésors de sa magnificence.

Ce qu'il y a de fort singulier, est que ce vénérable Docteur ait crû pouvoir avancer aussi crûment tant de visions, sans préjudicier en rien à la Religion. C'est pourtant ce que prétend le Philosophe Anglois ; & l'on doit l'en croire ; du moins par charité, quand on considére le sérieux & le sang-froid avec lequel il cite l'Ecriture en faveur de ses rêveries. C'est dans cet esprit qu'il entasse Passages sur Passages, pour prouver que les Bêtes doivent avoir part aux heureux effets de la Nouvelle Alliance, c'est-à-dire, être rétablies avec les hommes dans la premiére condition de l'état d'innocence. C'est ce qu'il conclud des endroits, où Isaïe prédit (*a*) que le loup habitera avec l'agneau, le leopard avec le chevreau, le veau avec le lion, qu'un enfant conduira les uns & les autres ; que l'enfant à la mammelle jouera sur le trou de l'aspic ; & de cet autre, où Osée (*b*) parle d'une alliance que Dieu doit contracter avec les Bêtes des champs, avec les oiseaux des Cieux, & avec les reptiles de la Terre. Il est inutile de lui objecter, comme je viens de le

(*a*) Isaie, *ch.* XI. *v.* 6. *&* 9. *&* *ch.* LXV. *v.* 25.
(*b*) Osée, *ch.* II. *v.* 18.

dire, que tous ces Passages doivent s'entendre figurément, & que ces images sont allégoriques; M. Hildrop les prend le plus rigoureusement à la lettre; & sans s'embarrasser de ce que l'on en pensera, il conclut ainsi ses réflexions & ses preuves: » Donc » les Bêtes féroces perdront leur malignité, » qui avoit servi à châtier leur Seigneur re- » belle. Toute inimitié cessera entre les » créatures: les propriétés divisées, les » mouvemens discordans des Elémens se- » ront entiérement absorbés dans une har- » monie, dans une paix & dans une amitié » universelle; (*a*) & la gloire du Seigneur » durera éternellement, le Seigneur se ré- » jouira dans ses Œuvres. «

Amen, ainsi soit-il: aussi bien appréhendois-je fort qu'avec ses visions M. le Recteur de Wath ne nous menât jusqu'au regne de mille ans. La crainte n'étoit pas trop mal-fondée; du génie dont paroît être le Docteur Anglois & de la façon dont il pense, on conviendra qu'il y a dans lui de l'étoffe pour faire un excellent Chiliaste (*b*).

(*a*) *Ps.* CIV. *v.* 31.

(*b*) C'est le nom qu'on a donné à certains Hérétiques appellés aussi Millénaires, qui parurent vers le commencement du second siécle de l'Eglise. Ils soutenoient, que le monde dureroit autant de milliers d'années, que Dieu avoit employé de jours à le former, c'est-à-dire six mille ans; & qu'au bout de ce terme Jesus-Christ descendroit sur la terre, rassembleroit ses Elûs, & y

Si l'on étoit assez injuste, & nous ne le sommes naturellement que trop, pour juger du général par le particulier, il faut avouer que sur cet échantillon on auroit de la Nation Angloise une idée bien peu avantageuse. Eh, où n'y a-t'il pas des extravagans & des visionnaires ? Chaque siécle, chaque Pays en a produit, & en produira probablement encore tant qu'il y aura des hommes & des Philosophes.

Mais je commence à me lasser ; & le Lecteur qui aime la variété, & qu'on ne peut tenir en haleine qu'en lui présentant sans cesse de nouveaux objets, se lasse sans

célébreroit avec eux le grand Sabath pendant le cours de mille autres années, après lesquelles il les feroit entrer dans les biens ineffables de l'éternité. Euseb, *Hist. Eccles. lib. 3. c.* 33. fait Papias Evêque d'Hiéraple Auteur de cette Hérésie ; & il est certain que parmi les Péres des quatre premiers siécles, plusieurs des plus respectables & des plus sçavans ont enseigné cette Doctrine. St. Irénée entr'autres Disciple des Disciples des Apôtres a donné lui-même dans cette opinion. Il dit même, *Adv. Hares, lib. 5. c.* 33. que tous les Anciens qui avoient vû St. Jean l'Evangeliste, assuroient qu'ils lui avoient souvent oui-dire, que le Sauveur s'étoit exprimé à ce sujet de la maniére suivante : Dans ces jours heureux chaque vigne produira dix mille branches, chaque branche dix mille grappes, & chaque grappe dix mille grains. Après cela il s'étend fort au long sur le détail de la multiplication des fruits ; par où il paroit, pour le dire en passant, que les premiers Chrétiens avoient de ce regne de Jesus-Christ sur la terre une idée fort charnelle & très-grossiére. Cette Hérésie a été renouvellé dans ces derniers siécles par quelques Sectaires, sur-tout par les Anabaptistes.

doute encore plus que moi de la longueur de ce Chapitre. Paſſons à un autre : auſſi bien ne me fournit-il plus de ridicules à démaſquer, comme il ne m'a point offert de Philoſophe ſage & ſenſé, dont il me fût permis de faire l'éloge. Serai-je plus heureux dans les ſuivans ? On en jugera par ce que je vais dire.

CHAPITRE III.

Des Péripatéticiens,

OU

De l'Inſtinct & des Formes ſubſtancielles.

QU'on me permette de joindre enſemble ces deux opinions ſur l'ame des Bêtes : auſſi bien viennent-elles toutes deux de la même boutique. Je ſçai qu'à l'égard des Formes ſubſtancielles, ceux qui les ſoutiennent les tiennent d'Ariſtote, leur maître & leur Oracle. L'inſtinct au contraire eſt une eſpéce d'enfant trouvé ; c'eſt un ſentiment purement populaire : c'eſt, comme je l'ai dit, le ſentiment des ignorans, des gens qui n'ont aucune teinture, aucun principe de Philoſophie ; & je ne penſe pas qu'en effet aucun Philoſophe ſe ſoit jamais aviſé

de bâtir sur l'instinct un systême lié & suivi, fondé sur des preuves, & établi sur le moindre raisonnement plausible. Du reste, comme j'espére le faire voir, & comme tout homme sage en conviendra, l'instinct ou les Formes substancielles, peu importe: l'un vaut l'autre; l'un n'est pas plus réel ou mieux fondé, plus clair ni plus intelligible que l'autre. Aussi voyons nous que parmi les Péripatéticiens, plusieurs se servent assez indifféremment de ces deux termes, & qu'ils appliquent également à l'Instinct en certains cas ce qu'ils attribuent ailleurs aux Formes substancielles. Ils ont raison; folie pour folie, qu'importe quel nom on lui donne? A mon égard, ce rapport & cette conformité entre ces deux sentimens suffit sans contredit, pour me donner droit de les réunir dans le même Chapitre. Après tout, s'en formalisera qui voudra; je n'en irai pas moins mon train, & ce que je dirai de l'un & de l'autre n'en prouvera pas moins, que tous deux sont insoutenables.

De l'Instinct.

Commençons par l'Instinct. Qu'est-ce que l'Instinct, me dira quelqu'un? Expliquez le terme, après quoi je verrai si je dois admettre la chose. Que je l'explique, dites-vous: si je le faisois, je serois certes bien

habile. D'autres qui l'étoient plus que moi, l'ont entrepris, & y ont échoué. Mais n'importe : faisons quelque effort. L'Instinct est, dit-on, une loi établie par le Créateur, suivant laquelle l'animal suit naturellement un cours d'actions réglées, dont la fin se rapporte à sa conservation. C'est en conséquence de cette loi, qu'aux approches de l'hiver l'hirondelle traverse les mers pour chercher les pays chauds, & qu'après les frimats, la neige & les glaçons, elle revient dans nos climats nous annoncer le retour du Printems & des beaux jours : c'est conformément à cette loi, que le même oiseau construit son nid, que le castor bâtit sa maison, que l'abeille compose son miel, que le chat court après la souris, & que le chien poursuit un lièvre ou caresse son maître ; c'est en un mot par cette loi, qu'on explique facilement & commodément ce que nous remarquons de plus singulier & de plus admirable dans les Bêtes. Après cela n'êtes-vous pas content, & ne devez-vous pas vous féliciter d'avoir enfin rencontré un systême aussi simple, aussi naturel & aussi raisonnable ?

Point du tout, me répondrez-vous. Je conviens sans peine que ce sentiment est le plus commode du monde ; l'Instinct répond à tout, il explique tout : quoique fassent les animaux, rien n'est plus aisé que de dire ;

que c'est l'Instinct qui les porte à le faire; votre chien faute d'attention a fait partir trop tôt le gibier qui ne pouvoit vous manquer; il connoît sa faute, il prévoit que vous serez fâché contre lui, il cherche à s'éloigner, & si vous l'appellés, il vient à vous ventre à terre, la tête baissée, & semble vous demander pardon, d'où vient cela? De l'Instinct. Le loup a-t'il enfin trouvé le moment de se saisir d'un mouton, il n'est pas en lieu sûr pour en faire la curée, il faut porter la proye à l'écart : mais le mouton est trop gros, que fait-il? il le fait marcher à ses côtés & le fouette avec sa queuë pour hâter sa fuite. D'où vient cela? De l'Instinct. Le chat fait le mort pour tromper les souris: la souris à son tour paroît immobile pour échapper aux griffes du matou: qui a donné à ces deux animaux des leçons aussi utiles? L'Instinct. Le renard poursuivi de trop près par les chiens pisse sur sa queuë, & s'en servant comme d'un goupillon tâche d'aveugler ses persécuteurs: cela est admirable & l'invention surprenante. Le renard raisonne-t'il? Non. Il fait cela par Instinct. L'admirable chose que cet Instinct! mais que l'idée que vous prétendez m'en donner soit une idée claire, je ne sçaurois vous l'accorder; & j'avoue que l'explication que vous en apportez est aussi obscure & aussi inintelligible pour moi, que si c'étoit de l'Hébreu ou du grimoire:

grimoire. Dites-moi que dans une montre un ressort met une roue en mouvement ; que cette roue en remue une autre & celle-ci une autre ; que toutes ensemble font tourner l'aiguille , & qu'en tournant elle marque exactement toutes les heures : j'entens cela ; aussi la montre n'est-elle qu'une pure machine. Mais de prétendre , qu'en conséquence précisément de certaine loi établie par le Créateur , loi que je ne connois point, & dont ceux qui en parlent n'ont pas en effet plus de connoissance que moi ; la Brute aveugle & insensible devient capable de ces opérations merveilleuses que j'admire en elle : que le castor , par exemple , se joint avec d'autres castors, plûtôt qu'avec quelques autres animaux d'une autre espéce ; que tous ensemble vont chercher de la terre & du bois, & non pas de l'herbe & de la paille ; qu'à l'aide de ces matériaux , ils s'employent avec le concert le plus merveilleux à construire leurs petites cabanes dans l'eau, & non pas sur terre, & de la forme précisément qui leur est la plus propre & la plus commode : soutenir en un mot que des opérations si suivies dans leur principe & dans leur fin ne sont que l'effet d'une prétendue loi du Créateur, c'est comme si vous me disiez que la montre ou le Soleil sont tous deux des êtres animés guidés par l'instinct. Car vous ne sçauriez nier, que

c'est en vertu des roues & des ressorts dont l'Ouvrier l'a composée, que la montre marque dix heures plûtôt que sept ; comme c'est en conséquence de la loi établie par le Créateur, que le Soleil suit un cours réglé, dont la fin est d'échauffer & d'éclairer la terre. La parité est entiére. Comment ose-t'on avancer après cela ; qu'une opinion qui ne va pas à moins qu'à confondre la nature & l'ordre des êtres, est simple, naturelle, & raisonnable ?

Voilà précisément comment raisonnent des hommes grossiers, des esprits bouchés qui ne conçoivent que ce qui tombe sous leurs sens, & qui ne veulent convenir de rien, si on ne leur en donne des idées nettes. Voyons si en faisant un nouvel effort, il ne sera pas possible de les convaincre. L'instinct est, selon d'autres, un sentiment non réfléchi dont le principe est inconnu, un désir aveugle, un goût indélibéré, un mouvement machinal de l'animal, qui le porte à faire quelque chose de très-raisonnable sans que pourtant il sçache pourquoi. Il me semble déja entendre d'ici le Lecteur se rire de ma définition, & quelque mauvais plaisant badiner sur les termes de sentiment sans réflexion, de principe qu'on ne connoît point, de désir aveugle qui ne sçait ce qu'il veut, de goût qui réussit sans délibération & sans choix, de mouvement pur

timent machinal, qui sans être guidé par la raison, n'en produit pas moins quelque chose de fort sage. A la bonne heure : car que veut-on que j'y fasse ? Si le systême de l'instinct est impertinent ; en puis-je mais ? suis-je responsable de ce que ceux qui en ont parlé ne l'ont pas fait de maniére à être entendus ; & ne se sont pas entendus eux-mêmes ?

Après tout, raisonnons de sang-froid & sans préjugés : peut-on nier que les hommes mêmes ne soient souvent guidés par l'instinct ; & n'est-il pas certain qu'il produit quelquefois dans plusieurs des effets aussi singuliers, que tout ce que nous remarquons de plus merveilleux dans les Bêtes ? J'en doute, répondra froidement quelqu'un : aussi bien ne sçais-je ce que c'est que l'instinct dans l'homme, comme dans les animaux ; & quand on me l'apprendroit, je n'en concevrois pas mieux, comment il seroit possible que dans un être raisonnable & intelligent il y eût des opérations, qui n'auroient pour cause qu'un principe purement aveugle. Il est vrai qu'il se passe dans nous certains mouvemens, qu'on appelle mal-à-propos indélibérés, auxquels il semble que notre ame n'ait nulle part, & auxquels il est en effet difficile de concevoir qu'elle en ait aucune. Mais cette ame qui étend mon bras si juste & si à propos d'un côté, lorsque je

suis en danger de tomber de l'autre ; avant même que d'y penser, à ce qu'on prétend, & sans qu'elle sçache si pour empêcher ma chute il faut l'étendre de cette maniére, cette ame, lorsque je veux avancer ou retirer le pied, sçait-elle mieux comment elle doit s'y prendre pour le remuer ? Sçait-elle seulement quels ressorts elle doit faire agir pour cela ? N'ignore-t'elle pas même le plus souvent s'il y a de ces ressorts, & ce que c'est que nerfs & que muscles ? Si donc sans ces connoissances & sans sçavoir comment, c'est elle qui remue mon pied dans le dernier cas, peut-on dire que sans le sçavoir elle ne remue pas mon bras dans le premier ? Si dans l'un le mouvement seroit impossible sans elle, n'est-il pas évident que pour le produire son secours est absolument nécessaire dans l'autre ? Aussi ne peut-on disconvenir, comme l'a très-bien remarqué un fort habile homme (a), qu'il n'y ait en nous certaines perceptions si délicates & si déliées, que nous ne nous en appercevons pas, & qui quoique nous ne nous en appercevions point, n'en sont pas moins des perceptions, c'est-à-dire, des opérations d'une ame spirituelle & intelligente.

D'ailleurs, ajoute-t'on, pour revenir à l'instinct, est-il suffisant ou ne l'est-il pas pour nous guider & pour nous conduire ?

(a) Le P. Pardies, *de la connoissance des Bêtes*, n. 84.

S'il ne l'est point, comment pourroit-il suffire aux Bêtes ? N'apperçoit-on pas tous les jours en elles des opérations fort ressemblantes, quelquefois même assez supérieures à celles de l'homme ? Si au contraire avec l'unique secours de l'instinct l'homme est en état d'opérer & d'agir d'une maniére, qui le méne sûrement à sa fin, que lui faut-il de plus, & que demande-t'il ? Pourquoi lui donner outre cela une ame spirituelle & raisonnable ? C'est dans ce cas un meuble fort inutile pour lui; c'est multiplier les êtres sans nécessité. Car de quel usage peuvent lui être en même-tems deux principes si opposés, l'un aveugle, l'autre intelligent ; l'instinct qui ne connoît rien, l'ame qui dans tout ce qui regarde la vie, l'action, le mouvement, ne connoît guéres d'avantage ? De-là & de ce qui a précédé, un Raisonneur conclud hardiment, que dans les Bêtes, comme dans les hommes, l'instinct est une chimére; que c'est un principe obscur, inconnu, inintelligible, un être de raison, un mot vuide de sens, qui n'a pas plus de réalité qu'un bâton sans deux bouts, ou une montagne sans vallée. Ce qu'il y a de plus admirable, est que tout homme sensé en conviendra sans doute avec lui. Tant mieux; j'en suis ravi: c'est une raison plausible de trancher court sur cet article. Aussi bien la Métaphysique n'est pas mon fait, & je commence à m'apper-

cevoir que ces raisonnemens deviennent trop sérieux pour moi, peut-être aussi pour bien des Lecteurs que je vois d'ici & qui me ressemblent. Passons à une matiére plus amusante.

Des Formes substancielles.

Mais malheur à moi! En évitant Carybde, je suis retombé dans Scylla, puisque je ne sors de l'instinct, que pour rentrer dans les Formes substancielles. Il faut cependant s'en tirer; ne fût-ce que comme Arlequin. Aussi ai-je pris mon parti : car de quoi s'agit-il après tout ? De donner tête baissée dans les obscurités de cette Philosophie ténébreuse, au hasard de m'ennuyer beaucoup, & de n'ennuyer peut-être pas moins ceux qui perdront leur tems à me lire. Cela est fâcheux : j'en conviens, je le sens; mais encore vaut-il mieux ennuyer un moment, que de manquer à ce que l'on a promis, & peut-être y a-t'il assez peu d'Auteurs qui ne dûssent se croire fort heureux, si le Public ne les trouvoit ennuyeux que dans un Chapitre de leurs Livres.

Le systême des Formes substancielles n'est pas absolument moderne. Aristote en fut le pére : les Péripatéticiens ses Sectateurs fidéles l'adoptérent après lui; & à la faveur de leurs subtilités, depuis la renaissance des

Lettres il fut le sentiment dominant dans les Ecoles. Peut-être le seroit-il encore aujourd'hui, si par leurs railleries fréquentes & leurs invectives, Descartes & les Cartésiens ne l'avoient rendu si méprisable, que le moindre Professeur rougiroit de le proposer sérieusement, & qu'on ne le soutient plus que comme on conserve les antiquailles.

Pour expliquer les Phénoménes de la nature qu'il n'entendoit pas toujours trop bien, & que nous n'entendons peut-être pas beaucoup mieux que lui, quoique nos Métaphysiciens en puissent dire, le Philosophe Grec imagina des formes sans nombre toutes écloses de son cerveau, & les répandit libéralement sur tous les êtres. Ce systême, comme celui de l'instinct offre d'abord des réponses fort commodes à tout ce qu'on peut demander sur le Chapitre des animaux. L'araignée avant de continuer le tissu de sa toile commence d'abord par l'établir solidement avec des fils plus gros que les autres : elle cherche des points d'appui, & s'en sert aussi habilement que le plus habile Architecte. D'où vient cela ? c'est qu'elle a une forme substancielle qui la dirige dans ce merveilleux ouvrage. Le levrot tapis dans une plaine, présente toujours son né au vent qui regne, afin qu'ayant moins de prise, il en soit moins incommodé : le vent vient-il

à changer ; le levrot fait volte-face, un quart de conversion, un demi-tour à droite, ou bien à gauche, d'où vient cela ? Il doit cette manie utile à la forme substancielle qui l'anime. La pie environne son nid de trois espéces de pallissades, elle enduit celle du centre d'une terre forte & grasse, afin que ses petits soient plus à l'abri du plomb meurtrier qui pourroit être lancé contre eux : elle se ménage dans ce nid une porte de derriére, afin que le ravisseur venant d'un côté elle puisse prendre la fuite par l'autre : ces précautions sont admirables, on ne peut pas raisonner plus juste : qu'elle est donc le principe de ces opérations de la pie ? Est-ce la matiére seulement ? C'est la forme substancielle qui l'anime. Ce systême, je l'ai déja remarqué ne céde en rien à celui de l'instinct. Mais qu'est-ce donc que ces formes substancielles ? Par ces formes Aristote entendoit un principe actif, qui constitue un corps dans un certain état, & qui le distingue essentiellement d'un autre ; & il les nomma substancielles, pour les distinguer des formes accidentelles qu'on appelle modes. Ainsi l'ame humaine est la forme substancielle de l'homme. A l'égard de l'ame des Bêtes, c'est, disent les Péripatéticiens, une substance incomplette, matérielle & qui n'est point matiére, quoiqu'elle soit tirée de la puissance de la ma-

tiére, soutenue par elle, & destinée de la nature à faire un composé essentiel avec elle. Suivant ce principe supposé qu'on le leur accorde, ils prétendent expliquer fort bien toutes les opérations des animaux sans les confondre avec l'homme, & sans s'exposer aux conséquences fâcheuses qu'on reproche à d'autres systêmes. Leur ame est une substance incomplette qui n'est ni esprit ni matiére; & par cet endroit elle différe essentiellement de l'ame humaine: elle n'est point matiére, & par-là elle est capable de connoissance & de sentiment; mais elle est incapable de raisonner & de réfléchir, incapable de choix, de délibération, d'intelligence & de liberté, parce que c'est une substance purement matérielle. Dans tout cela il n'y a rien, disent-ils, qui blesse la Religion, ou qui choque le bon sens, rien que de naturel & de plausible.

Mais avant que de l'accorder ce principe, à sa seule inspection, quelle foule d'absurdités se présente d'abord à l'esprit! Une substance qui n'est ni esprit, ni matiére; qui sent, qui connoît, & qui n'est point esprit; qui n'est point matiére, & qui cependant est matérielle; en un mot des sentimens & des connoissances matérielles : quel jargon! Quel galimathias! Quel cahos! Que de paradoxes & de contradictions en peu de lignes! Je dis plus: quel renversement de tous

les principes établis de la Religion & de la Philosophie !

Car enfin ce systême n'est qu'une pure supposition, sans preuve, sans fondement, qui n'est appuyée sur aucun principe certain, ni sur la moindre raison plausible. Dans la Philosophie établie nous ne connoissons que deux substances. L'une vit & agit, elle sent, elle voit, elle connoît; elle raisonne & réfléchit; & c'est ce que nous appellons esprit. L'autre est parfaitement aveugle & insensible; elle est remuée, & n'est capable par elle-même de donner aucun mouvement : c'est une substance purement étendue & divisible, susceptible de toutes sortes de figures & d'impressions, pouvant occasionner des connoissances & des sentimens par l'union de l'esprit avec elle, mais absolument incapable par elle-même de voir, de sentir, de penser & de connoître; & c'est ce qu'on nomme matiére. Vouloir nous tirer de-là, c'est nous jetter dans un Pays perdu, où nous ne nous reconnoissons point : ce n'est pas nous mener & nous conduire; c'est nous égarer, parce que cette substance mitoyenne entre le corps & l'esprit, qu'on nous propose, & que l'on ne prouve point, cette substance qui n'est pas capable de raisonnement & de pensée, & qui l'est cependant de perception & de sensation, est pour nous une chimére, un être

de raison dont nous n'avons aucune idée.

Mais du moins, disent les Péripatéticiens, peut-on nier la possibilité de cette troisiéme espéce d'être? Veut-on contester au Créateur sa toute-puissance? Et s'il est tout-puissant, n'est-on pas obligé de convenir qu'il a pû créer, non-seulement deux ou trois substances d'espéces différentes, mais encore une infinité; à plus forte raison, outre ces deux substances que nous connoissons, une substance mitoyenne entre l'une & l'autre, inférieure à l'esprit à certains égards & par d'autres endroits supérieure à la matiére, incapable en un mot de raison, d'intelligence & de réflexion; mais capable de sentir & d'appercevoir, & que nous ne connoissons point, parce que nous fermons les yeux pour n'être pas forcés de la reconnoître?

La question est embarrassante sans doute pour les Cartésiens, dont le systême des Automates n'est fondé de même que sur une simple possibilité & sur la toute-puissance de Dieu. A mon égard, elle n'a aucune difficulté; & lorsqu'on me demande: Dieu ne peut-il pas créer un être qui ne soit ni matiére, ni esprit? Je répons hardiment, je n'en sçais rien: je ne sçais ni tout ce que Dieu peut, ni tout ce qu'il ne peut pas; je ne connois point de même les bornes qui distinguent & qui séparent la matiére &

l'esprit ; j'ignore si entr'eux il peut y avoir quelque milieu ; & s'il ne plaît au Ciel de me le révéler, je cours grand risque de ne le sçavoir de ma vie. D'ailleurs quand j'accorderois cette prétendue possibilité, qu'en concluroit on ? Dira-t'on : Dieu a pû créer un être mitoyen entre la matiére & l'esprit, & qui ne soit ni l'un ni l'autre ; donc il l'a créé ; donc l'ame des Bêtes est une forme substancielle qui n'est ni esprit ni matiére. Raisonnement défectueux & pitoyable, comme on le voit. Car du fait au possible la conséquence est juste & certaine : cela est ; donc cela peut-être : il n'y a pas à s'y tromper. Mais du possible au fait la conséquence est toujours vicieuse, hasardée, téméraire & incertaine : pourquoi ? parce qu'elle suppose une chose évidemment fausse, & qui implique contradiction, je veux dire l'existence de tout ce qui peut-être. C'est donc une supposition purement gratuite, un vrai château de cartes, qui n'a nulle solidité. D'où je conclus, que cette substance mitoyenne éclose du cerveau des Péripatéticiens est non-seulement une chimére par rapport à nous, mais peut-être même une chimére très-réelle en soi & dans la nature ; & si elle peut être une chimére, un être de raison, qui nous a dit qu'elle ne l'est point ?

Mais je vais plus loin : je nie absolument

la poſſibilité de cette troiſiéme eſpéce d'être; je nie que Dieu puiſſe créer une ſubſtance qui ſoit matérielle & ne ſoit point matiére, qui ſente & qui connoiſſe & ne ſoit point eſprit. Pourquoi? Parceque Dieu ne peut pas changer l'eſſence des choſes. Or ſuivant les principes établis en bonne Philoſophie, il eſt de l'eſſence de tout être matériel d'être matiére, comme il eſt de l'eſſence de tout être ſpirituel d'être eſprit; & il eſt de l'eſſence de tout être qui ſent & qui connoît d'être eſprit, comme il eſt de l'eſſence de tout être privé de connoiſſance & de ſentiment d'être matiére. Je défie le plus hardi des Péripatéticiens d'oſer me conteſter la vérité de ces principes. Car je connois leurs ſubtilités. Qu'une boule ſoit en repos, diſent-ils (*a*), il eſt certain qu'alors il n'y a point de mouvement en elle. Qu'on la pouſſe, & qu'elle commence à ſe mouvoir, il eſt encore certain qu'alors elle a du mouvement. Or le mouvement n'eſt pas un pur néant; & l'on ne peut diſconvenir, qu'en acquérant du mouvement, la boule a acquis quelque choſe de nouveau. Mais ce quelque choſe de nouveau, ce mouvement, qu'eſt-ce que c'eſt? Ce n'eſt certainement point un eſprit, c'eſt-à-dire, une ſubſtance qui penſe. On ne peut pas dire non plus que ce ſoit un corps: le

(*a*) Pardies, *de la connoiſſance des Bêtes*, n. 107.

mouvement n'est sûrement point une substance étendue en longueur, en largeur & en profondeur; » & ce seroit une imagina- » tion bien plaisante, de croire qu'il y eût » là deux corps, l'un ancien qui seroit la » boule, & l'autre nouveau qui seroit le » mouvement. « Fort plaisante sans doute; aussi plaisante que de croire qu'une substance puisse en même-tems être matérielle & n'être point matiére: Mais continuons. » La » boule donc, ajoutent-ils, & le mouve- » ment ne sont pas deux corps. « *Concedo*: après; qu'en concluez-vous? Selon toutes les régles de la Logique, vous devez en conclure: donc puisqu'en acquérant du mouvement, la boule a acquis quelque chose de nouveau, on est obligé de reconnoître que quelque chose peut appartenir au corps, & n'être cependant ni esprit, ni corps. Cela est juste, tout le monde vous l'accordera, & on vous dira que ce quelque chose qui n'est ni esprit, ni corps, est ce que vous appellez vous même mode ou accident. Mais cette conséquence, quoique juste, ne vous accommode point, parce qu'elle ne peut vous être d'aucun usage pour prouver l'existence de votre forme substancielle. Voyons donc à quoi aboutira tout ce grand appareil: dites-nous ce que vous inferez de tout ce long raisonnement. Pré-

nez garde seulement à ce que dit le Poëte (a).

La Montagne en travail enfante une souris (b).

Donc, concluez-vous, » le mouvement » étant survenu de nouveau au corps de la » boule : il faut reconnoître quelque chose » qui n'est pas corps, & qui appartenant » néanmoins au corps, est quelque chose » de corporel ; & c'est ce que nous appellons » des modes, ou des accidens. «

Quelle chute, grand Dieu ! & ne l'avois-je pas prévûe. Mais qui l'eût attendue du Coriphée de la secte ? Le mouvement corporel ! quelque chose qui n'étoit point corporel, & qui le devient, parce qu'il appartient au corps ! Par conséquent la couleur corporelle, la chaleur corporelle, l'odeur corporelle, des modes & des Accidens corporels. Quelles idées ! & qui peut les avoir & les produire ? Un novice peut-être, un apprentif dans l'art de raisonner : point du tout ; un très habile homme, un grand Géométre, le P. Pardies. A ce nom, qui peut se flatter de penser & de raisonner toujours juste ? Pour que les plus grands hommes prostituent à ce point leurs lumiéres & leurs talens, pour que remise en de si bonnes mains une cause soit réduite

(a) *Parturient montes, nascetur ridiculus mus.* Hor. Art. Poët.

(b) *Despreaux*, Art. Poët.

à de pareilles extrêmités, ne faut-il pas qu'elle soit bien désespérée ?

Mais les Péripatéticiens n'en demeurent pas là : pour soutenir le phantôme qu'ils ont élevé, il n'y a pierre qu'ils ne remuent ; si les subtilités de l'école ne leur réussissent point, ils ont recours à l'Ecriture. » L'essence spécifique de la substance qui » anime les Bêtes, dit un de leurs parti» sans (*a*) homme sage & Ecrivain estimé, » est expressément déterminée par le passa» ge de la Genèse : où Dieu dit : *Que la terre* » *produise les ames des Bêtes* (*b*). Ce passage » décide deux choses : 1°. Que les Bêtes » ont des ames vivantes, & que par con» séquent elles ne sont pas des Automa» tes, suivant la Philosophie Carthésienne. » 2°. Que ces ames sont purement maté» rielles, comme produites de la terre.... » Un témoignage si clair, continue-t-il, » si direct, si autentique, ne peut laisser au» cun doute, que l'ame qui anime les Bêtes ne » soit une ame vivante, & une ame terres» tre .... Voilà donc, ajoûte-t-il dans sa » note, après avoir cité les paroles du Tex» te Sacré, voilà les ames matérielles.... » des Bêtes terrestres tirées de la terre.

(*a*) M. le Gendre, *Traité de l'Opinion*, T. II. p. 602. & 603.

(*b*) *Producat terra animam viventem in genere suo ; jumenta, & reptilia, & bestias terra.* Gen. c. 1. v. 24.

J'ai

J'ai entassé exprès dans cette citation les expressions les plus propres à caractériser la pensée de l'Auteur, afin de faire toucher au doigt à tout homme sage, jusqu'où peut aller, ou la négligence, ou le préjugé. J'ai déja dit ailleurs (a), ce que je pensois de l'autorité de l'Ecriture dans la question dont il s'agit. En général on ne la considére rien moins que comme décisive, on la regarde même comme étrangére dans les matiéres Philosophiques. Il est vrai que si en parlant des créatures, elle s'explique quelquefois formellement au sujet de leur nature & de leur essence, il y auroit de la témerité à tout Philosophe, quel qu'il soit, à aller heurter de front ce qu'elle enseigne sur cet article, & à le contredire par des systêmes en l'air, qui presque jamais n'ont d'autre fondement que les bornes étroites du crâne fragile d'un petit homme. Mais il n'est pas moins certain, que ce n'est pas dans les Livres Sacrés qu'on doit chercher la science de la nature. Nous ne sçaurions douter, que l'Esprit de Dieu qui les a dictés n'ait eu en vûe de faire des Saints; mais nous ne sçavons pas de même qu'il se soit proposé de former & d'instruire des Philosophes.

A l'égard de l'ame des Bêtes, j'ai observé que l'Ecriture s'exprime à leur sujet d'une maniére fort équivoque. Quelque part,

(a) Tome premier, pag. 53.

que l'on tienne, celui de Descartes ou celui d'Aristote, on trouve à coup sûr, soit dans ce qu'elle dit, soit dans ce qu'on lui fait dire, de quoi appuyer son sentiment & autoriser ses visions. L'Auteur que je cite doit le sçavoir beaucoup mieux que moi, puisqu'il en rapporte plusieurs passages des plus formels & des plus marqués, pour prouver que les Animaux sont sujets aux mêmes passions que l'homme. Après cela j'aurois lieu de paroître étonné, qu'il employe son autorité pour soutenir une aussi mauvaise thèse que la sienne. Mais je ne m'étonne pas pour si peu : ce qui me surprend, est que cet habile homme n'ait pas entendu, ou n'ait pas voulu entendre les paroles même du Texte Sacré qu'il rapporte. *Que la terre*, dit-il, *produise des Animaux*. C'est lui qui le dit : pour l'Écriture, elle ne dit rien moins que cela ; le plus petit écolier, est en état de le lui soutenir, & de lui faire voir que dans cet endroit elle se sert d'un Hébraïsme, qui rendu dans sa juste valeur, signifie précisément, *Que la terre produise les Animaux*. Je le défie, lui & tous les Péripatéticiens du monde, de trouver dans ces mots l'ame matérielle, & les formes substancielles.

Mais c'est trop long-tems s'arrêter à ces minuties de Grammaire ; aussi n'ai-je paru y faire quelqu'attention, que pour confir-

mer la vérité de ce que j'ai dis plus haut, que dans les causes désespérées, telle que celle-ci, les meilleurs esprits déraisonnent. Après cela j'espere que le Lecteur me dispensera de parler de la comparaison du cachet & de son empreinte rapportée par le Pére Pardies (a), aussi bien que de la différence admirable, que cet habile homme établit entre les modes, ou accidens, & les formes substancielles (b). On ne croiroit jamais qu'un esprit aussi juste eût pû imaginer, que cette différence consistoit en ce que le mode ne change en rien à la substance du corps qu'il affecte; au lieu qu'étant unie au corps de l'animal, la forme substancielle le constitue en *être d'Animal*, & en fait une *substance d'Animal*, & par conséquent, dit-il, une *substance nouvelle*: comme si l'animal étoit une *substance* particuliére, l'homme une substance particuliére, & ainsi de tous les autres êtres. Mais laissons cela. Dans l'esprit de ses confréres le Pére Pardies étoit un prévaricateur, qui trahissoit les intérêts de la secte, & étoit Cartésien dans l'ame (c). Cela peut être, je n'en sçais rien. Je sçais seulement que les battus ont toujours tort, & que si par malheur l'armée a du dessous, on ne manquera pas de dire

(a) Pardies, *ubi suprà* N°. 104.

(b) *Ibid.* N°. 109.

(c) Le Pere Daniel, *Voyage du Monde de Descartes*, *Part.* IV.

que le Général eſt un mal habile ou un traître.

Avançons. Je crois avoir aſſez bien prouvé, qu'une ſubſtance mitoyenne entre la matiére & l'eſprit, une ſubſtance qui n'eſt ni matiére ni eſprit, qui eſt materielle & n'eſt point matiére, eſt une pure ſuppoſition, une chimére qui ne doit ſa naiſſance qu'aux vaines ſubtilités des Péripatéticiens, & qui n'exiſta jamais dans l'ordre des êtres. Paſſons aux ſentimens & aux connoiſſances matérielles. Je ne doute point que l'idée n'en paroiſſe au moins fort ſinguliére. Les défenſeurs des formes ſubſtancielles l'ont bien prévû : ils ont parfaitement ſenti, que cette nouvelle abſurdité ne manqueroit pas de faire pleuvoir ſur eux les railleries & les invectives; & pour parer le coup, ils croyent avoir trouvé un ſecret merveilleux, en imaginant l'admirable diſtinction des connoiſſances ſpirituelles & des connoiſſances ſenſibles. Des connoiſſances ſenſibles, dira-t-on : quelle ſorte d'animal eſt-ce-là ? Ariſtote me pardonne ſi j'en ſçai rien; mais conſultons encore l'habile homme que j'ai déja cité plus d'une fois : il eſt en état de nous l'apprendre auſſi-bien que qui que ce ſoit; & quoique dans ſon parti on l'ait blaſonné de l'épithéte odieuſe de prévaricateur, on lui doit la juſtice de reconnoître qu'il l'a défendu auſſi-bien qu'il pouvoit l'ê-

ître, & qu'il a soutenu une mauvaise cause avec tout l'esprit du monde.

» La connoissance spirituelle, ou, si vous » voulez, intellectuelle, est, dit-il (a), une » perception intime, par laquelle nous ap- » percevons tellement un objet, que nous » nous appercevons de cela même, c'est-à- » dire, une perception qui emporte essentiel- » lement avec elle une espéce de réflexion » qu'elle fait indivisiblement sur elle-même, » ensorte que nous connoissons fort bien » que nous connoissons ... Nous n'avons » qu'à nous consulter nous-mêmes, & à con- » sidérer ce qui se passe en nous, pour bien » comprendre la nature de ces connoissan- » ces, de ces perceptions & de ces réfle- » xions que je viens de dire. Quand je pense » à Dieu, & qu'après avoir considéré la » disposition admirable du monde; je viens » à raisonner un peu & à tirer cette consé- » quence, Dieu existe, je pense tellement » à cette existence de Dieu, que je sçai in- » timement que j'y pense. Il n'est pas néces- » saire que je fasse un autre acte de l'enten- » dement par lequel je réfléchisse sur cette » première pensée, pour dire : oui, il est » vrai ; je pense maintenant à Dieu & à son » existence : sans faire cette réflexion par un » nouvel acte, le premier suffit pour me fai- » re sçavoir que je pense, parce que de la

(a) Pardies, *ubi suprà*, N°. 78.

» façon que je pense pour lors, je ne le fais
» pas à mon insçû ; je pense, en connois-
» sant que je pense, & cette sorte de pen-
» sée est essentiellement & indivisiblement
» réflexive sur elle-même. «

J'ai rapporté tout ce long Passage à dessein, pour faire mieux sentir ce que le Pére Pardies entend par connoissances spirituelles, ou intellectuelles. Il en cite encore quelques autres exemples, par lesquels il paroît, que connoître spirituellement n'est précisément autre chose que connoître, & sçavoir que l'on connoît. Jusques-là tout ne va pas mal ; & il faudroit être de bien mauvaise humeur, pour songer à lui chercher querelle sur cet article. Avançons ; écoutons ce qu'il nous apprendra au sujet des connoissances sensibles. Tout autre qu'un Métaphysicien, disons mieux, tout autre qu'un Péripatéticien s'imagineroit, qu'elles ne sont précisément autre chose que celles dont il vient de parler. Car qu'est-ce que connoître sensiblement ? N'est-ce pas évidemment connoître & s'appercevoir & sçavoir que l'on connoît ? Or connoître & s'appercevoir que l'on connoît, est précisément ce que le Pere Pardies vient d'appeller connoissance spirituelle & intellectuelle ; donc les connoissances spirituelles sont précisément les mêmes que les connoissances sensibles, & la distinction qu'on prétend

établir entr'elles, est une distinction vaine & chimérique. Mais encore un coup ne chicanons point sur les mots, quoique ces Messieurs ne nous payent en effet que de mots, que tout leur systême des formes substancielles ne consiste qu'en mots, & que qui leur ôteroit la ressource des mots, les forceroit infailliblement à se taire. Laissons-les pour un moment se flatter de la douce idée, qu'à l'aide de leurs mots toujours vuides de sens, souvent équivoques ou contradictoires, ils réussiront à en imposer aux sots & aux ignorans; & voyons ce qu'ils appellent connoissances sensibles.

» Mais quelquefois aussi, *continue l'habile* » *homme que j'ai cité* (*a*), nous avons des » perceptions qui n'emportent nullement » avec elles ces sortes de réflexions, & nous » appercevons, sans nous appercevoir que » nous appercevions. « Que cela est bien pensé! des perceptions où l'on apperçoit, sans s'appercevoir que l'on apperçoit! Cela fait sans contredit un petit jeu de mots fort joli, mais malheur à nous, s'il y a de la réalité: car delà il s'ensuivra que nous voyons sans voir, que nous sentons sans sentir, que nous pensons sans penser; & que par conséquent nous vivons sans vivre. Cela est terrible; mais qu'on ne croye pas s'en mo-

(*a*) Pardies, *ubi suprà*, N°. 80.

quer : je rens à la lettre la pensée de mon Auteur. Ecoutons-le.

» Par exemple, dit-il, souvent il arrive » qu'ayant l'esprit extrêmement occupé à » la considération de quelqu'objet qui nous » plaît beaucoup, nous sommes tellement » absorbés dans cette considération, qu'il » ne nous reste plus moyen de penser pres- » que à autre chose. Ainsi ayant les yeux » ouverts, nous ne nous appercevons pas » seulement des objets qui sont devant nous, » & une personne de nos amis aura pû pas- » ser, sans que nous y ayons pris garde. En » cette rencontre je demande, si l'on peut » dire que nous ayons vû cette personne ? » A la vérité, j'ai déja supposé que nous ne » nous en étions point apperçû ; mais aussi » ce n'est pas-là ce que je demande. Je ne » demande pas si l'on s'en est apperçu, » puisque je suppose que non ; mais je de- » mande si l'on a vû cette personne, qui » a passé devant nous lorsque nous avions » les yeux ouverts, & que rien ne manquoit » ni du côté de l'organe, ni du côté de » l'objet, ni du côté du milieu pour faire la » vision. L'avons-nous vûe ? Si vous dites » que non, il n'y a point à hésiter ; vous » devez donc dire que nous étions aveu- » gles. Cette conséquence est naturelle ; » car celui là est aveugle, qui ayant les yeux » ouverts, ne voit point en plein jour ce

» qui se passe devant lui, lorsqu'il ne man-
» que rien au dehors de tout ce qui est né-
» cessaire à la vision. Vous direz peut-être
» qu'une des conditions nécessaires est
» l'attention, qui manque en cette rencon-
» tre ; mais prenez garde, s'il vous plaît,
» que si cette attention est nécessaire pour
» nous appercevoir que nous voyons, elle
» peut ne l'être pas pour voir ; & je ne de-
» mande pas maintenant si nous apperce-
» vons, mais seulement si nous voyons. «

Ne l'avois-je pas bien dit, que si nous écoutions le Pére Pardies, il nous prouveroit que nous voyons sans voir, & peut-être aussi que nous vivons sans vivre. Car cette personne qui a passé devant nous, une persuasion intime nous dit que nous ne l'avons pas vûe. Mais passons outre; nous y reviendrons dans un moment. La citation est déja un peu longue; n'importe, allons jusqu'au bout : avec les gens d'esprit tels que l'habile homme dont il s'agit ici, quelque longs qu'ils soient, il n'y a jamais rien à perdre.

» Pour ne pas m'arrêter ici trop longtems,
» *ajoute-t-il* (*a*), il me semble que nous de-
» vons dire absolument que nous avons vû.
» Car enfin il est évident que pendant tout ce
» tems-là nous n'étions pas aveugles. Nous
» sçavons cela, & nous le disons, comme

(*a*) *Ibid.* N. 81.

» l'ayant expérimenté, & sentant fort bien
» qu'en effet nous n'étions pas aveugles,
» que nous avions des yeux, que la lumiére
» ne nous a point disparu, que les choses
» étoient comme elles sont maintenant. Il
» est donc certain, que nous voyions pour
» lors aussi-bien que nous voyons à cette heu-
» re; & toute la différence qu'il y aura, c'est
» que maintenant nous voyons avec cette
» attention, & que tantôt nous voyons sans
» elle. D'où je conclus, que l'on peut voir
» sans cette attention particuliére, je veux
» dire sans s'appercevoir que l'on voit. «

Ce sont ces perceptions, où, comme il l'a dit, on apperçoit sans s'appercevoir que l'on apperçoit, que notre Auteur appelle des connoissances sensibles; & ce sont ces connoissances sensibles, différentes des connoissances spirituelles & intellectuelles qui n'appartiennent qu'à l'homme, qu'il attribue & que tous les Péripatéticiens comme lui attribuent aux Bêtes? Ainsi, dit-il (a),
» quand on dit que nous faisons sans y pen-
» ser plusieurs mouvemens, qui sont d'ail-
» leurs très-réglés, & très-bien proportion-
» nés à la fin que nous pourrions nous être
» proposé nous-mêmes, on veut dire seule-
» ment, que dans ces rencontres nous n'avons
» point de connoissances intellectuelles,
» puisqu'en effet nous n'y prenons nulle-

(a) *Ibid.* N°. 86.

» ment garde, & n'en sçavons rien pour la
» plûpart du tems ? mais on ne peut pas con-
» tester, ce me semble, qu'il n'y intervien-
» ne de ces connoissances sensibles à peu-
» près semblables à celles que je viens d'ex-
» pliquer. «

Ne doit-on pas avouer que l'esprit est un dangéreux instrument, lorsqu'on en abuse; & n'est-on pas obligé de reconnoître la vérité de ce que disoit un fort habile homme, qu'il n'y a rien dont on ne vienne à bout, quand avec de l'esprit, on sçait l'art de tourner un syllogisme ? Car que dans tout ce long Passage cité le Pére Pardies abuse manifestement de son esprit, pour prouver que dans le cas proposé nous avons vû la personne qui a passé devant nous, & que nous n'avons point apperçûe, la chose n'est pas douteuse ; il n'y a point à s'y méprendre. Un sentiment intérieur, une persuasion intime nous dit que nous ne l'avons point vûe ; & tous les Péres Pardies du monde voudroient nous persuader que nous l'avons vûe, que nous n'en croirions rien, & que nous soutiendrions toujours le contraire. Pourquoi; & d'où peut venir cette opposition entre notre sentiment intérieur & les raisons d'un si habile homme ? Qui des deux nous trompe ? Est-ce cette persuasion intime que nous avons ? Non ; elle est incapable de nous égarer : c'est notre guide le

plus fidéle & le plus sûr; & malheur à nous, si nous refusons de l'écouter, pour suivre des lumiéres étrangéres à son préjudice? Il faut donc que ce soit le Pére Pardies qui tâche de nous en imposer; & c'est sans doute dans son raisonnement, que nous devons chercher la source de l'illusion. Voyons: ne seroit-elle point cachée sous l'équivoque du mot *voir*, dont ce Philosophe se joue? Il est aisé de s'en éclaircir. Qu'est ce que voir? Peut-on voir sans que l'ame y fasse attention? Peut-on voir sans appercevoir? Si on ne le peut pas, toute la Philosophie aura beau dire; nous n'aurons point vû la personne que nous n'avons point apperçue. Or que l'on ne puisse voir sans attention & sans appercevoir, je le prouve, & je le prouve par le Pére Pardies lui-même. Je vais rapporter ses propres termes, afin qu'on ne puisse pas dire que j'en impose.

» Quand je vois, dit cet homme ingé- » nieux dans un autre endroit, en soutenant » une autre cause (*a*), quand je vois un ta- » bleau devant moi, il y a une infinité de » rayons qui sont portés dans l'air, & qui » passant au travers des humeurs de mon » œil, vont faire une peinture admirable de » ce tableau sur les peaux qui sont vis-à-vis. » *Ce n'est pas encore voir*, puisque tout cela

(*a*) *Ubi suprà*, N. 44. 45. & 46.

» se peut faire dans un œil artificiel, & dans » celui d'un mort. Ensuite, par le moyen » du nerf optique, il se fait une certaine » communication jusques dans l'intérieur » du cerveau, où est ce qu'on appelle le » sens commun, & le siége de l'imagina- » tion; & il s'y forme une autre sorte d'i- » mage infiniment plus subtile & plus dé- » licate, que Saint Augustin appelle spiri- » tuelle, pour la distinguer de la première » qu'il appelle corporelle. Jusques là, *ce* » *n'est point encore appercevoir*, parce que » toutes ces représentations, toutes subtiles » qu'elles soient; ne sont que de certaines » figures corporelles, qui se forment dans » la substance du cerveau . . . . Or, que la » substance du cerveau soit imprimée com- » me il vous plaira, qu'on y grave les fi- » gures les plus délicates du monde, s'il n'y » a autre chose, ce ne sera point-là apper- » cevoir.

» Comme donc notre ame se trouve en » cet endroit intimément présente & *atten-* » *tive*, & comme d'ailleurs elle a la facul- » té de connoître, elle ne peut ignorer ce » qui se passe ainsi chez elle-même. Nous » concevons sans peine qu'un Ange étant pré- » sent à une pierre, s'appercevroit fort bien » que c'est-là une pierre: aussi *notre ame étant* » *présente à cette partie du cerveau ainsi émue* » *& ainsi figurée*, s'apperçoit fort bien de

» ce mouvement & de cette figure. Mais
» pour cela il faut qu'outre toutes ces diver-
» ses agitations & toutes ces figures du corps,
» notre ame se fasse elle-même une autre
» sorte de peinture, & qu'en la faisant, elle
» la considére & la regarde en elle-même,
» de sorte que l'image ne soit point diffé-
» rente de l'action par laquelle on la consi-
» dére, & que se représenter un objet soit
» la même chose que le considérer.

» Voilà ce que nous expérimentons en
» nous, quand nous sentons & que nous
» appercevons : *nous nous formons nous mê-*
» *mes en nous-mêmes une image & une repré-*
» *sentation de quelque chose ;* & par cela
» même que nous formons cette image,
» nous la considérons indivisiblement, &,
» comme l'on parle dans l'Ecole, intransi-
» tivement. Et sans cette représentation in-
» térieure que Saint Augustin appelle in-
» tellectuelle, les objets auroient beau se
» présenter à nos sens ; ils pourroient se
» peindre dans le fond de nos yeux ; ils
» pourroient même ébranler nos nerfs jus-
» ques dans l'intérieur du cerveau ; ils pour-
» roient, si vous voulez, y graver ces ima-
» ges & ces figures ; *mais pour tout cela ils*
» *ne seroient jamais apperçus.* «

Je m'en tiens là. Ce Passage est peut-être un peu long ; mais il est trop précis & trop formel, pour que j'aye crû devoir l'abréger

d'une seule syllabe. Car de là il résulte évidemment selon le Pére Pardies lui-même, 1°. que voir & appercevoir sont précisément la même chose, ensorte que l'un ne sçauroit aller sans l'autre; 2°. que pour voir, il ne suffit pas, comme il l'a d'abord supposé faussement, que nous ayons les yeux ouverts, & que ni du côté de l'organe, ni du côté de l'objet ou du milieu, rien ne manque pour faire la vision; qu'avec tout cela les objets extérieurs pourront bien se peindre dans nos yeux, ou même dans notre cerveau; mais que malgré cela ils ne seront point vûs & apperçûs, que malgré cela nous ne verrons point, si outre cela notre ame n'est présente & attentive à l'endroit du cerveau où ces objets viennent se peindre, si elle ne s'en forme à elle-même une représentation & une image, & si par la même action qui lui sert à se former cette image, elle ne la regarde & la considére. D'où je conclus contre le Pére Pardies, d'après le Pére Pardies lui-même, que puisque dans le cas qu'il a proposé nous n'avons point apperçu la personne qui a passé devant nous, puisque nous n'y avons pas fait attention, nous ne l'avons certainement point vûe.

De-là il s'ensuit encore, que la différence que cet habile homme a prétendu établir entre les connoissances spirituelles &

les connoissances sensibles, est une distinction purement imaginaire & absolument chimérique; que le systême des formes substancielles croule encore par cet endroit; & que puisque si l'ame n'est présente & attentive à l'endroit du cerveau où les objets viennent se peindre, si elle ne s'en forme une image à elle-même pour la regarder & la considérer, toutes opérations qui ne peuvent convenir à la matiére, ni à aucune substance matérielle, puisque sans cela, dis-je, nous ne pouvons voir, ni appercevoir, ni par conséquent sentir & connoître, il est vrai de dire qu'avec toutes les formes substancielles d'Aristote les Bêtes ne verront jamais, n'appercevront jamais, ne sentiront & ne connoîtront jamais, si outre cela elles n'ont une ame spirituelle. Car pourquoi seroient elles plus privilégiées que nous? Sont-elles de meilleure maison; pour pouvoir opérer avec le moins ce qu'avec le plus nous avons encore souvent de la peine à faire? Aussi le Pére Pardies convient-il formellement de la conséquence. » Cette » sorte de représentation, dit-il (*a*), que » nos Philosophes estiment ainsi nécessaire » pour le sentiment & pour la perception » est quelque chose de si relevé, qu'il n'y » a corps imaginable, pour grande que soit » sa subtilité & sa perfection, qui puisse

(*a*) *Ubi suprà*, N. 47.

atteindre

» atteindre jusques-là ; & qu'ainsi cette opé-
» ration étant au-delà de tout ce que peut
» faire un corps, il faut nécessairement
» qu'elle ait un autre principe qui ne soit
» pas corps, c'est-à-dire, qui soit une ame
» spirituelle & immatérielle. «

Qu'on ne nous dise donc plus, que si dans le cas proposé nous n'avons point vû la personne qui a passé devant nous, il faut convenir qu'alors nous étions aveugles. Ce sont-là des tours de Métaphysiciens accoutumés à se jouer des mots, & à raisonner éternellement sur des équivoques. J'ai déja averti, qu'elle consistoit ici dans le mot *voir*. Car on peut ne pas voir de bien des façons. On ne voit point quand on n'a pas d'yeux, & quand on n'en a jamais eu, ou quand en ayant eu, on les a perdus par quelque accident. Avec des yeux même on ne voit point, lorsque quelque obstacle tel, par exemple, qu'une taye, empêche l'usage de la vûe ; ou bien si l'on a les yeux fermés, ou si l'on est dans les ténébres. Mais avec les meilleurs yeux du monde, quoiqu'on les ait parfaitement ouverts, & au milieu du plus beau jour, on ne voit point, & l'on ne doit pas voir, lorsqu'on n'arrête point sa vûe sur les objets & qu'on n'y fait pas attention. Pourquoi ? Parce que les rayons qui partent des objets ont beau se peindre alors dans les yeux &

dans le cervau ; l'ame occupée ailleurs n'est pas présente dans cet endroit, pour s'appercevoir de ce qui s'y passe. Dira-t-on pour cela qu'alors on est aveugle ? Qu'on dise donc aussi qu'un homme est aveugle, sourd & insensible, parce que dans l'extase, il ne voit, ne sent & n'entend point, Il l'est pour le présent, si l'on veut ; mais attendez un seul instant, il cessera bien-tôt de l'être Et quand cela cessera-t-il ? Dès qu'il le voudra, dès que son ame voudra se rendre attentive aux objets présens. Et c'est ce qu'il y a de bien admirable, que quoique nos sens soient disposés au mieux, les objets extérieurs ont beau se présenter à eux, ils ne font sur nous aucune impression, nous ne voyons point, nous n'entendons point, nous ne sentons point, si nous ne voulons voir, sentir & entendre. Cela est si vrai, que dans les occasions même les plus imprévûes, dans les sensations forcées, nous ne voyons, nous n'entendons, nous ne sentons que confusément, si la durée de l'impression n'oblige notre ame de se prêter à des sensations, qu'elle hait & qu'elle rejette ; ensorte qu'il est vrai de dire, que si les Bêtes n'ont point une ame spirituelle comme nous, une ame capable de vouloir, elles sont incapables de voir, d'entendre & de sentir, ou que si sans cela elles peuvent avoir des connoissances & des

fensations, ce ne fçauroient être que des connoiffances & des fenfations momentanées, forcées & défagréables: difons mieux; elles ne peuvent point en avoir du tout, puifque dans les occafions même les plus imprévûes, dans les fenfations les plus violentes, la préfence de l'ame eft fi néceffaire, que de l'aveu de tous les hommes qui ont des yeux à la tête, ou qui veulent en avoir, fans elle l'impreffion des objets extérieurs n'agiroit que fur une maffe aveugle & infenfible.

Car on a beau dire (a), que fentir du feu, & penfer à du feu, font des chofes très-différentes, & par conféquent très-féparables l'une de l'autre. Quand j'accorderois la propofition à l'habile homme qui l'a avancée, qu'y gagneroit-il? Tant qu'il ne fera pas démontré qu'un cadavre eft capable de fentir, ne fera-t-il pas toujours vrai de dire, que le fentiment ne fauroit convenir à la matiére? Mais à Dieu ne plaife que je demeure d'acord que fentir du feu, & penfer à du feu, font des chofes trèsféparables. La Métaphyfique qui fçait fi bien l'art de divifer, & qui n'a jamais fçu peutêtre celui de réunir enfemble deux vérités, pourra les féparer fans doute. Pour moi qui ne fuis point initié dans fes myftéres,

(a) Le Pere Daniel, *Voyage du Monde de Descartes*, *Part.* V.

j'avoue qu'on peut bien penser à du feu sans le sentir; mais je défie bien qu'on puisse le sentir sans y penser, à moins qu'on ne soit ladre-verd, & je reviens à mon cadavre. Tant qu'il ne sera pas démontré qu'il est capable de sentir, la matiére demeurera toujours matiére; c'est-à-dire toujours insensible. Les objets extérieurs auront beau agir sur l'organe, l'organe lui-même aura beau être bien disposé; s'il n'y a point d'ame dans le tuyau, le tuyau ne chantera point, &, comme l'a dit Leibnitz, il n'y aura jamais de sentiment sans réflexion & sans pensée.

Finissons. J'ai dit il n'y a qu'un moment que les Bêtes ne doivent pas être plus privilégiées que nous, & que si sans le secours d'une ame spirituelle & intelligente nous ne pouvons ni voir, ni entendre, ni par conséquent connoître & sentir, une forme substancielle ne leur suffit pas, pour ces mêmes opérations, & elles ont nécessairement besoin pour connoître & pour sentir d'une ame spirituelle comme la nôtre. Retournons la phrase. La machine de notre corps est toute disposée comme celle du corps des Bêtes : nous avons à peu près les mêmes organes, & dans nous comme dans elles ils sont à peu près susceptibles des mêmes impressions. Pourquoi donc seroient-elles plus privilégiées que nous? Si par le moyen d'une ame matérielle elles sont capables de

connoître & de sentir, pourquoi avec une ame matérielle comme la leur ne serions-nous pas aussi capables de connoissance & de sentiment? Pourquoi ne pourrions-nous pas faire ces mêmes opérations sans le secours d'une ame spirituelle & raisonnable? Ces opérations ne sont pas après-tout fort différentes en nous de ce qu'elles semblent être dans la brute. S'il y a de la différence, ce n'est certainement que du plus au moins: ainsi tout ce que l'on pourra dire sera que l'ame de l'homme est plus parfaite que celle des Bêtes; mais le plus ou le moins de perfection n'empêchera point, que ce ne soit toujours une ame matérielle.

On ne manquera pas de dire, qu'entre les opérations de l'homme il y en a de si excellentes, qu'elles ne peuvent convenir aux animaux, ni procéder d'aucun autre principe que d'une ame spirituelle & intelligente; & ces opérations, dira-t'on, sont les connoissances universelles, le raisonnement par lequel nous tirons une connoissance de l'autre. Mais ces opérations qu'on trouve si belles & si extraordinaires dans l'homme, qu'ont-elles de si supérieur à celles qu'on attribue ici aux Bêtes? Ne peut-on pas toujours dire qu'elles n'en diffèrent que du plus au moins. En effet, si une fois on accorde de la connoissance aux animaux, quelle qu'elle puisse être, ce chien

qui voulant prendre un morceau friand pendu dans un endroit où il ne peut atteindre, après avoir remarqué un lieu élevé d'où il peut monter sur un autre, & de là attraper ce qu'il désire, saute habilement sur le premier dégré, & de-là arrive d'échelon en échelon jusqu'au morceau dont il fait sa proie; ce chien, dis-je, peut-on nier qu'il ne rassemble alors l'image du lieu où il est avec celle du premier dégré, celle-ci avec celle du dernier, & cette derniére avec l'image de la chose qu'il veut avoir? Peut-on nier en un mot qu'il ne raisonne? Un chat n'a-t'il pas une idée universelle de la bonté, & ne sçait-il pas en général que tous les fromages sont bons, puisqu'il ne manque jamais d'aller au fromage? Un chien qui court après un liévre, ignore-t'il que le liévre est bon à attraper, & ne sçait-il pas que pour l'attraper il faut courir? Il connoît donc la fin, & les moyens qu'il faut prendre pour y arriver. Les linottes ne connoissent-elles pas aussi la fin & les moyens, lorsqu'avec leur bec elles attirent leur boire & leur manger, qui est suspendu en de petits sceaux? On peut se donner le plaisir de leur voir faire ce petit manége raisonné, chaque fois que l'on passe sur le Quay de la Ferraille, le long du mur de l'Eglise des Cordeliers, ou au haut de la rue St. Honoré. On en voit encore dans plusieurs boutiques de

Marchands ou d'Artisans: un chardoneret enchaîné fait l'amusement d'un Cordonnier qui taille un escarpin. J'ai dit que ces linottes connoissent la fin & les moyens; car pour cela il faut qu'elles connoissent premiérement, que le boire & le manger leur est bon : il faut qu'elles sçachent ensuite qu'elles doivent l'approcher, puisqu'il est éloigné; & pour l'approcher, il faut qu'elles jugent qu'il est nécessaire de tirer avec le bec la corde ou la chaînette qui le tient suspendu, & arrêter avec le pied ce qu'elles en ont tiré, pour lever le reste de la même maniére. Si ce n'est là connoître la fin & les moyens, peut-on dire qu'entre les hommes il y en ait beaucoup qui les connoissent? Or raisonner, profiter de l'expérience, connoître les moyens & agir pour une fin, craindre & espérer le bien ou le mal à venir, ce qu'Aristote, St. Thomas, toute l'Ecole Péripatéticienne en un mot attribue aux animaux, sont-ce, à votre avis, des opérations fort inférieures à ce que l'on remarque de plus parfait & de plus excellent dans l'homme? Et qu'est-ce après tout, dit un habile homme, qui dit toujours bien, quelque parti qu'il ait à défendre (*a*), qu'est-ce qu'une connoissance universelle, sinon une connoissance qui convient à plusieurs choses semblables, comme le portrait d'un

(*b*) Pardies, *ubi suprà. n.* 51.

nos Philosophes se soucient beaucoup : depuis qu'il y a des Métaphysiciens au monde, la façon dont ils ont sçu marier ses principes avec leurs idées n'a que trop prouvé, que ce qu'on appelle les intérêts de la Foi n'est pas ce qui les met le plus en peine. Passons donc à d'autres. Depuis que je m'amuse ici à éplucher les divers sentimens de nos Modernes sur l'ame des Bêtes, je ne sçache pas avoir encore pû rencontrer rien de bon, aucun systême qui ne fût absurde, ridicule, impertinent, contraire à tous les principes reçus, dangéreux dans ses conséquences, sujet en un mot à des difficultés de toute espéce & insurmontables. En cherchant beaucoup, peut être ne trouverons-nous pas mieux. Qu'y faire ? C'est, comme je crois l'avoir dit ailleurs, à quoi doit s'attendre quiconque entreprend de suivre à la piste ce que les Philosophes ont pensé sur quelque sujet que ce soit. Quel qu'en soit le succès, nos recherches ne seront pas tout-à-fait infructueuses : elles nous apprendront du moins que les Modernes, comme les Anciens, n'ont sçu ce qu'ils disoient sur la matiére que je traite. Est-ce perdre absolument son tems, que de l'employer à s'instruire des sottises des hommes ?

CHAPITRE IV.

Des Cartésiens, OU *Du systême des Automates.*

C'Est à vous, Descartes, à qui je m'adresse. Vous êtes le pére & le restaurateur de la Philosophie Moderne : c'est à vous qu'elle est redevable des vraies & des claires idées de l'esprit & du corps. Ce que tous les siécles précédens avoient ignoré, ce qui jusqu'à vous avoit été caché aux yeux des profanes Mortels sur cette matiére, vous l'avez trouvé, vous l'avez léché, vous lui avez donné la figure & la forme; & si l'on vous en croit, vous l'avez si bien éclairci, qu'il ne reste plus qu'à mettre le doigt dessus, & qu'il faudroit être aveugle plus que tous les Aveugles des Quinze-vingt, pour ne pas ouvrir les yeux à la lumiére qui sort des connoissances sublimes, que vous nous avez communiquées sur ces deux substances. Il est vrai pourtant, que malgré ce fameux sophisme que vous avez vanté comme une démonstration de l'immortalité de l'ame humaine, vous avez beaucoup ra-

homme conviendroit à tous les visages qui lui ressembleroient? Qu'est-ce qu'un raisonnement, sinon une connoissance produite par une autre connoissance, comme nous voyons qu'un mouvement n'est souvent que la suite & l'effet d'un autre. Si l'on admet une fois que la connoissance de la fin & des moyens, la crainte & l'espérance du bien ou du mal à venir peuvent être les attributs d'une ame purement matérielle, comment sera-t'il possible de prouver, que tout ce qu'on vante dans l'homme de plus excellent ne sçauroit convenir à la matiére?

Je pourrois aller plus loin; & il ne me seroit pas impossible de prouver, que si les Bêtes sont capables de connoître, elles sont capables de raisonner, elles sont pourvues d'une volonté & d'un libre-arbitre, elles sont en un mot en état d'agir comme les hommes. Aussi remarquez, s'il vous plaît, que pour prouver que nous étions libres, les Péres ne se sont servis que de cet argument général; que tout ce qui est capable de connoître, peut connoître le bien & le mal, c'est-à-dire, ce qui lui est bon, & ce qui lui est mauvais; que par conséquent en considérant ces deux objets, il peut les comparer ensemble, il peut délibérer, il peut se déterminer & en choisir un à l'exclusion de l'autre, en quoi consiste l'usage de la liberté. Cela est si vrai, que la défi-

nition générale qu'on donne de la liberté, est celle-ci, *Facultas agendi cum ratione, la puissance d'agir avec connoissance*. D'où je suis en droit de raisonner ainsi : les Bêtes connoissent; donc elles connoissent le bien & le mal; donc elles délibérent; donc elles se déterminent, & choisissent l'un pour éviter l'autre. Tout cela se fait dans les Bêtes sans le secours d'une ame spirituelle : une ame matérielle leur suffit; donc pour tout cela il n'est pas nécessaire d'admettre dans l'homme une ame spirituelle; donc il peut n'avoir qu'une ame purement matérielle, & être libre. Dans les principes que je viens de poser, le raisonnement est juste; je défie qu'on puisse en disconvenir. Mais il est impie, dira-t'on; je le sçai : aussi n'est-ce pas moi qui le fais; ce sont les Péripatéticiens qui donnent occasion aux Libertins de le faire.

Après cela ces Messieurs n'ont-ils pas bonne grace, de nous vanter leur sentiment des Formes substancielles comme parfaitement conforme à la raison & au bon sens, & très-compatible avec ce que la Religion nous enseigne ? Malheur au bon sens & à la raison, s'ils doivent jamais se trouver d'accord avec toutes les impertinences, toutes les absurdités que j'ai fait remarquer dans ce prétendu systême ! A l'égard de la Religion, je ne pense pas que ce soit ce dont

nos Philosophes se soucient beaucoup : depuis qu'il y a des Métaphysiciens au monde, la façon dont ils ont sçu marier ses principes avec leurs idées n'a que trop prouvé, que ce qu'on appelle les intérêts de la Foi n'est pas ce qui les met le plus en peine. Passons donc à d'autres. Depuis que je m'amuse ici à éplucher les divers sentimens de nos Modernes sur l'ame des Bêtes, je ne sçache pas avoir encore pû rencontrer rien de bon, aucun systême qui ne fût absurde, ridicule, impertinent, contraire à tous les principes reçus, dangéreux dans ses conséquences, sujet en un mot à des difficultés de toute espéce & insurmontables. En cherchant beaucoup, peut être ne trouverons-nous pas mieux. Qu'y faire ? C'est, comme je crois l'avoir dit ailleurs, à quoi doit s'attendre quiconque entreprend de suivre à la piste ce que les Philosophes ont pensé sur quelque sujet que ce soit. Quel qu'en soit le succès, nos recherches ne seront pas tout-à-fait infructueuses : elles nous apprendront du moins que les Modernes, comme les Anciens, n'ont sçu ce qu'ils disoient sur la matiére que je traite. Est-ce perdre absolument son tems, que de l'employer à s'instruire des sottises des hommes ?

CHAPITRE IV.

Des Cartésiens,

OU

Du systême des Automates.

C'Est à vous, Descartes, à qui je m'adresse. Vous êtes le pére & le restaurateur de la Philosophie Moderne : c'est à vous qu'elle est redevable des vraies & des claires idées de l'esprit & du corps. Ce que tous les siécles précédens avoient ignoré, ce qui jusqu'à vous avoit été caché aux yeux des profanes Mortels sur cette matiére, vous l'avez trouvé, vous l'avez léché, vous lui avez donné la figure & la forme ; & si l'on vous en croit, vous l'avez si bien éclairci, qu'il ne reste plus qu'à mettre le doigt dessus, & qu'il faudroit être aveugle plus que tous les Aveugles des Quinze-vingt, pour ne pas ouvrir les yeux à la lumiére qui sort des connoissances sublimes, que vous nous avez communiquées sur ces deux substances. Il est vrai pourtant, que malgré ce fameux sophisme que vous avez vanté comme une démonstration de l'immortalité de l'ame humaine, vous avez beaucoup ra-

baissé le ton dans le particulier (*a*), & vous êtes exprimé d'une maniére fort douteuse & assez équivoque sur cet article. Mais laissons-là cette question : elle pourroit vous mettre de mauvaise humeur ; & j'ai besoin de vous ménager. Si la foiblesse humaine vous a fait mollir en secret sur la nature de notre ame, du moins ne vous a-t'on jamais vû biaiser sur ce qui regarde celle des Bêtes. Que vous êtes heureux, vous qui nous avez donné pour principe de douter de tout, d'avoir sçu fixer vos incertitudes sur une matiére couverte de ténébres aussi épaisses ! Le systême des Automates, heureux fruit de vos sublimes méditations, rendra votre nom à jamais immortel : il est devenu le point capital, & comme le mot du guet de votre secte ; & vos Disciples l'ont soutenu avec une supériorité bien propre à imposer silence aux vaines subtilités des grimauds obscurs de l'Ecole. Permettez-moi, grand Descartes, d'entrer à mon tour dans le sanctuaire de ce systême également clair & mystérieux. Daignez guider mes pas chancelans dans le chemin du vrai auquel

(*a*) Pour ce qui est de l'état de l'ame après cette vie, *dit ce Philosophe en écrivant à la fameuse Elisabeth Princesse Palatine*, j'en ai bien moins de connoissance que M. Digby. Car laissant à part ce que la Foi nous en enseigne, je confesse que par la seule raison naturelle nous pouvons bien faire beaucoup de conjectures à notre avantage, & avoir de flatteuses espérances, mais non point aucune assurance.

j'aspire. Eclairez-moi de ces vives lumiéres, qui menent sûrement à l'évidence ceux qui veulent bien se reposer sur vous du soin de les y faire arriver. Fixez mes doutes, dissipez mes obscurités; & rendez-moi à cette tranquillité que m'ont ôtée tous les Philosophes vos Confréres, que j'ai consultés jusqu'ici inutilement. C'est vous demander beaucoup, peut-être trop; mais que doit-on attendre de l'Illustre Descartes, que des prodiges? Et que ne peut-on pas, quand on sçait trouver dans la Divinité le pouvoir de changer l'essence des choses?

Commençons par rendre gloire à la vérité? Le systême des Automates est-il de Descartes, n'en est-il pas? La question n'est pas difficile à résoudre. Pour peu qu'on se rappelle ce qui a été dit dans la premiére Partie de cet Ouvrage, il sera très-aisé de se convaincre, que plus de quatre mille ans peut-être avant qu'il y eût au monde un Descartes, on avoit fait des Bêtes de pures machines. Ce qu'il y a de singulier, est qu'Aristote lui-même, Aristote le pére des Péripatéticiens & des Formes substancielles, Aristote le but des railleries & le jouet perpétuel des Cartésiens, oui Aristote a, sinon soutenu, du moins exposé clairement la même hypothèse (*a*). Nous apprenons

(*a*) Aristote, *De Animal. mot, c. 7. & de Gen. Anim. lib. 2. c. 1.*

aussi de Cicéron (*a*), qu'un certain Phérécrate nioit que les Bêtes eussent des ames, ni aucun autre principe de leurs opérations, que la figure de leur corps, c'est-à-dire en bon François, la machine. On a prétendu encore (*b*), que sous le régne des premiers Césars, les Stoïciens avoient soutenu ce sentiment. Enfin St. Augustin dit formellement (*c*), que toute absurde qu'est cette opinion, non seulement elle avoit été adoptée par de très-habiles gens, mais qu'il étoit persuadé que de son tems même il se trouvoit encore des personnes d'esprit, qui croyoient que les Bêtes n'avoient point d'ame.

Voilà, à mon avis, une généalogie des Automates assez bien déduite, & leur ancienneté dûment constatée. Reste à sçavoir, si depuis le siécle de St. Augustin ayant peut-être laissé dormir leur noblesse, il a été réservé à Descartes de la réveiller, & de les illustrer parmi les Modernes. Par malheur il se trouve que non, & que dès l'année 1554. un certain Gomésius Péréïra, Médecin Es-

(*a*) *Neque esse.. animam in bestiâ.. quippe quæ nulla sit, nec sit quidquam, nisi corpus figuratum.* Cicer. *Tusc. Quæst. lib.* 1.

(*b*) Bayle, *Rep. des Lettres*, *Octob.* 1684. *art.* 11.

(*c*) *Quod autem tibi visum est, non esse animam in corpore viventis animalis, quanquàm videatur absurdum, non tamen doctissimi homines, quibus id placuit, defuerunt, neque nunc arbitror deesse.* August. *De quantit. Animæ*, *c.* 30.

pagnol, publia un Livre (*a*), où il exposoit le même systême. Voilà, direz-vous, une supercherie bien marquée ! Nous avions jusqu'ici regardé Descartes comme le pére & l'inventeur de ce sentiment ; & en cette qualité nous lui en avions fait honneur. Ses Disciples nous l'avoient laissé croire : ils l'avoient même prôné comme tel ; & voilà qu'il se trouve qu'il n'en est pas non-seulement l'Auteur ; mais même le restaurateur, & qu'il s'est lâchement laissé prévenir par un autre ! Peut-on imaginer tromperie plus insigne que celle-là ? Dans la République des Lettres ne devroit-on pas avoir établi un tribunal, pour réprimer de pareils brigandages ? Doucement : Descartes n'a mérité par aucun endroit de s'attirer ces invectives. Est-il responsable de ce qu'un faux zéle a pû faire faire à ses Sectateurs ? Du reste s'il n'a pas inventé le systême des Automates, il a du moins prétendu le perfectionner : il a travaillé à le mettre en honneur, il l'a produit dans le monde & au grand jour ; & il a pû le donner véritablement pour un systême tout neuf. Quoi qu'il ne fût pas de lui, quoiqu'il fût au monde depuis trois à quatre mille ans ; il y étoit alors si bien ignoré, & il a été depuis si bien fêté, que ce Philosophe peut se vanter a-

(*a*) Il avoit pour titre, *Antoniana Margarita*. Bayle, *Dict. Crit. art.* Péréira.

vec raison de l'avoir ressuscité. Après tout, quand Descartes n'auroit eu aucune part à la fortune qu'il a faite, pensez-vous qu'il eût eu si grand tort de s'en faire honneur? Croyez-moi : de quelque génie, de quelques talens que l'on soit orné, quelque mérite réel que l'on ait, un peu de charlatanerie ne sied pas mal dans la réputation des plus grands hommes.

Quoi qu'il en soit, & de quelque part qu'il nous vienne, qu'il soit ancien, ou qu'il soit nouveau, il est certain que de tous les systêmes, celui-ci paroît le plus simple, le plus naturel, le moins embarrassé & le plus commode; qu'il ne renferme aucune idée, qui ne soit à peu près à la portée de l'entendement; & que du moins en apparence la Religion n'y est intéressée en aucune sorte. Car d'abord imaginez-vous qu'il ne s'agit dans ce sentiment ni d'ame spirituelle, ni de Forme substancielle, ni d'instinct, ni de principe enfin différent du corps de l'animal, quelque soit ce principe, & de quelque nature, de quelque espéce qu'on le suppose : il n'est ici mention de rien de tout cela ; & dans cette hypothèse les Bêtes sont de pures machines, dont tous les mouvemens se font par les seuls principes de la Méchanique. Les Bêtes des machines! dites-vous : cela est plaisant ; & quelles machines encore ? Quelles machines? Je vous

jure

jure par Descartes que je n'en sçai rien. Mais attendez ; il n'est peut-être pas impossible de le deviner. Après tout peu importe : ce seront telles machines qu'il vous plaira ; par exemple, des moulins à vent. Ah, fi donc ; vous écriez-vous : laissez, s'il vous plaît ; Monsieur, vos moulins à vent à Montmartre. Comment ! Je mettrois coucher dans mon lit auprès de moi un moulin à vent, & je le caresserois comme je caresse ma chienne ! Vous avez raison, & moi j'ai tort : un moulin à vent feroit un assez mauvais effet dans un lit ou dans une cage. Eh bien ! nous avons de quoi choisir ; prenons, si vous voulez, des violons, des haut-bois, des clavecins, des flutes traversiéres. Voilà sans contredit de quoi faire un assez joli concert. Sans doute, repliquez-vous ; & si votre systême est vrai, je veux croire que mon serin est le flageolet le plus doux & le plus amusant du monde, & mon épagneul un haut-bois inimitable. Tant mieux, j'en suis ravi : divertissez-vous bien avec votre flageolet & votre haut-bois inimitable ; mais ne vous avisez pas, s'il vous plaît, de révoquer en doute la vérité de mon systême. Descartes l'a dit ; cela suffit : car vous concevez qu'un Philosophe comme lui n'a pas cherché à nous en faire à croire.

Mais je pourrois parcourir en détail toutes les machines, qui ont été, qui sont &

vec raison de l'avoir ressuscité. Après tout, quand Descartes n'auroit eu aucune part à la fortune qu'il a faite, pensez-vous qu'il eût eu si grand tort de s'en faire honneur? Croyez-moi : de quelque génie, de quelques talens que l'on soit orné, quelque mérite réel que l'on ait, un peu de charlatanerie ne sied pas mal dans la réputation des plus grands hommes.

Quoi qu'il en soit, & de quelque part qu'il nous vienne, qu'il soit ancien, ou qu'il soit nouveau, il est certain que de tous les systêmes, celui-ci paroît le plus simple, le plus naturel, le moins embarrassé & le plus commode; qu'il ne renferme aucune idée, qui ne soit à peu près à la portée de l'entendement; & que du moins en apparence la Religion n'y est intéressée en aucune sorte. Car d'abord imaginez-vous qu'il ne s'agit dans ce sentiment ni d'ame spirituelle, ni de Forme substancielle, ni d'instinct, ni de principe enfin différent du corps de l'animal, quelque soit ce principe, & de quelque nature, de quelque espéce qu'on le suppose : il n'est ici mention de rien de tout cela ; & dans cette hypothèse les Bêtes sont de pures machines, dont tous les mouvemens se font par les seuls principes de la Méchanique. Les Bêtes des machines! dites-vous: cela est plaisant; & quelles machines encore? Quelles machines? Je vous jure

jure par Descartes que je n'en sçai rien. Mais attendez ; il n'est peut-être pas impossible de le deviner. Après tout peu importe : ce seront telles machines qu'il vous plaira ; par exemple, des moulins à vent. Ah, fi donc ; vous écriez-vous : laissez, s'il vous plaît ; Monsieur, vos moulins à vent à Montmartre. Comment ! Je mettrois coucher dans mon lit auprès de moi un moulin à vent, & je le caresserois comme je caresse ma chienne ! Vous avez raison, & moi j'ai tort : un moulin à vent feroit un assez mauvais effet dans un lit ou dans une cage. Eh bien ! nous avons de quoi choisir ; prenons, si vous voulez, des violons, des haut-bois, des clavecins, des flutes traversiéres. Voilà sans contredit de quoi faire un assez joli concert. Sans doute, repliquez-vous ; & si votre systême est vrai, je veux croire que mon serin est le flageolet le plus doux & le plus amusant du monde, & mon épagneul un haut-bois inimitable. Tant mieux, j'en suis ravi : divertissez-vous bien avec votre flageolet & votre haut-bois inimitable ; mais ne vous avisez pas, s'il vous plaît, de révoquer en doute la vérité de mon systême. Descartes l'a dit ; cela suffit : car vous concevez qu'un Philosophe comme lui n'a pas cherché à nous en faire à croire.

Mais je pourrois parcourir en détail toutes les machines, qui ont été, qui sont &

qui seront jamais, avant que d'en rencontrer peut-être une seule, qui pût convenir à toutes les espéces de Bêtes. Fixons nous à quelqu'une; & choisissons la telle, qu'elle puisse servir à expliquer tout ce que l'on découvre dans quelque animal que ce soit de plus singulier & de plus admirable: la montre ou l'horloge, par exemple. Cette machine artificielle est d'autant plus propre à la comparaison dont il s'agit, que par ses ressorts multipliés, & par la régularité de ses mouvemens, elle représente moins imparfaitement que bien d'autres la disposition & le jeu de la machine naturelle. Aussi Descartes, qu'on n'a jamais accusé de manquer du côté de l'esprit, n'a-t-il eû garde de l'échapper. Sur ce pied-là, imaginez une horloge composée, non pas d'or ou d'argent, de fer, de bois, de cordes & de clous, de roues & de ressorts, mais de chair & d'os, de muscles, de nerfs, de tendons, de fibres, d'artéres & de veines, en un mot de tous les organes, tant intérieurs qu'extérieurs, nécessaires pour recevoir les impressions que les objets pourront faire sur la machine. Voilà votre chienne. Montons la montre, & mettons-là, si vous voulez, sur dix heures, c'est-à-dire, supposons certaine disposition dans les organes de l'animal, certain dégré, certaine espéce de chaleur dans le cœur & dans l'estomac: voilà l'hor-

loge qui marche. Admirez maintenant, au moyen de cette diſpoſition & de cette chaleur, le mouvement & la vie ſe répandre avec le ſang dans toutes les parties de cet Automate. Conſidérez la circulation du ſang, la filtration des humeurs, & comment la diſtribution s'en fait naturellement par tout le corps, ſuivant les régles de l'équilibre des liqueurs, & les loix de la Méchanique. De cette diſtribution voyez ſuivre encore naturellement, & toujours proportionnément à ces mêmes loix, l'action, le mouvement extérieur dans les membres de l'animal, la nutrition, l'accroiſſement, & tout ce que le corps animé a de commun avec les plantes, dans leſquelles le ſuc, ou la ſève qui leur tient lieu de ſang, circule & ſe répand de tous les côtés, les nourrit, les fait croître, ſans le ſecours & ſans attendre l'ordre d'aucune ame. Mais quel malheur ! Voilà la montre dérangée. Comment? Qu'eſt-ce qu'il y a? Remettez-vous; ce n'eſt rien : c'eſt un chien qui vient de paſſer, & dont l'impreſſion a fait ſauter tout d'un coup l'aiguille de votre chienne de dix heures juſqu'à midi. Mais le mal eſt facile à réparer. Remontons l'horloge ; remettons la machine dans la diſpoſition où elle étoit auparavant : le mouvement recommence avec la même régularité, & il continuera juſqu'à ce que quelque autre impreſſion

étrangére vienne déranger de nouveau les roues, les ressorts, l'aiguille ou le balancier de la montre.

Voulez-vous encore une autre comparaison ? Prenons celle de l'orgue. Figurez-vous que les poumons en sont les soufflets, que le cœur & les artéres y tiennent lieu de porte-vent, que les nerfs & les muscles en sont les tuyaux, que le diaphragme y tient la place de celui qui remue les soufflets : voilà l'orgue de votre serin ou de votre linotte. Pour que l'orgue joue, il ne manque plus qu'un Organiste. Nous ne le chercherons pas loin : les objets extérieurs en serviront ; & vous allez voir que suivant les touches différentes qu'ils remueront, suivant les différens nerfs qu'ils ébranleront, ils vont faire ouvrir différentes petites soûpapes, c'est-à-dire, divers pores dans le cerveau, par où les esprits animaux qui tiennent lieu de vent, venant à couler dans des tuyaux ou des nerfs différens, produiront des sons aussi variés & aussi divers, qu'on en ait entendu de la vie. Ou, si vous l'aimez mieux, les esprits animaux seront eux-mêmes les Organistes. Comme ils sont capables d'être diversifiés en mille maniéres différentes, suivant la différence du sang dont ils sont formés, vous les verrez suivant leur grosseur, leur figure, leur mouvement, leur grande ou leur petite quantité, entrer différemment

dans le cerveau, s'ouvrir divers passages, & coulant dans certains muscles, exécuter par eux-mêmes les concerts les plus dou & les plus charmans. C'est ainsi que sans l'secours d'aucun Organiste, les orgues à eau jouent différens airs, selon que l'eau est différemment ménagé.

N'admirez-vous pas avec moi la sagesse & l'habileté infinie du sublime Ouvrier qui a trouvé l'art de composer une machine si parfaite & si réguliére dans la diversité innombrable de ses ressorts, dans leur liaison, leur proportion, leur correspondance, leur disposition à exécuter tous les mouvemens divers qu'ils sont destinés à produire! Ce qu'il y a de plus admirable dans ce sentiment, est qu'en supposant certain arrangement, certaine disposition dans la machine, tout ce qui s'apperçoit dans les animaux de plus singulier & de plus rare, s'explique de lui-même, aisément, clairement, naturellement, comme je l'ai dit, par les Loix seules de la Méchanique. Quoi de plus merveilleux, par exemple, que ce qui se passe parmi les abeilles? Premiérement elles se choisissent un Roi, (ou plûtôt une Reine; car c'est une nouvelle découverte,) & de l'instant qu'elles l'ont choisie, elles ne la quittent plus, l'accompagnant par-tout, & lui servant de Ministres & de Gardes (*a*): elles ont pour

(*a*) . . . . *Omnes*

elle une attention, un zéle, un respect, une vénération, telle que n'en ont point les Nations les plus soumises & les plus dévouées (*a*); elles vivent en commun, & chacune de leurs ruches forme une espéce de petite République, qui se gouverne avec une police & une sagesse admirable (*b*). Là les Charges & les Offices sont distribués avec équité & avec prudence, sans brigue, sans vénalité, selon l'âge, les dispositions, les forces & les talens des Sujets qu'on doit employer. Les unes ont soin des vivres (*c*),

Circumdant fremitu denso, stipant que frequentes. Virg. Georg. *lib.* 4.

(*a*) *Prætereà regem non sic Ægyptus, & ingens*
Lydia, nec populi Parthorum, aut Medus Hydaspes observant. Ibid.

(*b*) . . . . *Consortia tecta*
Urbis habent, magnisque agitant sub legibus ævum. Ibid.

(*c*) *Namque aliæ victui invigilant, & fœdere pacto*
Exercentur agris: pars intra septa domorum
Narcissi lacrymam & lentum de cortice glutem
Prima favis ponunt fundamina. . . . .
. . . . . *Aliæ, spem gentis, adultos*
Educunt fœtus. . . . .
Sunt quibus ad portas cecidit custodia sorti,
Inque vicem speculantur aquas, aut nubila cœli,
Aut onera accipiunt venientum, aut agmine facto,
Ignavum fucos pecus à præsepibus arcent.

les autres ſont occupées à bâtir leurs petites cellules; celles là ſont chargées de l'éducation des petits, celles-ci font ſentinelle aux portes; quelques-unes vont à la proviſion; d'autres obſervent la diſpoſition de l'air, pour voir s'il y aura du beau tems ou de la pluie; pluſieurs reçoivent à l'entrée de la ruche les fardeaux de celles qui arrivent; & quelques-unes ont ſoin d'adminiſtrer la juſtice, & de chaſſer celles qui veulent vivre dans l'oiſiveté. Elles exercent la charité envers les morts; elles les portent hors de la ruche, & marquent la douleur qu'elles ont de les avoir perdus, en célébrant leurs obſéques (*a*). Que ſi lorſqu'il s'agit de procéder à l'élection d'une Reine, la diviſion ſe met entr'elles, il ſe forme auſſi-tôt deux partis, qui ne reſpirent que le ſang & le carnage: un bourdonnement confus, ſemblable à la trompette guerriére, anime les plus lâches au combat; on les voit s'attrouper & former des eſcadrons au tour de leur Reine, préparer leurs aiguillons, défier l'ennemi, en venir aux mains, & mourir glorieuſement pour la défenſe de leur parti (*b*).

. . . . *Grandævis oppida curæ*,
Et munire favos, & Dædala fingere tecta. Ibid.

(*a*) . . . . *Tum corpora luce carentum*
Exportant tectis, & triſtia funera ducunt. Ibid.

(*b*) . . . . *Et vox*

Voilà à peu près tout ce qui se raconte de plus admirable & de plus surprenant des abeilles ; & tout cela, comme je l'ai dit, s'explique naturellement, clairement & intelligiblement par les seules régles de la Méchanique. Elles semblent se choisir un Roi. (Reprenons l'ancienne expression pour ne pas donner tout l'avantage aux Modernes, dont la découverte pourroit bien n'être pas aussi certaine qu'ils le disent), parce que n'y ayant qu'un seul mâle dans chaque essain, l'impression qu'il fait sur elles par les yeux, par les oreilles, par les narines ou par quelque chose d'analogique, les porte à s'attacher à lui & à lui rendre des soins. Elles sont déterminées par le suc des fleurs qu'elles ont sucé, par la présence de leurs compagnes, plus encore par les dispositions naturelles de leur cerveau, à bâtir leurs petites cellules. Et qu'on ne s'y trompe pas : l'uniformité qu'on observe dans la construction de ces cellules qui sont toujours exagones & rangées de la même fa-

Auditur fractos sonitus imitata turbarum.
Tum tr p dæ inter se coeunt, pennisque coruscant,
Spiculaque exacuunt rostris, aptantque lacertos,
Et circa regem, atque ipsa ad Prætoria densæ
Miscentur, magnisque vocant clamoribus hostem.
Ingentes animos angusto in pectore versant.
. . . *Pulchramque petunt per vulnera mortem.* Ibid.

çon, bien loin de marquer quelque intelligence dans ces petits animaux, eſt au contraire une preuve ſenſible, que pour tous ces mouvemens ils n'ont pas plus beſoin d'une ame capable de connoître, qu'un arbre pour pouſſer réguliérement des feuilles & des fleurs au Printems, & pour produire des fruits en été ou en Automne.

Il en eſt de même des autres opérations dont j'ai parlé. Dans cette petite République, les plus vieilles ont ſoin du dedans de la maiſon, parce que la foibleſſe de l'âge ayant glacé leur ſang & leurs eſprits, elles ne ſont plus ſi portées à ſortir de leurs ruches pour aller à la proviſion : au contraire cette diſpoſition les rend plus propres à bâtir leurs cellules. C'eſt ainſi que la nature ſeule diſpoſe les arbres à porter des fruits en Automne, & à ſe repoſer pendant l'hiver. Le ſoin qu'elles ont de porter les morts hors de leurs ruches provient de la mauvaiſe odeur qui en exhale, & qui détermine celles qui ſont en vie à les éloigner de leur habitation : de même qu'une plus grande ou une moindre chaleur du Soleil mûrit les fruits plûtôt ou plus tard; ou comme une horloge ſonne le réveil plûtôt ou plûtard, ſelon l'heure ſur laquelle on l'a montée. Dira-t'on que l'horloge a beſoin d'ame pour ſonner l'heure ?

Cette ſage prévoyance & cette précau-

tion qu'on attribue aux abeilles, de ne manger en hiver que très-peu & à la derniére extrêmité, de peur de consommer trop tôt leurs provisions, est un effet de la rigueur de la saison, qui diminue le mouvement du sang, bouche les pores, & arrête la transpiration, ensorte que peu de chose leur suffit pour entretenir leurs forces. Elles chassent les bourdons qui mangent sans travailler, parce que ceux-ci ne leur ressemblant point, font sur elles une impression qui les porte à les éloigner; de même qu'une pierre d'aiman en repousse un autre, lorsqu'on la lui présente d'un certain côté. Quand leur Roi fait sa visite, la disposition que sa présence introduit dans leur cerveau, fait couler les esprits animaux dans le cœur avec beaucoup plus d'abondance; le sang s'y échauffe davantage, & communique plus de chaleur aux autres parties : delà vient l'ardeur extraordinaire, qu'elles témoignent alors pour le travail. A l'égard de leurs divisions & des combats qu'elles se livrent, il est certain que ces troubles n'arrivent entr'elles qu'à l'occasion de deux mâles, qui se rencontrent en même-tems dans un essein, & dont la présence détermine les unes à suivre celui-ci, les autres à s'attacher à celui-là, selon leur tempérament différent, & la différence de leurs deux Rois. C'est ainsi qu'on voit tous les jours dans le monde, les

ons aimer par pur instinct une personne, que d'autres haïssent sans sçavoir pourquoi ; ce qui ne procéde pas immédiatement de l'ame ; mais des impressions différentes que la même personne fait sur deux cerveaux différemment disposés. Et comme nous expérimentons nous-mêmes, qu'indépendamment de l'ame le bruit du tembour & le son de la trompette excite dans nous des mouvemens, qui nous portent à des actions hardies : de même parmi les abeilles, le bruit qu'on fait dans ces occasions pour les rassembler, leur imprime tous ces mouvemens que nous appellons combat ; & dans ce mouvement, il est naturel que les unes soient percées, les autres froissées & écrasées, & que par conséquent plusieurs d'entr'elles y perdent la vie.

Jusqu'ici les Cartésiens doivent être fort contens de moi : aussi ce que j'ai dit est-il tiré en tout ou en partie de l'Ouvrage d'un des Chefs & des plus zélés défenseurs de la Secte (*a*). Continuons, & voyons comment dans un chien, par exemple, on pourroit expliquer suivant les mêmes principes ce qu'on appelle la faim, la nutrition, la digestion & les autres actions naturelles.

Si rien ne remplaçoit, dit le même Auteur (*b*), le sang qui se convertit en esprits

(*a*) A. D. *De l'Ame des Bêtes*, *ch.* 19. *p.* 231. *& suiv.*
(*b*) Ibid. ch. 17. *p.* 207. *& suiv.*

animaux, ou qui sert à nourrir le corps, il s'épuiseroit, & la mort suivroit de près cet épuisement. Mais en passant le long de l'estomac dans les artéres qu'on appelle gastriques, il arrive que ce qu'il contient de tranchant & d'acide trouve dans cette partie des pores proportionnés, par lesquels il entre dans l'estomac, où il pique & ébranle un nerf qui forme une espéce de couronne à son orifice supérieur.

Dans cette disposition il est facile de comprendre, que l'ébranlement de ce nerf est d'abord continué jusqu'au cerveau : car on sçait qu'il est impossible de remuer un des bouts d'une corde tendue, sans que l'autre bout le soit de même. Le cerveau ainsi ébranlé s'ouvre dans des endroits par où les esprits animaux venant à passer, coulent en abondance dans les muscles des jambes, qu'ils enflent, comme l'air enfle un balon. Ces muscles étant enflés, se racourcissent en s'élargissant, & tirent à eux la partie à laquelle ils aboutissent par un tendon qui y est attaché. Et parce que chaque muscle en a un autre qui lui est opposé, & qu'on appelle antagoniste, il arrive que les esprits animaux déterminés aussi par le mouvement excité dans le cerveau à couler dans le muscle antagoniste, où il y a des valvules de communication, s'ouvrent un passage du premier dans celui-ci. Delà vient qu'il s'a-

courcit à meſure qu'il s'enfle, tandis que le premier s'alonge à proportion qu'il ſe deſenfle; & l'on juge ſans peine, que ſi cela arrive ſucceſſivement, le corps doit être mû & transporté d'un lieu à l'autre. Donc toutes les fois que le chien aura faim, c'eſt-à-dire, toutes les fois que le nerf de l'eſtomac ébranlé portera cet ébranlement dans le cerveau, la machine de ſon corps ſera néceſſairement tranſportée d'un endroit à l'autre. Ajoutez, que par les fréquentes circulations les parties acides du ſang ſe développent & s'aiguiſent, en ſe heurtant les unes les autres : d'où il doit arriver, que plus le chien manquera d'alimens, plus le ſang ſera chargé de ces parties, plus il en entrera dans l'eſtomac; par conſéquent la faim de cet automate augmentera à meſure qu'il aura plus beſoin de nourriture, & il en ſera d'autant plus diſpoſé à être mû vers différens endroits, & à en chercher.

Suppoſons que dans cet état le chien trouve du pain en ſon chemin : il eſt certain par le rapport qu'il y a entre ſa machine & tous les corps qui peuvent lui être utiles, que l'impreſſion que le pain fera ſur ſes yeux en ébranlant les fibres des nerfs optiques, doit être portée au cerveau, & y ouvrir des paſſages aux eſprits animaux, pour couler dans les muſcles dont l'action doit approcher le chien du pain. De même

aussi-tôt qu'il sera à portée, il est évident que les rayons partant du pain continuant d'agir sur le cerveau par les yeux, & y agissant plus vivement par le changement de la figure de l'œil, qui s'alonge à mesure que l'objet est plus voisin, joint que les particules qui s'exhalent du pain entreront alors dans le nez avec la respiration plus abondamment qu'auparavant; il est évident, dis-je, que les esprits animaux seront obligés d'entrer dans les muscles qui servent à remuer les machoires, & à avaler les alimens.

On conçoit encore aisément, que ce mouvement des machoires pressant les glandes qui contiennent la salive, & qu'on appelle pour cette raison salivaires, elle sera exprimée dans le palais, où se mêlant avec le pain, elle servira à en faire la premiére dissolution. Si nous considérons ensuite ce que devient ce pain, nous le verrons mêlé dans l'estomac avec quelques restes des alimens précédens, qui étant demeurés engagés dans les plis de sa membrane intérieure, s'y sont aigris, & servent avec les sucs acides dont j'ai parlé, à y exciter une fermentation douce, par laquelle les viandes sont digérées, & réduites en une espéce de crême grisâtre qu'on appelle chyle.

Cependant le diaphragme se haussant & se baissant successivement dans la respira-

tion, presse l'estomac qui est placé audessous, & oblige le chyle à couler dans les intestins qui n'en sont qu'une continuation. La même pression fait passer la bile de la vésicule du fiel dans le boyau appellé *duodenum*, où elle excite une nouvelle fermentation, en se mêlant avec le chyle. Par le moyen de cette seconde coction, ce suc nourricier achéve de se développer des parties grossiéres dont il étoit encore chargé. Après cela ses parties, les plus subtiles se glissent & s'insinuent dans un nombre infini de petites veines, dont les bouches viennent aboutir aux intestins, tandis que par le mouvement vermiculaire qui leur est propre, ceux-ci font descendre vers le fondement les parties grossiéres & terrestres, qui n'ont pû passer par les pores qui conduisent aux veines lactées. Ces veines par différens conduits portent le chyle dans la veine cave, ou circulant avec le sang, il en prend insensiblement la couleur & la nature. C'est ainsi que les parties de cette liqueur, qui servent à la nourriture, & à former les esprits animaux, sont réparées.

Lorsque les fonctions continuelles ausquelles les esprits animaux sont employés, en auront dissipé une grande partie, ensorte que le sang ne soit plus capable d'en fournir suffisamment, pour tenir les parois des ventricules du cerveau écartées & les fibres

des nerfs tendues, celles là s'affaisseront infailliblement, & celles-ci s'entrelaceront. Alors les objets extérieurs ne pourront plus transmettre leur action jusqu'au cerveau, les yeux & les oreilles se fermeront, & le chien dormira, jusqu'à ce qu'il se soit formé de nouveaux esprits animaux, qui le remettent dans l'état où il étoit auparavant, & qu'on appelle veille.

Si nous en croyons les Cartésiens, tout ce que je viens de dire est si clair, & il faut être si peu versé dans l'Anatomie pour ne pas en demeurer d'accord, qu'on ne peut douter, disent-ils, que tout ce qui s'appelle actions naturelles, telles que boire, manger, dormir, marcher, s'agiter, &c. ne se fasse indépendamment de toute opération de l'ame, & sans qu'elle y ait aucune part. Il est vrai que si l'on considére la diversité de tous ces mouvemens, leur ordre, leur justesse, la disposition admirable & l'arrangement merveilleux des parties qui y concourent, la subordination qu'elles gardent entr'elles, & les secours mutuels qu'elles se donnent; si l'on examine ensuite comment ce pain dont je viens de parler, par exemple, a été mâché, avalé, converti en chyle, poussé ensuite dans les intestins, purifié, subtilisé & conduit dans le cœur, pour être changé en sang & enfin en chair: si l'on fait, dis je, attention à tout cela, on a de

la

la peine à comprendre, que tous ces mouvemens si liés & si suivis se fassent méchaniquement & par les seuls ressorts de la machine. Cette idée révolte, & on se sent naturellement porté à attribuer toutes ces opérations à un principe intelligent, qui connoisse quelles parties du corps ont besoin de nourriture, & qui ne leur en envoye précisément que ce qui leur est propre; qui sépare, quand il le faut, le subtile d'avec le grossier; qui fasse filtrer le sang dans les reins, pour en séparer les sérosités; qui porte au cerveau les parties les plus subtiles, pour en former les esprits animaux; qui taille, qui divise & convertisse en chyle les alimens dans l'estomac; qui fasse descendre ce chyle dans les intestins, & de-là dans les veines lactées pour être porté au cœur; qui l'y laisse s'échauffer & bouillonner un certain tems, & n'en laisse entrer & sortir qu'une certaine quantité à la fois; qui bouche & ouvre exactement les passages destinés à cet usage; & qui fasse enfin revenir ce chyle converti en sang des extrêmités du corps dans le cœur, pour s'y échauffer de nouveau, & continuer à vivifier toutes les parties. Le mouvement seul de la machine ne suffit pas, dit-on, pour toutes ces opérations: il faut connoître une fin; il faut examiner les divers moyens de parvenir à cette fin; il faut discerner quel est

le meilleur, choisir ensuite, & se détermi-ner à agir d'une maniére plûtôt que d'une autre. Et qui peut opérer tout cela, ajoûte-t-on, si ce n'est une ame intelligente?

Les Partisans du systême des Automates ne demeurent pas court : car qui d'entre les Philosophes y demeura jamais! Bien ou mal, on répond toujours; & les Disciples du grand Descartes sur-tout se piquent de ne manquer jamais de réponses, même qui soient bonnes. Dans le sujet présent ils le prennent d'abord sur le ton railleur. A-t'on besoin d'ame, disent-ils (*a*) dans une montre, pour faire mouvoir l'aiguille si réguliérement, avec tant de rapport aux usages auxquels elle est destinée, pour la ramener dans douze heures précises au même point d'où elle est partie? Les orgues à eau sont-elles animées par un principe intelligent, pour produire des sons si harmonieux & une si agréable mélodie?

En effet, s'il est vrai, que mon chien ne soit qu'une machine, telle qu'un jeu d'orgues ou un horloge, on ne peut disconvenir que la réponse ne soit décisive, & la plaisanterie bien placée. Mais il faut rendre justice aux Cartésiens; ils ne la donnent que pour ce qu'elle est. Du reste ils avouent que les opérations des animaux sont trop bien conduites, pour être faites sans connoissance

(*a*) A. D. *De l'Ame des Bêtes*, ch. 10. p. 245.

& ſans intelligence ; mais ils prétendent que cette intelligence qui les fait agir, on peut concevoir qu'elle leur eſt appliquée en deux maniéres. C'eſt ce qu'ils expliquent encore par l'exemple de l'orgue : car il faut que la comparaiſon de ces deux machines artificielles, l'orgue & la montre, leur ait paru bien propre à appuyer leur ſyſtême des machines naturelles, puiſqu'elle leur eſt ſi familiére.

» Lorſqu'entrant, diſent-ils (*a*), dans une » Egliſe où, ſi vous voulez, dans une grote » d'une maiſon de plaiſance, j'entens une » agréable ſymphonie d'un orgue, je dois » incontinent juger que des accords ſi bien » concertés ne ſçauroient être faits ſans la » conduite d'une perſonne intelligente. Mais » auſſi je puis concevoir, que cette perſon- » ne peut s'être appliquée en deux manié- » res à faire tout ce concert : ou bien en » s'aſſeyant elle-même au pied de l'orgue, » & jouant de ſes doigts ſur le clavier ; ou » bien ayant fait une machine, qui tournant » par le moyen de l'eau & de certaines rouës, » touche à propos les clefs, & faſſe ainſi » toute cette muſique, ſans que perſonne » s'en mêle d'avantage. Que ſi je ſuppoſe » que cet orgue eſt touché immédiatement » par quelque perſonne, & non par le moyen

(*a*) Le P. Pardiès, *de la connoiſſance des Bêtes*, n. 85, *& ſuiv.*

» d'une machine préparée, je dois d'abord
» concevoir que cette personne doit être
» intelligente en cet art ; & il seroit ridicule
» de s'imaginer, qu'un homme qui n'auroit
» jamais eu la moindre connoissance de musi-
» que, & d'instrumens, dès qu'il seroit assis au
» pied du clavier, pût remuer ses doigts
» avec tant de justesse, & faire une sympho-
» nie si réguliére. «

De même, *ajoutent les Partisans de Descartes*, à considérer les opérations des animaux si liées, si bien réglées, si proportionnées à une fin, on ne peut s'empêcher de convenir, qu'elles procédent d'une cause intelligente. Mais ils soutiennent, comme je l'ai dit, qu'on peut concevoir cette cause comme appliquée en deux maniéres à produire ces opérations ; ou bien en préparant la machine, & donnant au corps des Bêtes une telle disposition, qu'elles agissent par ressorts, comme ces orgues automates des grottes ; ou bien en imaginant ce principe intelligent comme immédiatement appliqué & uni au corps des animaux, qui les anime, qui leur donne la vie, & qui produise tous ces mouvemens que nous remarquons en eux. Dans ce dernier cas, c'est le Musicien qui touche l'orgue lui-même, & qui est la cause de la symphonie. Mais aussi ils prétendent, qu'alors on doit reconnoître dans ce principe intelligent uni à la ma-

chine, & produisant immédiatement lui-même tous ces mouvemens, une connoissance parfaite de la maniére dont ces mouvemens doivent se faire. En effet, disent-ils, il seroit aussi ridicule de penser, que sans connoître aucun des ressorts qui doivent servir à ces mouvemens, sans sçavoir comment on doit s'y prendre pour les employer, cette ame ou ce principe intelligent pût si à propos remuer les jambes ou la tête, tantôt d'une façon & tantôt de l'autre, qu'il seroit absurde de croire, que sans avoir aucune teinture de musique, sans avoir jamais appris à toucher les instrumens, un homme fût capable de remuer les doigts de maniére à former une harmonie agréable & réguliére.

Cette comparaison une fois admise leur donne beau jeu. Car, disent-ils (*a*), est-il possible que l'ame d'une Bête connoisse naturellement ce que les trois quarts & demi des hommes ne sçavent point, & ce que les plus grands Philosophes ne sçavent gueres? Quoi! l'ame d'un chien sçaura comment elle doit envoyer des esprits en un certain endroit, & rappeller ceux qui sont dans un autre, enfler un certain muscle & en désenfler un certain autre, faire enfin tout ce qui est nécessaire pour marcher? Elle sçaura comment il faut d'abord dilater

(*a*) Pardies, *ubi suprà* N°. 61.

le diaphragme, élargir la poitrine, attirer l'air, enfler les poumons, ensuite les presser tout d'un coup & ouvrir la gueule? Elle sera donc plus sçavante que toute la Philosophie ensemble.

Cela seroit en effet fort plaisant, que pour parler, manger, marcher, &c. nous fussions obligés d'aller à l'école des Bêtes. Car que notre ame ignore parfaitement comment cela se fait, c'est ce qu'on ne peut pas révoquer en doute. Aussi les Adversaires de Descartes en concluent-ils, & concluent très-bien, que ces mouvemens divers doivent donc se faire aussi dans nous par machine comme dans les Bêtes, & non par la conduite d'une ame spirituelle. La conséquence est difficile à digérer; & la comparaison pourroit embarrasser tout autre. Mais, comme je l'ai dit, les grands Philosophes ne demeurent jamais court; & en cette occasion les Cartésiens en sont quittes pour dire, que notre ame n'est pas la cause immédiate de nos mouvemens. Selon ces Messieurs (*a*), nous ne remuons le doigt que par le moyen des nerfs & des esprits, ni les esprits que par le moyen du cerveau: ensorte qu'à remonter jusqu'au principe du mouvement, il faut supposer d'abord un endroit où est le siége principal de l'ame, où elle est avertie, on ne dit pas comment, de tout ce qui se

(*b*) Pardies, *Ibid.* N°. 62.

paſſe dans le corps, & d'où elle veut, & commande ce qu'il lui plaît. Cela ſuffit, diſent-ils; à ſes ordres le mouvement qu'elle a commandé s'exécute ſans qu'elle ſçache pourquoi ni comment, avec la même régularité que ſi elle en avoit la plus parfaite connoiſſance.

Pour appuyer ce paradoxe, ils reviennent à la comparaiſon de l'Organiſte. Ils prétendent, ce qu'on ne leur conteſtera pas, que pour former une harmonie agréable & réguliére, il n'eſt pas néceſſaire qu'il ſçache qu'elle eſt la diſpoſition particuliére des ſoufflets ou des flûtes: il ſuffit qu'il remue les doigts ſuivant les régles de ſon art; auſſitôt les touches s'abattront, les ſoupapes des tuyaux s'ouvriront, le vent s'inſinuera, le ſon ſe formera, & tout cela ſe fera par une néceſſité méchanique, ſuivant la diſpoſition naturelle qu'un Ouvrier habile & intelligent a donné à la machine. De même ajoutent-ils, pour que nous marchions, il n'eſt nullement néceſſaire que notre ame connoiſſe les conduits par où les eſprits doivent couler, ni les muſcles qui doivent être employés à ce mouvement. Il ſuffit que notre ame veuille marcher, de quelque façon que cela ſe faſſe: auſſi-tôt certaines petites valvuves s'ouvrent, comme les ſoupapes des tuyaux dans les orgues; les eſprits renfermés dans la cavité du cerveau, comme le

vent dans le sommier, s'insinuent par ces ouvertures, & s'écoulent par les conduits des nerfs jusques dans les muscles qu'ils font enfler; ceux-ci s'enflant se racourcissent, en se racourcissant, ils retirent le membre où leur tête est attachée: & ainsi se fait enfin le mouvement par une suite méchanique & nécessaire, selon la disposition de la machine qui a été divinement bien préparée par un Ouvrier dont rien ne peut égaler l'intelligence.

Et qu'on n'objecte pas, que rien n'empêche que l'ame des Bêtes n'agisse de la même maniére; qu'elle peut de même avoir son siége en quelque endroit particulier, & de-là vouloir & commander tous les mouvemens de la machine. On répond, que les Bêtes n'agissent point par voye de commandement; que c'est le propre de l'homme seul d'agir de la sorte, parceque lui seul a été fait à l'image & à la ressemblance de Dieu, qui n'opére au-dehors que par empire. Que la lumiére soit faite, dit-il (a); & aussi-tôt la lumiére fût faite. C'est ainsi avec quelque proportion, ajoutent les Cartésiens, que l'ame humaine commande à son corps. Elle veut que le doigt se remue; aussi-tôt le doigt est remué, comme s'il avoit compris la volonté de l'ame, & que sur le champ il se fut mis en devoir d'obéir à ses

(a) *Fiat lux; & facta est lux.* Gen. c. 1.

ordres. Au contraire, selon eux, les Bêtes ne veulent point, ne commandent point leurs mouvemens; elles sont mues & déterminées par les objets, & ne se déterminent jamais elles-mêmes : d'où ils concluent que puisqu'à l'égard de tous les mouvemens du corps l'ame humaine se gouverne d'une maniére purement passive, puisqu'elle n'y a d'autre part que de vouloir, se déterminer, ordonner, il est inutile de donner une ame aux Bêtes, qui ne veulent, ni ne se déterminent, ni ne commandent.

Prouvez l'antécédent, leur dirai-je; j'admettrai la conséquence. Car je l'ai deviné: on se pique tant de ne jamais demeurer court, qu'à force de vouloir parler & faire face à toutes les difficultés, on laisse échaper quelques impertinences. Et dans cette réponse des Disciples de Descartes combien d'absurdités! que de propositions avancées *gratis*, sans preuve, sans fondement, qu'on ne peut regarder par conséquent que comme de pures suppositions, de vraies pétitions de principe? Qui leur a dit, par exemple, que pour remuer le bras, la jambe ou la langue, ou bien pour exécuter tout autre mouvement, l'ame humaine a besoin d'une connoissance distincte & détaillée de tous les ressorts qui doivent servir à cette opération, & de la maniére dont elle doit se faire? Qui leur a dit même qu'elle ne l'a

pas cette connoissance, que Dieu ne l'en a pas favorisée, & que si elle ne se produit point au-dehors, si elle ne perce point jusqu'à notre entendement, elle en est empêchée par les organes grossiers & charnels, dont cette ame est enveloppée. L'ame de Cicéron a sçu faire sans contredit & a fait de beaux discours : cependant je défie le plus hardi Cartésien de prouver, que l'ame de ce Prince de l'éloquence ait eu une connoissance distincte de tous les sécrets ressorts qui servent à faire, je ne dis pas un discours éloquent, mais même un discours suivi & raisonnable. Elle a sçu comment il falloit s'y prendre pour cela, puisqu'elle l'a fait; & puisque de l'aveu de toute autre Philosophie que celle de Descartes, notre ame remue la main & le pied, il est vraisemblable qu'elle n'ignore point comment ces mouvemens doivent se faire.

Mais qui leur a dit encore que l'ame humaine veut, qu'elle commande, qu'elle ordonne; & qu'au contraire l'ame de la brute est incapable de tout cela ? D'où sçavent-ils que les Bêtes ne commandent point leurs mouvemens, sinon de ce qui est précisément en question, je veux dire, de ce que ce sont, selon eux, de vrais Automates, de pures machines? Et cette ame humaine, cette ame raisonnable & intelligente, comment commande-t-elle à son corps, à ce corps

matériel & insensible, qui n'a point d'oreilles pour entendre ses ordres, ni d'activité pour les exécuter ? Comment veut-elle, comment commande-t-elle, elle qui ne sçait pas comment il faut s'y prendre pour vouloir & pour commander ? La volonté, ou l'action de vouloir, n'est-elle pas une action & un mouvement, comme l'action de remuer la tête ou la jambe; & si pour cette derniére action l'ame a besoin de connoître comment elle se fait, pourquoi cette connoissance ne lui est-elle pas de même nécessaire pour la premiére ? Et cette action de vouloir & de commander, qui est vraiment une action & un mouvement, comment l'ame humaine peut-elle l'exécuter, elle que Descartes & les Cartésiens dépouillent de toute activité: & qu'ils ne regardent que comme une cause purement passive ?

C'est-là en effet la science admirable que nous apprend le grand Descartes, que la plûpart de ses Disciples ont enseignée après lui, & dont le Pére Mallebranche son digne confrére a fait le fondement & la base de son rare systême (*a*): que Dieu est l'Auteur immédiat de tout mouvement; que toute action émane de lui, non-seulement par les loix générales de son concours, mais

(*a*) C'est Dieu qui opére tout en nous. Il est la cause prochaine, unique & immédiate de tout; il est le seul être qui opére tous les effets. *Mallebranche*, *Eclairciss.* 15.

comme de son seul & unique principe; qu'il est la cause prochaine de tout ce que nous faisons; que toutes les créatures ne sont que des organes purement passifs; & que les causes secondes qui semblent avoir une proportion si exacte & si précise avec les effets, n'ont qu'une apparence de cause. Suivant ces principes, ce n'est point un palefrenier qui panse un cheval, un meûnier qui guide un âne chargé de farine, une Marchande de choux qui pique une haridelle, un valet qui allume une chandelle, un marmiton qui lave les plats, ni un savetier qui racommode de vieux souliers, ou un boucher qui égorge & écorche des veaux à la boucherie; ce n'est point, grace aux Philosophes modernes, un Auteur impertinent tel que moi, qui assassine le Public de productions ennuyeuses & insipides. Si je l'ai crû jusqu'ici, je me suis trompé, quoique j'eusse quelque raison de le croire. A présent j'en suis net, je m'en lave les mains: c'est Dieu qui opére seul tout cela. L'Etre suprême, par les loix qu'il a établies, se commande & s'obéit en même tems; il est celui qui sert & celui qui est servi, le maître & l'esclave tout ensemble: quelles folies! quel jargon philosophique! Combien les Cartésiens ne triompheroient-ils pas, s'ils avoient à reprocher de pareilles contradictions, de telles absurdités à leurs adversaires?

Mais quelles affreuses conséquences résultent en même tems de cette doctrine! Comment expliquer dans ces principes le commencement & le progrès du mal moral ou du péché? Comment empêcher que Dieu n'en soit l'auteur? Car celui-là est l'auteur du crime, qui est la cause prochaine, unique & immédiate de l'action criminelle: or, selon Descartes & le Pére Mallebranche, Dieu est la cause prochaine, unique & immédiate de toutes nos actions; & si un homme en assassine un autre, ce n'est pas l'homme qui lui porte le coup mortel; c'est Dieu qui lui plonge le poignard dans le sein: c'est lui qui est l'auteur, & le seul auteur de sa mort. Voilà donc Dieu dans ce merveilleux systême devenu le complice, devenu même le chef des voleurs & des meurtriers, des incestueux & des sacriléges. Quels blasphêmes dans la Morale!

Non pas, s'il vous plaît, s'écrie le Pére Mallebranche. Lorsqu'un homme en égorge un autre, je conviens que c'est Dieu seul qui opére le meurtre: mais il n'est pas pour cela auteur du crime; il n'est auteur que de l'action. Le mal qui est dans l'action, vient de l'homme; & ce mal n'est rien. » J'avoue, » dit-il (a), que l'homme seul fait le péché; » mais je nie qu'il fasse en cela quelque » chose. Car le péché, l'erreur & la con-

(a) Mallebranche, Eclairciss. 15.

» cupiscence ne sont rien : ce ne sont que » des défauts. . . . . l'homme n'a de lui-même » que l'erreur & le péché, qui ne sont » rien. « Sur cela ce grand Philosophe cite le Concile d'Orange, qui dit bien que *l'homme n'a de lui même qu'erreur & que péché* (*a*), mais qui n'a garde d'ajouter avec le Pére Mallebranche, que *l'erreur & le péché ne sont rien.* Ce sont-là, comme je l'ai déja observé ailleurs, des tours de Métaphysiciens. Mais quelle étrange Métaphysique, qui nous apprend à distinguer le crime de l'action criminelle, & l'assassin de celui qui assassine ! Quelle étrange doctrine, que celle qui enseigne qu'en commettant le péché, l'homme pécheur ne fait *rien*, qu'il se rend coupable de *rien*, qu'il sera jugé sur *rien*, qu'il sera condamné & puni éternellement pour *rien!* De quel nom qualifier de pareilles extravagances (*b*) ? Pour déraisonner à ce point, c'étoit bien la peine de s'ériger en méditatif, & de bâtir des systêmes. Qui peut nier après cela qu'un Ancien ait eu raison d'avancer, qu'il n'y a rien de si absurde & de si fou, qui n'ait été dit par les Philosophes (*c*)? Je laisse aux Disciples de Descartes & du Pére

(*a*) *Nemo habet de suo nisi mendacium & peccatum.* Conc. Arauf. II. Canon. 22.

(*b*) Lui qui voit tout en Dieu, n'y voit pas qu'il est fou.

(*c*) *Nihil tam absurdè dici potest, quod non dicatur ab aliquo Philosophorum.* Cic. de Divin. Lib. 2.

Mallebranche le soin de parer aux conséquences fâcheuses que je viens d'indiquer: & je finis cet article par cette pensée d'un homme d'esprit (a) : » Si à proprement parler, Dieu fait tout, & que nous ne soyons » que les témoins de ce que nous comptons » pour nos actions, que signifie la morale; » & que signifient les mots de loi, de ver» tu, de vice, de récompense & de châti» ment? Que devient la Réligion? »

Encore si en nous proposant un systême si dangéreux, si peu raisonnable dans ses conséquences & dans ses principes, Descartes & ses Sectateurs nous apprenoient du moins quelque chose. Si en voulant nous persuader que les Bêtes ne sont que des Automates, ils nous expliquoient la liaison & la dépendance de tous les petits ressorts, qui font mouvoir & agir ces merveilleuses machines; s'ils nous apprenoient quelle est la disposition particuliére de toutes les fibres, qui font que les esprits animaux coulent plûtôt dans un muscle que dans un autre, & comment cela se fait toujours si à propos, que la présence d'un objet nuisible ne manque jamais de déterminer la machine mouvante à fuir, à crier, à aboyer, & qu'au contraire la vûe d'un objet convenable & qui lui est bon, la porte toujours infailliblement à s'approcher, à sautiller, à caresser,

(a) M. Crousas, *Logiq. Part.* 1. *sect.* 2. *ch.* 66.

& à marquer une espéce de plaisir & de joye; si en nous disant que nos chiens & nos chevaux ne sont que des orgues & des horloges, ces grands Philosophes nous donnoient une idée claire & distincte de ce qu'ils disent; si semblables à un habile horloger, qui connoît toutes les piéces dont une montre est composée, qui sçait leur arrangement & leur usage, ils rendoient raison de tous les mouvemens qu'on apperçoit dans cette machine, de cette espéce de battement continuel qu'on entend, pourquoi elle sonne, pourquoi elle s'arrête quelquefois, pourquoi on la monte de tems en tems, comment l'aiguille se remue insensiblement, & marque si juste toutes les heures. On pourroit entrer en composition avec eux, & se rapprocher de leur systême.

Depuis que l'impression des objets extérieurs poussée trop loin, a détruit la machine de l'écureuil que j'aimois tant, j'ai fait provision de la machine d'un jeune chat pour détraquer les machines incommodes de petites souris qui m'assiégeoient le jour & la nuit. Hier au soir, (je ne parle pas de loin) écrivant tranquillement sur mon bureau, je vis arriver ce jeune chat qui d'un air obligeant vint poser devant moi une gentille souri qu'il avoit attrapée; je cessai d'écrire, & me gardai bien de remuer de peur que la souri ne s'élança, & ne se perdît pendant

tant que le chat auroit été occupé à me caresser. Je demeurai immobile, & la souri n'en sauta pas moins d'un bout de mon bureau à l'autre, où le chat la saisit d'une de ses pates. Comme il renversa en sautant & mon encre & ma poudre, je me fâchai contre lui & le donnai à tous les diables aussi-bien que la souri, qui vrai-semblablement n'eût pas été fâchée qu'on m'eût pris au mot tant elle étoit pénétrée de sa situation présente, ce que je crus remarquer en l'examinant de plus près, tandis que la pate du chat la fixoit au coin de mon Bureau. On eût dit que cet animal avoit remarqué que je prenois plaisir à cette scéne; il sauta à terre & je le suivis au milieu de mon cabinet, où je m'assis, tenant en main ma bougie: aussi-tôt le chat sans s'éloigner de moi me donna un spectacle des plus amusant; Il lâchoit la souri, & la reprenoit aussi-tôt qu'elle s'émancipoit trop; tantot il la jettoit par dessus sa tête & la plotoit avec une dextérité inimitable; tantót il feignoit de la perdre de vûe, & sembloit tirer vanité de l'adresse & de la vivacité avec laquelle il la saisissoit aussi-tôt qu'elle vouloit s'échaper. Le chat ne fut pas le seul que j'admirai; la souri ne captiva pas moins mon attention quoiqu'elle n'eût pas comme le premier, l'intention de contribuer à mon amusement; vingt fois cette souri contrefit si bien la

morte que je crûs moi-même que son persécuteur lui avoit ôté la vie d'un coup de dent : alors, celui-ci la traînant par la queue sembloit examiner si véritablement elle étoit morte : elle donnoit un signe de vie, & le jeu recommençoit. Bien-tôt la souri paroissoit de nouveau sans vie ; alors le chat pour la mettre à une épreuve immanquable s'éloignoit d'elle, & feignoit de s'occuper à autre chose : la souri qui avoit toujours un œil ouvert sur toutes ses démarches poussoit son évanouissement jusqu'à ce qu'elle crût son ennemi assez éloigné pour pouvoir lui échapper, elle partoit comme un éclair ; & le chat qui de son côté ne la perdoit pas de vûe, d'un saut précipité l'atteignoit au milieu de sa course. Ce manége dura jusqu'à ce qu'enfin las d'être assis par terre, je pris le parti de me remettre à écrire ; le chat qui vit bien-tôt que je ne prenois plus de plaisir à son badinage, jugea qu'il étoit tems de finir la piéce, & se moquant du précepte qui défend d'ensanglanter la scéne, croqua sa proye, qui jusques à ce moment n'avoit reçû de lui aucun dommage.

Faisons donc maintenant l'usage que je me suis proposé de faire de cet événement qui n'est nouveau que par rapport à moi. Que les Cartésiens expliquent s'ils le peuvent les actions du chat, & les feintes de la souri ? Si les Bêtes ne commandent point

leurs mouvemens ; si elles sont mues & déterminées par les objets, pourquoi la souri ne détermine-t-elle pas le chat à la croquer sur le champ ? Cette impression de l'objet, que ces Philosophes substituent à l'ame qu'ils prétendent être inutile à cause que cette impression en remplit tout le ministére, cette impression, dis-je, peut-elle avoir deux effets opposés, celui d'attirer le chat vers la souri, & de l'éloigner en même tems pour en différer la destruction ? Ce badinage, ce jeu, est-il donc produit par la seule impression de la souri ? Encore un coup, que Descartes & ses Disciples nous expliquent ces opérations ?

Mais non : ces hommes extraordinaires qui, à les en croire, nous ont été envoyés du Ciel pour dissiper les ténébres de l'ignorance dans lesquelles le genre humain étoit plongé, pour nous apprendre à raisonner & pour éclaircir nos idées, ces grands Réformateurs, ces Restaurateurs de la Philosophie, ne nous ont en effet rien appris de tout ce qu'ils devoient nous apprendre. Toute leur science se réduit à nous dire, que l'impression différente des objets extérieurs détermine les esprits animaux à couler dans différens muscles, d'où doivent suivre des mouvemens différens ; & ces vives lumiéres qu'ils sont venu apporter au monde se bornent à nous laisser aussi ignorans,

que ce Payſan dont parle un fort habile homme (*a*), qui, non par raiſon, mais parce qu'on le lui a dit, croit que ce ſont des roues & des reſſorts qui font tourner l'aiguille autour du cadran, & ſonner l'horloge. Les Cartéſiens accuſent les Péripatéticiens de ne payer le monde que de mots, & de ne répondre à tout que par une vertu ou par une forme: ils ont raiſon; en eſt-on plus ſçavant, pour avoir appris que l'ame des Bêtes eſt une Forme ſubſtancielle? Mais eux-mêmes parlent-ils beaucoup plus clairement, & croyent-ils nous avoir donné de grands éclairciſſemens ſur cette matiére, quand à toutes les queſtions qu'on leur fait ſur la cauſe des opérations différentes des animaux, ils répondent que ce ſont certains atomes, certains eſprits, certains corpuſcules, certains rapports, certaine diſpoſition, certaine impreſſion, certain mouvement, tous termes vagues, généraux & vuides de ſens, qui ne nous donnent pas plus de lumiére ſur le ſujet dont il s'agit, que les formes & les qualités occultes d'Ariſtote?

Et admirez, s'il vous plaît, la hardieſſe, ou plûtôt l'audace & la témérité de ces Philoſophes nouveaux. Pendant trois à quatre mille ans peut-être tous les hommes ont crû, & nous avons crû après eux & com-

(a) Le Pére Daniel, *Voyage du Monde de Deſcartes*, *Part*, V.

me eux, que les Bêtes voient, qu'elles entendent, qu'elles ſont capables de connoître & de ſentir, qu'elles vivent en un mot & ſont animées : c'eſt de-là qu'on leur a donné le nom d'animaux. Au bout de ce terme, aſſez long ſans contredit pour établir la preſcription, un homme vient nous dire froidement que nous nous ſommes trompés, & que nous ſommes tous des ſots & des fous; que les Bêtes paroiſſent voir, mais qu'elles ne voient point; qu'elles n'entendent point, mais paroiſſent ſeulement entendre; qu'elles ſont mues, & ne ſe remuent point; qu'elles ne marchent pas, qu'elles ne mangent pas, qu'elles ne crient pas, qu'elles ne nous careſſent pas, qu'elles ne vivent pas; que tout cela ne ſe fait qu'en apparence; que les Animaux enfin ne ſont plus des êtres animés; qu'ils n'en ont que l'extérieur, & que dans le fond ce ſont de vraies machines, telles à peu près qu'un orgue ou une horloge. Quelle chute, grand Dieu, & quel renverſement d'idées! Mais en même-tems quelle abſurdité! Car quel ridicule n'en réſulteroit-il pas ſur tous ceux qui aiment les Bêtes? Qu'on ſe repréſente une de nos Dames careſſant ſa montre, badinant & s'entretenant avec elle comme elle pourroit faire avec ſa chatte ou avec ſon chien, l'aimant parce qu'elle croit en être aimée, & ſe perſuadant bonnement

que lorsqu'elle vient à marquer l'heure du rendez-vous, c'est par affection & par attachement pour elle. Quelle folie! Mais que deviendroit la société, si sur ce beau principe que les Bêtes ne vivent point & qu'elles paroissent seulement vivre, chacun de nous alloit s'imaginer avec cet autre fou (*a*) que tous les autres hommes ne voient ni n'entendent, qu'ils ne marchent point, qu'ils ne nous parlent point, qu'ils ne nous connoissent point, & qu'ils n'ont avec nous aucune relation, aucun intérêt à traiter, aucunes affaires; qu'à la vérité il y a de l'apparence à tout cela, & que cela pourroit bien être; mais qu'en pensant que cela est en effet, nous pourrions bien aussi nous tromper, & qu'après tout nous n'avons rien qui nous en assure? Si, dis-je, chacun de nous alloit se mettre dans la tête ces chiméres & ces visions, quel bouleversement affreux de tout cet Univers! Pour enfanter

(*a*) Le Pére Mallebranche, qui dans son VIe. *Eclaircissement sur la recherche de la Vérité*, a prétendu que l'existence des corps n'est appuyée que sur la révélation, & que la raison seule ne peut nous en donner aucune assurance. M. Berkeley, Evêque de Cloyne en Irlande, va encore plus loin dans son *Traité touchant les principes des Connoissances humaines*. Le Pére Mallebranche ne croyoit pas qu'on pût démontrer qu'il y a des corps; le Prélat Irlandois plus habile ou plus hardi, prétend démontrer qu'il n'y en a point, & qu'il ne peut y en avoir. Après cela veillez, pâlissez sur les livres, & fiez-vous à ce qu'en disent les Philosophes.

de si hautes extravagances, faut-il être un Descartes ou un Mallebranche ?

Ce qu'il y a de plus singulier, est que quand ils nous disent que tous les hommes ont été jusqu'ici des sots & des ignorans, Messieurs les Cartésiens prétendent que nous devons les en croire sur leur parole. Si lorsque du haut de leur Tribunal ils ôtent le sens commun à tout le genre humain, en décidant comme ils font, que les Bêtes sont de pures machines, ils nous faisoient observer dans les Animaux certains mouvemens, certaines opérations dont ils nous expliquassent clairement la cause, & que nous conduisant de principe en principe, de vérité en vérité, ils nous missent en état de rapprocher ces cas particuliers de leur proposition générale ; peut-être n'aurions-nous pas l'esprit assez bouché pour ne pas comprendre ce qu'ils nous diroient; peut-être viendroient-ils à bout de nous convaincre. Mais point du tout: ils n'expliquent rien, ils n'éclaircissent rien, ils n'entrent avec nous dans aucun détail ; & aux moindres questions que nous leur faisons, bien-loin de nous persuader de leur sentiment, l'embarras & l'obscurité, le peu de suite & de conséquence de leurs réponses nous porte à croire tout le contraire. Ils ont beau choisir à dessein les mouvemens les moins compliqués, les exemples les plus faciles ; ils ne

nous font rien voir distinctement; ils ne nous disent rien qui nous satisfasse. On leur propose (*a*) celui d'un cheval placé à cent pas d'un fossé profond & escarpé, où il y a de bon foin & de bonne avoine. Il y court au trot & en hannissant; mais à peine est-il arrivé au bord du fossé, qu'il s'arrête; si on veut le faire avancer, il recule; si on appuye l'éperon pour l'y forcer, il se cabre ou se jette à côté. La supposition est vraie, elle est simple; rien ne semble plus facile à expliquer : cependant les Cartésiens ont beau se tourner de tous côtés pour y réussir: on leur prouve que dans leurs principes, suivant toutes les loix de la Méchanique, la machine du cheval doit se précipiter. On cite encore (*b*) l'exemple d'une brebis qui a la tête tournée vers le loup, & qui pour le fuir, bien-loin de suivre la ligne droite, fait un demi cercle & tourne à côté. On leur demande de rendre raison de cette virevolte, & d'en donner une explication claire: ils ne peuvent en venir à bout; & je défierois bien en effet tous les Cartésiens du monde de l'expliquer clairement par les loix seules de la Méchanique. Que seroit-ce, si pour éprouver leur systême, on leur rappelloit l'histoire des hirondelles & du moineau (*c*), celle du lion

(*a*) *Voyez* le Pére Daniel, *ubi suprà.*
(*b*) Le Pére Daniel, *ibid.*
(*c*) Voyez ce que j'en ai dit dans le premier Chapitre.

d'Androdus, ou encore celle du levreau de la Bussiére? Si on leur demandoit pourquoi un chien appercevant son maître à une fenêtre, n'est pas déterminé à prendre pour aller à lui le chemin droit, où il n'y a point de passage, & va chercher un escalier détourné pour y arriver? Pourquoi un autre chien reconnoissant son maître dans la presse, perce la foule & va à lui pour lui faire fête & le caresser? Diront-ils que dans ce dernier exemple, la machine du chien est déterminée par l'impression que font sur les organes du chien les corpuscules qui sortent du corps d'un homme, qu'il a coutume de voir, & qui lui fait du bien? Voilà sans contredit une étrange vertu des corpuscules, que je ne connois point, & que les Cartésiens ne connoissent pas sans doute mieux que moi. Et quel bien peut-on faire à une machine incapable de connoître & de sentir! Que les Disciples de Descartes seroient heureux, si pour nous convaincre de l'efficacité de ces corpuscules, ils pouvoient nous faire voir une montre, qui au bout de cent ans qu'on l'auroit portée avec le plus grand soin, auroit ainsi contracté l'habitude de connoître celui à qui elle appartient, & qui lui donnât la centiéme partie des témoignages de reconnoissance & d'amitié, que la montre animée donne à son maître!

Par malheur les machines artificielles sont seules, dit-on, à l'abri de l'attaque des corpuscules; de ces petits amis ou ennemis, qui dans leur petitesse & leur invisibilité ont assez de force & de vertu, pour attirer un chien de trente & quarante pas loin, qu'il reconnoît son maître & va à lui, & pour entraîner vers l'avoine une machine aussi lourde & aussi pesante, qu'un cheval avec une piéce d'artillerie ou une charette pleine de bois, à laquelle il est attelé. Si nous en croyons les Cartésiens, les corpuscules n'agissent que sur les machines naturelles & animées, parce qu'elles seules, disent-ils, ont des organes susceptibles de leurs impressions. C'est en vérité grand dommage: sans cette malheureuse invention de Descartes & de ses Sectateurs, peut-être aurions-nous quelquefois le plaisir de voir une montre perdue, sortir de la poche du fripon qui l'a volée ou qui la gardoit après l'avoir trouvée, & courir après celui à qui elle appartient, comme l'on voit un chien courir après son maître. Après tout, le mal n'est pas irréparable: comme ces Messieurs avançent hardiment cette proposition *gratis* & sans preuve, qui nous empêche de la nier aussi hardiment? Nous y sommes d'autant mieux fondés, que nous avons pour nous l'expérience. Car si les corpuscules ont une action si forte sur ces ma-

chines auſquelles nous donnons le nom de Bêtes, parce qu'elles ont des organes ſuſceptibles de leurs impreſſions, par la même raiſon, ils ne doivent pas agir moins vivement ſur la machine de notre corps qui eſt pourvûe des mêmes organes. Or que les corpuſcules n'ayent point cette vertu & cette activité ſur nous, c'eſt à mon avis, ce qui eſt démontré (*a*); il eſt même à propos qu'il le ſoit: autrement, que deviendroient la Religion & la Morale? Où en ſeroit la liberté? Pour moi, je proteſte que je ne me ſuis jamais apperçu de ces impreſſions violentes, quelqu'envie que j'euſſe d'en faire l'épreuve; & ſi les Cartéſiens étoient de bonne foi, ils avoueroient ſans doute comme moi, qu'ils n'ont jamais ſenti de ces attractions invincibles, telles que doit être celle qui entraîne un cheval affamé vers l'avoine. D'où je ſuis en droit de conclure, que la machine de l'homme étant pourvûe des mêmes organes que la machine des animaux, les corpuſcules ne doivent pas avoir plus d'action ſur l'une que ſur l'autre; & que leur prétendue vertu eſt par conſéquent chimérique & imaginaire.

Du reſte, ces grands Philoſophes deſtinés du ciel à diſſiper les ténébres dans leſquelles le genre humain avoit été enſéveli juſqu'à eux, & à nous donner des idées claires,

(*a*) Voyez le Pére Daniel, *ubi ſuprà.*

sont encore ici comme par tout ailleurs ; ils ne nous donnent rien moins que les éclaircissemens dont nous aurions besoin sur une matiére aussi obscure. Ce sont toujours *certains* corpuscules dont ils ignorent la forme & l'activité, qui font *certaines* impressions qu'ils ne sçauroient bien définir, d'où résultent *certains* mouvemens qu'ils n'expliquent pas davantage. C'est-là leur façon sublime de raisonner ; c'est avec la même clarté, la même habileté, qu'ils rendent raison des phénoménes de l'aiman & de leur matiére magnétique. En bonne foi (je me plais à le répéter), pour ne nous apprendre que cela étoit-ce la peine de s'ériger en Réformateurs & en Restaurateurs de la Philosophie ? Les formes, les entités, les qualités occultes d'Aristote étoient-elles beaucoup plus obscures, beaucoup plus inintelligibles, beaucoup moins claires que tout cela ; & comme le disoit un grand Ministre (*a*), folie ancienne, folie nouvelle, ne valoit-il pas autant s'en tenir à l'ancienne, que de faire tant de bruit & tant de fracas pour la moderne ?

A cela, que répondent les partisans du grand Descartes ? Ils conviennent qu'en effet ils ont bien de la peine à comprendre le détail de tous ces petits ressorts, dont la machine de la Bête est composée, & toute

(*a*) M. Colbert, cité par le Pére Daniel *ubi suprà*.

la liaison & la suite de ces mouvemens si divers qu'on remarque en elle ; mais ils prétendent qu'on ne doit point en être surpris. Ils disent (*a*), que sans être horloger, on ne sçauroit connoître tout l'attirail nécessaire pour faire une montre; qu'on sçait en général, que le mouvement de l'aiguille se fait par le moyen de certaines petites roues qui s'engrainent les unes dans les autres; que toutes ces roues reçoivent leur mouvement du ressort du tambour, & que ce mouvement est temperé & gouverné par le balancier; mais que peu de personnes sçavent quelles sont ces roues, quel est le nombre de leurs dents, quelles liaisons elles ont entr'elles, & que dans cet ouvrage de l'art il y a certainement beaucoup de piéces, dont l'usage & la composition ne sont bien connus que du maître. On peut dire la même chose, ajoutent-ils, de la máchine du corps des Bêtes. Nous n'avons ni d'assez bons yeux, ni des microscopes assez excellens, pour appercevoir dans la disection qu'on en fait tous les petits organes, tous les petits passages qui servent à toutes leurs opérations. Nous sommes à cet égard comme un homme qui n'est point horloger: il ne peut expliquer l'artifice de la montre; mais il juge qu'elle est composée de certains

(*b*) Voyez le Pére Pardies. *de la Connoissance des Bêtes*, N°. 27.

ressorts par le mouvement régulier de l'aiguille. Fort bien : de ce qu'une montre qui n'est qu'une machine, a un mouvement régulier, vous en inférez que les Bêtes qui ont de même un mouvement régulier, ne sont que de pures machines. Par la même raison, & suivant cette façon sublime de philosopher, de ce qu'un perroquet qui n'est qu'une bête, ne laisse pas de parler & de jargonner, qui vous empêche d'en conclure, que tous les hommes que vous connoissez, & qui parlent & jargonnent comme vous & moi, ne sont que des Bêtes? Mais quittons la plaisanterie, & remettons notre raisonnement à la fonte. A l'égard des Animaux, vous êtes précisément comme l'homme qui n'est pas horloger à l'égard de la montre : c'est-à-dire, que quoique vous ne puissiez expliquer clairement & en détail leurs divers mouvemens & leurs opérations différentes, de ce qu'un horloger peut faire une machine qui ait un mouvement régulier, vous en concluez que Dieu qui est un si habile Ouvrier, peut bien faire une machine de chair & d'os, qui par le moyen de ses ressorts fasse tout ce que nous voyons opérer aux Bêtes.

C'est à cela en effet, tout bien apprécié, tout considéré, c'est à cela que se réduit toute la science des Cartésiens sur la matiére dont il s'agit ; & c'est à cela précisément

que se borne toute la preuve, tout le fondement du systême des Automates. Les Partisans de cette opinion ont admirablement réussi à faire voir le ridicule & l'absurdité des autres sentimens, ou leur incompatibilité avec ce que la Foi nous enseigne: Ame spirituelle de quelques Philosophes hardis à penser, formes substancielles des Péripateticiens, tout a été détruit & mis en poudre. Mais lorsqu'il a été question d'édifier & de bâtir, il n'en a plus été de même: les raisons ont manqué; & faute de preuves pour établir une chimére qu'on vouloit faire passer pour une vérité: on a été obligé de se restreindre à la seule possibilité, & de recourir à la Toute-puissance divine. Dieu, a-t-on dit, n'est-il pas assez puissant pour faire une machine, qui sans le secours d'aucun principe de vie distinct de la machine même, & par le moyen seul de ses ressorts, exécute méchaniquement tous les mouvemens que nous remarquons dans les Bêtes? Je répondrois volontiers à cette question, qu'il doit être bien humiliant pour de grands Philosophes, tels que les Cartésiens, après avoir fait sonner si haut les priviléges de la Philosophie, & le droit qu'elle a de n'avoir aucun égard à la Religion dans les opinions qu'elle propose, d'être forcés faute de mieux d'avoir recours à la Religion même, & à la Toute-puissance du

Créateur, pour étayer un systême ruineux qui sans cet appui crouleroit de lui-même. N'est-ce pas-là dégénérer des grands sentimens de leur Maître ? N'est-ce pas imiter un Poëte mal habile, qui faute d'invention, pour dénouer le nœud que ses mains ont formé, se verroit obligé de recourir à la machine (*a*)? Mais ces Messieurs ne se contenteroient pas sans doute de cette réponse. Examinons donc la question en elle-même; & puisque la possibilité seule est le pivot & la base de leur opinion, faisons en voir l'absurdité, & sappons ainsi par le fondement le systême imaginaire des Automates.

Il n'y a rien que ses defenseurs ne mettent en œuvre, pour la rendre probable, cette possibilité. Peut on nous contester, disent-ils (*b*), qu'il ne soit possible à Dieu de faire une machine tout-à-fait semblable à un singe, par exemple, ou à un chien, non-seulement à l'extérieur, mais même intérieurement, qui se meuve, & qui exécute ce que nous remarquons de plus surprenant dans ces Animaux, par la seule disposition de ses organes, & par la force des ressorts qui entreroient dans la composition de cette machine? Le Pére Pardies

(*a*) *Nec Deus intersit, nisi dignus vindice nodus.* Hor. *Art. Poët.*

(*b*) Le Père Pardies, *De la Connoissance des Bêtes*, N. 21. *& suiv.* A. D. *de l'Ame des Bêtes*, *ch.* 9.

entre

entre à ce sujet dans un détail anatomique fort sçavant & très-curieux, que je passe à dessein pour venir au fait. Après cela, pour prouver que l'exécution de cette machine n'est pas en effet impossible à Dieu, les Disciples de Descartes ne manquent pas de compiler tout ce que l'histoire ou la fable ont publié de quelques machines admirables inventées & exécutées par l'art des hommes (*a*): de cette fameuse statue de Memnon, par exemple, qui au lever du soleil, rendoit un son harmonieux; de ce satyre qui jouoit de la flûte sur un rocher, tandis que la Nymphe écho tirant la tête hors d'une caverne opposée, sembloit écouter ses airs, & les répétoit ensuite avec la derniére exactitude; de cette célébre tête d'Albert le Grand, qui répondoit pertinemment à toutes les questions qu'on pouvoit lui faire; de cette aigle merveilleuse, qui vola pendant deux lieuës sur la tête d'un Empereur d'Allemagne qu'on alloit couronner; de cette statue, qui alla présenter un placet à un Roy de Barbarie pour la délivrance de l'esclave qui l'avoit faite; de cette mouche de fer présentée à l'Empereur Charles-Quint par Charles de Montroyal, qui prit d'elle-même.

: : : : . : : . sa gaillarde volée;

(*a*) Pardies, *ibid.* N. 10. A. D. *ibid. ib.* 15.

Fit une entiére ronde, & puis d'un cerveau las,
Comme ayant jugement, se percha sur son bras. (*a*)

Ils font entrer dans ce catalogue jusqu'aux horloges de Lyon & de Strasbourg ; ils pouvoient y joindre le fameux flûteur, qui amusa tout Paris pendant long-tems il y a quelques années ; ainsi qu'une infinité d'autres curiosités semblables, dont je n'ai pas le tems de donner la liste. Il est vrai que de ces faits, les uns sont absolument fabuleux & controuvés, d'autres exaggérés ; & qu'en général de l'aveu même du Pére Pardies, à comparer toutes ces machines avec les Bêtes, on y remarque une différence infinie, en ce que ces petits mouvemens qui s'exécutent ainsi par le moyen de quelques ressorts, sont très-bornés & fort grossiers en comparaison de cette subtilité & de cette diversité prodigïeuse, qui s'observe dans les opérations du plus vil des animaux. N'importe : si la différence des machines est grande, disent les Cartésiens, celle des Ouvriers l'est encore infiniment davantage. D'où ils concluent, qu'à considérer d'un côté les bornes étroites de l'esprit de ceux qui ont inventé ces Automates merveilleux, la grossiéreté des instrumens qu'ils y ont employés ; de l'autre la sagesse infinie de cet

(*a*) Du Bartas, *sixiéme jour de la premiere semaine.*

Etre Souverainement intelligent, qui par ses seules idées exécute tout ce qu'il lui plaît ; si des Ouvriers ignorans & mal habiles tels que des hommes, qui exécutent toujours avec peine, ont eu cependant assez d'adresse pour faire ces machines qui nous surprennent, & qui imitent si bien quelques mouvemens des Animaux, on ne peut nier, sans faire injure à la Majesté même du Créateur, qu'il ne puisse faire d'autres machines beaucoup plus parfaites, capables de tout ce que nous découvrons de plus admirable dans les Bêtes. Or s'il le peut, pourquoi ne dirons-nous pas, ajoutent-ils, qu'en effet tous les Animaux sont des machines ? Pourquoi attribuerions-nous à un principe capable de connoissance & de sentiment, dont nous n'avons point d'idée claire, & que personne ne peut définir, des mouvemens qui peuvent se faire par les loix seules de la Méchanique ? Tels sont les principes des Carthésiens ; voilà leurs preuves établies : voyons si elles sont aussi solides & aussi difficiles à détruire qu'ils le pensent.

Reprenons la question sur laquelle roulent tous leurs raisonnemens. Dieu n'est-il pas assez puissant, disent-ils, pour faire des machines absolument semblables aux Animaux, qui par les loix seules de la Méchanique, exécutent tous les mouvemens que nous remarquons dans les Bêtes. Les Péri-

patéticiens rétorquent d'abord la question ; & demandent à leur tour, si Dieu n'est pas assez puissant pour créer une substance mytoyenne entre la matiére & l'esprit, capable de connoissance & de sentiment sans être esprit, & qui par là-même qu'elle peut connoître & sentir, ne sçauroit être matiére ? Dieu n'est-il pas toujours également puissant ? Ou bien doit-il trouver plus de difficulté à l'un qu'à l'autre ? Il est vrai que n'être ni esprit ni matiére, être capable de connoître & de sentir, & cependant n'être point esprit, semble impliquer contradiction ; mais y a-t-il moins de contradiction, qu'un être qui de l'aveu de tous les hommes, si l'on en excepte Descartes & les Cartésiens, est capable de connoissance & de sentiment, puisse n'être qu'une machine ?

Du reste, en traitant des formes substancielles, j'ai déja fait observer le défaut de cette maniére d'argumenter du possible au fait, maniére hasardée, téméraire & incertaine, qui ne différe en rien d'une vraie supposition, qui ne prouve rien, ou d'où si elle prouvoit, il seroit facile de tirer les conséquences les plus absurdes. Par exemple, la religion à part, il est très-possible que l'ame des Bêtes soit précisément de la même nature que celle de l'homme ; qu'elle passe successivement du corps d'un homme dans ce-

lui d'un animal, & qu'elle retourne de celui-ci dans celui d'un homme. Cette identité de nature & ces transmigrations ne renferment apparemment ni contradiction, ni impossibilité, puisqu'elles ont été crues & le sont encore aujourd'huy par des peuples entiers, très-polis d'ailleurs & très éclairés, & soutenues comme un dogme certain par des Philosophes des plus célébres. Cependant il suffit de consulter la raison, pour reconnoître l'absurdité de cette impertinente Métempsycose. Il est très-possible de même, que Dieu ait créé plusieurs Mondes : ce sentiment n'est point nouveau, (*a*), & il a été soutenu dans un Ouvrage composé exprès contre les Payens par un Pére de l'Eglise des plus respectables (*b*). Dira-t-on pour cela que la pluralité des Mondes n'est pas une chimére ; & ne faut-il pas être aussi fou qu'Huygens, pour croire sérieusement qu'elle ait quelque réalité ? Enfin les Cartésiens eux-mêmes peuvent-ils disconvenir, que Dieu ne soit assez puissant, pour faire que dans la question dont il s'agit ici le grand Descartes déraisonne ? En vérité ce

(*a*) Voyez à ce sujet dans les *Mémoires de Littérature, Tome 9.* la Dissertation qui a pour titre, *Sentimens des Anciens Philosophes sur la pluralité des Mondes*

(*b*) Καὶ οὐκ ὅτι εἷς ἐστιν ὁ δημιουργὸς, διὰ τοῦτο καὶ εἷς ἐστιν ὁ κόσμος ; ἐδύνατο γὰρ καὶ ἄλλους κόσμους ποιῆσαι ὁ θεός. Athan. *Advers. Gentes.*

feroit s'écarter terriblement de ce respect, que ce Restaurateur de la Philosophie a tâché de leur inspirer pour un Dieu, dont la Toute-puissance peut aller, selon lui, jusqu'à faire qu'un triangle n'ait pas trois angles, & que deux & deux ne fassent pas quatre : Malgré cela, ferois-je bien venu à argumenter de la sorte : Dieu peut faire qu'en établissant le systême des Automates, le grand Descartes ait extravagué ; donc en établissant ce systême, le grand Descartes extravague ?

Les Disciples d'Aristote, gens pointilleux & grands ferrailleurs, n'en demeurent pas-là ; & lorsqu'on leur demande, si Dieu n'est pas assez puissant pour faire une machine semblable au corps d'un chien, par exemple, où tous les mouvemens que nous admirons dans cet animal, s'exécuteroient par les régles seules de la Méchanique, ils répondent nettement qu'ils n'en sçavent rien, que les Cartésiens eux-mêmes n'en sont pas mieux instruits, & que par conséquent ils ont tort de vouloir conclure de cette prétendue possibilité, que Dieu a fait de pareilles machines. Car pour être en état, disent-ils (a), de décider cette question, ne faudroit-il pas connoître parfaitement & en détail tous les organes, tous les ref-

(a) Le Pére Daniel, *Voyage du Monde de Descartes*, *Part. V.*

ſorts de cette machine, pouvoir juger ſainement, ſi en vertu de ces reſſorts peuvent ſuivre & s'exécuter tous ces mouvemens, toutes ces opérations diverſes, dont pluſieurs nous paroiſſent directement contraires aux loix les plus ſacrées de la Méchanique? Ne ſeroit-il pas néceſſaire encore de ſçavoir en perfection le détail anatomique des parties du chien & de ſes organes les plus inſenſibles, de connoître clairement la proportion qu'ils peuvent avoir avec les objets extérieurs, & les corpuſcules qui en émanent, & de comprendre la combinaiſon infinie des impreſſions qu'ils peuvent recevoir de ces petits corps, pour oſer aſſûrer que Dieu puiſſe exécuter une machine de cette eſpéce? Or malgré que vous en ayez, ajoutent les Péripatéticiens, vous êtes obligés de convenir que vous ne connoiſſez rien de tout cela; ou que vous ne le connoiſſez du moins que très-confuſément, très imparfaitement : vous demeurez même d'accord que vous ne ſçavez ni ce que Dieu peut, ni ce qu'il ne peut pas; donc, concluent-ils, cette prétendue poſſibilité dont vous faites tant de bruit, eſt du moins fort incertaine, très-équivoque, & vous ne pouvez aſſûrer ſans témérité qu'elle ſoit réelle.

Le raiſonnement eſt en forme, la conſéquence concluante, & il ne paroît pas

qu'on puisse rien dire de plus fort contre le systême des machines. Je vais cependant encore plus loin; & lorsqu'un Cartésien me demande fiérement, Dieu ne peut-il pas faire une machine, qui fasse tout ce que fait un chien? Je répons sur le même ton, non il ne le peut pas; & je vous défie, vous & tous les Cartésiens ensemble, de me prouver jamais qu'il le puisse. Car répondez vous-même à votre tour: croyez-vous que Dieu soit assez puissant, pour faire que la matiére sente & connoisse? A entendre le grand Descartes, il le peut, puisqu'il peut changer l'essence des choses. Cependant il faut convenir que ce Philosophe a été assez sage, pour ne pas entrer sur cela dans un trop grand détail; & je vous crois vous-même trop prudent, pour oser prendre l'affirmative. Vous en concevez comme moi les conséquences; le moins qui en pût arriver, c'est que j'en conclurois d'abord, que vous Cartésien, vous n'êtes qu'une pure machine. Je raisonne donc sur ce principe, & voici comment j'argumente. Dieu ne peut pas faire que la matiére sente & connoisse: or un chien est capable de connoître & de sentir, donc Dieu ne peut pas faire qu'un chien soit une pure machine. A cela que répondrez-vous? Vous nierez sans doute la mineure; vous nierez que le chien soit capable de connoissance & de sentiment;

vous nierez donc ce que tout le genre humain a jamais pensé avant vous, ce que tous les hommes pensent encore aujourd'hui, si l'on en excepte ceux que vous avez infatués de votre doctrine, ce que le bon sens & la raison dictent & dicteront, tant qu'ils n'extravagueront pas avec Descartes. Car répondez-moi encore. Lorsque l'on vous donne un coup de bâton, pourquoi criez-vous? Mais j'oublie à qui je parle, aucun de mes Lecteurs n'est & ne sera dans le cas de recevoir des coups de bâtons; je croirois mon Ouvrage avili s'il tomboit entre les mains d'un homme à bâton. Je change donc mon interpellation. Quand on leve le premier appareil d'une blessure que vous avez reçûe dans un combat, où présidoit l'honneur, pourquoi criez-vous? Voilà pour un militaire. Quand on lave avec de l'eau canfrée cette playe que vous vous êtes faite dans votre carrosse contre la glace qui étoit cassée, pourquoi criez-vous? Voilà pour le petit maître. Quand on fait une incision dans ce doigt où votre chien vous a mordu, pourquoi criez-vous? Voilà pour la Duchesse, & toutes les Dames délicates. Quand on vous remet ce genouil déboité par une chûte que vous avez faite en descendant de votre équipage, pourquoi criez-vous? Voilà pour le Magistrat. Quand on fait l'ouverture de l'abcès que le mauvais

air, peut-être la mauvaise nourriture, l'ennuy, les sollicitudes & l'affreuse misére ont rassemblé dans une de vos cuisses pourquoi criez-vous ? Voilà pour les Auteurs indigens, & peut-être aussi mauvais que moi. Quand on vous fait une amputation que vous auriez évitée si vous aviez été plus sage, ou moins libertin, pourquoi criez-vous ? Voilà pour la jeunesse de Paris. Quand . . . . . mais il est tems de finir mes interpellations, & quelque Lecteur sérieux pourroit bien à son tour me demander avec aigreur, pourquoi me faites-vous tant languir ? Voyons donc où vous en voulez venir ? Un autre Lecteur plus indulgent se plaindra moins de cette digression, placée ici exprès pour faire trêve à la Philosophie. Mais son idulgence même exige que je n'en abuse pas. Nous crions, me diront donc tous ceux à qui j'ai fait la même question parceque nous sentons de la douleur. Et quand je donne un coup de canne à mon chien, pourquoi crie-t-il ? Vous n'allez pas manquer de me nier, si vous êtes bon Cartésien, que c'est parce qu'il sent de la douleur : & vous m'obligerez à ne vous répondre que par le proverbe (*a*). Car remarquez, que je ne vous demande point ici si le chien est une machine, ou s'il a une ame spirituelle & raisonnable. Je

(*a*) *Plus negaret, &c.*

vous demande simplement, si lorsque je lui donne un coup de canne, il crie parce qu'il sent de la douleur? Répondez précisément, & pertinemment à la question; *Eteris mihi magnus Apollo.*

Ce n'est pas que je ne sçache parfaitement ce que vous direz, que dans le cas proposé l'homme sent parce qu'il a une ame capable de sentir, & que le chien au contraire ne sent point parce qu'il n'a pas d'ame. Mais je le répéte ; ce n'est pas là répondre précisément à ma question. Il ne s'agit point ici de sçavoir si le chien a une ame ou s'il n'en a point : c'est, je vous le promets, ce dont je me mets fort peu en peine. Je demande seulement si dans le cas proposé il sent, ou bien s'il ne sent pas : vous niez qu'il sente ; moi, je le prouve.

Dieu certainement ne sçauroit nous tromper : c'est pour cette raison que quoiqu'une infinité de choses ne passent point la toute-puissance du Créateur, nous les jugeons cependant impossibles eû égard à sa bonté & à sa sagesse. On ne doute point, par exemple, qu'absolument parlant, Dieu ne puisse faire que ce que nous prenons pour le Ciel & pour les Etoiles, ne soit une pure illusion, & que tous les corps que nous voyons n'existent que dans notre imagination & en apparence. Cependant jamais homme, fût-ce le P. Mallebranche, ne s'est persuadé sérieu-

sement que peut-être il n'y avoit que lui dans le monde qui eût un corps, & que tous les autres hommes fussent des fantômes. Ce soupçon ne sçauroit tomber dans l'esprit d'une personne tant soit peu sensée : il n'y auroit pas moins de folie à révoquer en doute l'existence réelle du monde visible, qu'à nier les premiers principes. Il n'est pas impossible encore, qu'un Ange prenne toutes les apparences d'un homme, & vive familiérement avec nous. Dieu peut le faire, puisqu'il l'a fait; & s'il l'a fait pour un, il peut le faire pour cent, pour cent mille & pour cent mille millions de mille. Il n'y a donc point d'impossibilité à ce que tous les hommes qui ont vêcu jusqu'à présent ayent été des Anges travestis, que l'on aura pris pour des hommes. Il y a plus : un homme d'esprit (*a*) a entrepris de prouver, & a très-bien prouvé en effet, que si les Bêtes sont de pures machines, il est très-possible que Dieu fasse une machine semblable à un homme, qui par les loix seules de la Méchanique fasse ce que nous voyons faire tous les jours aux hommes. Malgré cela, pourrai-je jamais imaginer un seul instant, que tous les hommes que je vois sont des Anges ou des machines ? Il y en a & c'est le plus petit nombre des personnes qui composent le sexe enchanteur qui nous captive si souvent ;

(*a*) Le Pére Daniel, *ubi suprà*.

Il y en a dis-je, qui par la régularité de leurs traits, &, je ne sçais quoi, qui se montre dans toute leur personne, qu'on qualifie quelquefois d'Anges, mais ce langage est celui de l'amour, & l'amour n'est pas souvent raisonnable. On en voit aussi beaucoup dans ce sexe comme dans le nôtre, qu'on traite quelquefois comme on feroit de simples machines, mais c'est le ton de l'hiperbole ou du mépris; & ce ton ne convient point à la raison. C'est elle qui dans les Anges des Amans fait appercevoir la nature & l'humanité; c'est elle encore qui dans les plus stupides de tous les hommes découvre des traits qui appartiennent à une ame spirituelle & intelligente. En un mot, on ne soutiendra jamais sérieusement que les hommes ne sont que des machines. On aura beau dire que les sens sont trompeurs, qu'absolument parlant, il peut y avoir de l'illusion dans les apparences des objets; qu'assez souvent nous prenons pour le vrai ce qui n'a que de la vraisemblance : tout ce qu'on pourra me représenter à ce sujet ne sera pas capable de m'ébranler le moins du monde. Je serai toujours convaincu que tous les autres hommes sont hommes comme moi; & l'on me feroit aussi-tôt douter de ma propre existence, que de me persuader que tous ceux que je vois ne sont que des Automates. Pourquoi? C'est que lors-

que je vois quelqu'un agir, parler & raisonner comme moi, je ne sçai quel sentiment intérieur qui ne peut venir que de Dieu, & qui par là même ne sçauroit me tromper, me force de croire que l'homme que je vois a dans lui-même aussi bien que moi un principe de sentiment & de connoissance.

J'en dis autant à proportion de ce qui regarde les Bêtes. A considérer leurs opérations diverses, on y trouve tant de conformité avec les nôtres, que si elles n'étoient que de pures machines; on pourroit bien dire ce qu'il n'est pas permis de penser, que Dieu seroit le plus adroit Charlatan, le plus habile Joueur de marionnettes qu'il y eût au monde. Car quelle différence y remarque-t'on, sinon peut-être du plus au moins? Si mon chien m'apperçoit dans une nombreuse assemblée, il me reconnoît & vient à moi; si je l'appelle, il m'entend; si je le menace, il tremble; si je le frappe, il crie; si je lui fais du bien, il me flatte & me caresse. Il fait tout ce que feroient dans les mêmes positions un valet, un enfant, un ami; je retrouve dans lui les mêmes sentimens, les mêmes passions de joie & de tristesse, de plaisir & de douleur, de crainte & désir, d'amour & de haine, que je remarque dans les hommes. Delà je conclus que mon chien a comme

eux dans lui-même un principe de connoissance & de sentiment ; quel qu'il soit, & que Dieu me tromperoit, si ce n'étoit qu'une pure machine. Le Cartésien aura beau dire, que s'il est capable de connoître & de sentir, il a donc une ame spirituelle & raisonnable. Je répondrai sans façon, que je n'en sçais rien ; qu'il me suffit de sçavoir qu'il a de la connoissance & du sentiment ; & que tous les Cartésiens du monde voudroient me persuader que ce n'est qu'un Automate, que je n'en croirois rien, parce qu'une persuasion intime, suite naturelle de la comparaison entre les actions de mon chien & celles des hommes, me force de croire le contraire.

Après cela, ces Messieurs n'ont-t'il pas bonne grace de nous demander d'un ton railleur, si nous ne croyons pas Dieu assez puissant pour faire une machine absolument semblable à un animal, & capable des mêmes mouvemens que nous voyons exécuter aux Bêtes ? Ils font plus : ils osent soutenir qu'il l'a fait ; & pour le prouver ; ils prétendent que sans le vouloir & sans y penser, sans connoissance, sans réflexion, nous faisons nous-mêmes beaucoup de choses. Ils entrent à ce sujet dans un grand détail (a) de ce qu'on appelle dans les hom-

(a) On peut voir ce détail expliqué d'une maniére très-curieuse dans le Pére Pardies, *ubi suprà*, N. 10. 11. 12.

mes mouvemens naturels & involontaires; comme de frémir, de trembler, d'étendre ou de retirer le pied, le bras ou la main; de marcher, de manger & de digérer; même de parler & de faire un discours assez long; sans que pour cela, disent-ils, nous ayons besoin du secours de l'ame. Ils citent aussi l'exemple d'un Boucher, qui se levoit réguliérement toutes les nuits au plus fort de son sommeil, pour aller tuer des moutons & les écorcher; & ils concluent, qu'il ne se trouvera jamais rien de si étonnant dans les Bêtes. C'est ce qu'on pourroit examiner, ainsi que la vérité de l'Histoire. Mais sans se donner cette peine, il suffit de ce que j'ai déja observé ailleurs, que les Disciples de Descartes établissent pour principe ce qui est précisément en question; qu'il se fait peut-être dans nous quelques mouvemens sans connoissance & sans réflexion; mais qu'il est absolument faux que les plus ordinaires & les plus naturels, tels que de manger & de digérer, d'étendre ou de retirer le bras, même de frémir & de trembler, se fassent idépendamment de l'ame & sans sa participation, sans qu'elle le sçache, sans que sa présence y soit nécessaire; & qu'on ne prouvera jamais que cela se peut, jusqu'à ce qu'on nous ait fait

13. 14 & 15. Voyez aussi A. D. *De l'Ame des Bêtes*, c. 16.

voir

voir les mêmes mouvemens dans un marbre ou dans un cadavre.

Du reste quand on accorderoit aux Cartésiens, que ces mouvemens que nous appellons naturels dans l'homme peuvent se faire par les régles seules de la Méchanique, qu'y gagneroient-ils, & qu'en résulteroit-il ? N'en reste-t'il pas cent & cent autres, qui dans la brute, comme dans l'homme, supposent nécessairement de la connoissance & du sentiment ? Ne sera-t'il pas toujours vrai de dire, que s'il est absurde de penser que les hommes sont de pures machines, si cette proposition répugne au bon sens & à la raison, il n'est pas moins ridicule de soutenir que les Bêtes ne sont que des Automates.

Delà, & de tout ce que j'ai dit jusqu'ici, je conclus, que ce systême si vanté, dont on s'est si fort glorifié, & dont on a fait tant de bruit, n'est qu'un misérable systême délabré, qui ne se soutient point, qui ne tient à rien ; & qui à chaque pas qu'il fait est prêt à tomber en ruine ; qu'il réunit en lui seul toutes les incertitudes, toutes les absurdités ; toutes les extravagances auxquelles j'ai fait voir que les autres étoient sujets ; & qu'il favorise encore plus directement l'impiété des libertins & des incrédules. Rendons justice, en finissant, à qui elle est dûe, & reconnoissons de bonne foi, que

ce n'est point à Descartes qu'on doit attribuer toutes ces impertinences. Il n'a jamais rien décidé lui même positivement sur ce sujet; & ses Disciples les plus habiles & les plus sensés, tels que Regis, n'ont jamais soutenu l'opinion des machines que comme une pure hypothèse. Ainsi en cherchant à se faire des Partisans & des Sectateurs, les grands hommes travaillent souvent à former les taches, qui doivent servir à ternir leur propre gloire. Celle de Descartes a souffert du zéle indiscret & peu sage des Cartésiens; & les Péripatéticiens ont dit bien des absurdités; qu'on a mises assez mal-à-propos sur le compte d'Aristote.

CHAPITRE V.

De quelques autres sentimens sur l'Ame des Bêtes.

J'Approche de la fin de ma carriére: du sein des flots sur lesquels j'ai été assez téméraire pour m'engager, je commence à découvrir le Port qui doit être le terme de mon voyage, peut-être aussi celui de mes égaremens. Car oserois-je répondre que je n'aye pas souvent extravagué, en rapportant, en examinant, en réfutant tant

d'extravagances & tant de folies ? C'est un défaut sans contredit ; mais on doit me le pardonner. La manie de raisonner est un mal de contagion ; il se gagne & se communique, comme l'amour & la galle. Tel en est attaqué qui ne le sçait point, parce qu'il ne veut pas le sçavoir : si chacun se rendoit justice comme moi, ce mal se trouveroit sans doute beaucoup plus répandu, beaucoup plus commun qu'on ne pense. J'ai rapporté jusqu'ici dans un assez grand détail, dans un détail peut-être un peu trop grand au gré de quelques-uns de ceux qui me liront, ce que nos Modernes ont pensé de l'Ame des Bêtes : j'ai exposé leurs sentimens sur ce sujet, sans partialité, sans y prendre l'intérêt le plus léger ; je les ai pesés au poids de l'équité, de la vérité. Dans cet examen se trouvera-t'il qu'ils en redoivent beaucoup aux Anciens en fait de folies & d'absurdités ? Je laisse aux Lecteurs le soin d'en décider : je me hâte d'aborder, & ne me mêle plus de ceux qui voguent. Mais nous reste-t'il encore quelqu'un à consulter, après avoir entendu le grand Descartes ? Oui : quelques Philosophes singuliers, & qui par cette raison n'ont point fait souche ; quelques autres Philosophes badins, qui en Philosophant n'ont pensé qu'à s'amuser & à nous réjouir, & qui par là n'ont songé à rien moins, qu'à faire des

Sectateurs & des Disciples. Folie sombre; folie badine, folie triste, folie gaie : c'est toujours folie ; dans le choix pourtant, je me déclarerois assez volontiers pour la derniére : du reste l'une & l'autre ne jouent pas si mal ensemble ; c'est ce qui m'engage à n'en pas faire à deux fois, & à les réunir dans le même Chapitre. Si ce n'est pas le plus instructif, ce ne sera pas le moins amusant de tout l'Ouvrage.

De Campanelle.

Campanelle est le premier qui me tombe sous la main. Cet homme singulier a inventé en faveur des Bêtes (*b*) des atômes de sensation que je n'entens point, ou du moins que je n'entens guéres ; si ce n'est que par-là il ait voulu dire, qu'il y a dans les animaux un principe matériel capable de sentir, ce qui reviendroit assez aux Formes substancielles : j'y trouve seulement cette différence, que comme on l'a vû, les Formes substancielles étoient matérielles sans être matiére ; au lieu que ce Philosophe attribuoit vraisemblablement le sentiment à la matiére même, puisqu'il soutenoit qu'elle est composée de parties qui ont du sentiment. Cette opinion nous paroît absurde, depuis que nous avons appris de

(*a*) Campanelle, *De sensu rerum*, lib. ii. c. 2.

Descartes que la matiére est incapable de sentir; j'en conviens, à condition qu'on reconnoîtra aussi de bonne foi, qu'avant ce Réformateur de la Philosophie, cette maniére de penser n'étoit nullement extraordinaire.

Du reste de ce principe, que les parties de la matiére ont du sentiment, il s'ensuit qu'elle est elle-même capable de sentir, & par conséquent capable de douleur & de plaisir. A l'égard du plaisir, j'avoue très-naturellement que j'ai peine à imaginer ce qui pourroit lui en causer; d'autant plus qu'elle ne m'a donné jusqu'ici, que je sçache, aucun signe extérieur qu'elle fût capable d'en ressentir. Mais pour ce qui est de la douleur, la chose n'est point équivoque. Car par où jugeons-nous qu'un homme sent de la douleur? N'est-ce pas par les cris qu'il pousse; & qui sont une expression naturelle de ce qu'il souffre? Or un arbre auquel on applique la coignée, une bûche que l'on fend, une pierre que l'on casse, un marbre que l'on scie, ne crient-ils pas? Ne font-ils pas du bruit? Et qui peut douter, que ces cris & ce bruit n'expriment la douleur qu'ils sentent? Sur ce pied-là, on conçoit sans peine pourquoi un coup de canon fait tant de bruit: c'est dans lui sans doute une expression de la plus vive douleur, causée par l'ébranlement terrible que l'effet de la poudre

produit dans ses parties sensibles. Je serois même fort tenté de croire, qu'en conséquence de la douleur qu'elle ressent, la matiére est même capable de vengeance. En effet lancez avec force une balle contre un mur : vous ne pouvez douter de la douleur que vous lui causez, par l'ébranlement que le choc produit dans celles de ses parties qui touchent. Aussi voyez-vous qu'elle cherche sur le champ à s'en venger, & qu'elle réfléchit aussi-tôt vers vous pour vous rendre la pareille. Et malheur à vous, si vous l'avez lancée avec une arbalête bien tendue ! la douleur plus grande qu'elle en souffrira, servira à exciter d'autant sa vengeance ; & si vous n'y prenez garde ; elle reviendra sur vous avec tant de vigueur, qu'il vous en coûtera du moins quelque bosse. Après cela, que nos Philosophes s'amusent à examiner la cause & les effets du son & de la réflexion : avec tout leur sçavoir, je les défie de les expliquer plus naturellement que moi, ou d'une maniére du moins plus badine. Mais vos explications sont extravagantes, dira-t'on ; je le sçais : aussi que doit-on attendre autre chose d'un extravagant, tel que l'homme dont je parle ? Campanelle étoit un hypocondre & un visionaire, qui a osé assûrer de lui-même (a), que lorsqu'il étoit menacé de quelque accident, il en-

(a) Campanelle, *ibid. lib.* 3. 10.

tendoit une voix qui l'appelloit par son nom, & qui ajoutoit quelquefois des paroles très-distinctes. Voilà l'homme : par l'échantillon on pourra juger de toute la piéce.

De Cardan.

Passons à un autre fou, dont le plus sage & le plus sensé de nos Historiens a dit, que quelquefois il paroît être au-dessus de l'homme, & souvent au-dessous d'un enfant (*a*). Je parle de Cardan, dont l'opinion sur l'Ame des Bêtes n'est pas moins singuliére, que celle de son confrére Campanelle. Et cette opinion, quelle est elle? C'est que l'entendement humain trouvant dans le corps auquel il est uni des organes propres à le recevoir, il y entre, & l'éclaire en dedans; au lieu que l'ame des Bêtes rencontrant dans la disposition de leur corps une matiére qui la repousse, cette ame ne fait que rayonner au tour des Bêtes, & ne les éclaire que par dehors.

J'ai dit que cette opinion étoit extraordinaire; je pouvois ajouter, comme le Lecteur s'en apperçoit, qu'elle n'étoit pas moins obscure. Car qu'est-ce qu'une ame, qui n'est point unie au corps qu'elle anime, & qui ne fait que rayonner au tour de lui? Qu'est-

(*a*) *Cardanus in quibusdam plus homine, in pluribus minus pueris intelligere visus.* Thuanus, *Histor. lib.* 62.

ce qu'éclairer en dedans ou en dehors? On m'accordera sans peine que ce jargon n'est pas fort intelligible. Cependant au travers de ses obscurités, on ne laisse pas d'appercevoir ce qu'il signifie. Cardan attribuoit évidemment aux animaux une ame de la même nature que celle de l'homme; mais il n'est pas moins évident, que cette ame opére tout autrement dans l'homme que dans la Brute; que dans celui-là elle semble beaucoup plus éclairée, beaucoup plus intelligente, & que dans celle-ci ses connoissances & ses lumiéres sont manifestement plus bornées. Il s'agissoit d'expliquer cette différence dans la maniére d'opérer; & Cardan pouvoit le faire aisément, en l'attribuant, comme d'autres l'ont fait, à la différence des organes moins parfaits & plus grossiers dans les Bêtes que dans l'homme. Mais parce que les hommes singuliers sont assez volontiers singuliers en tout, ce Philosophe qui l'étoit à vingt-quatre carats, n'eut garde de suivre le torrent, & établit cette différence de lumiéres dans la différente maniére d'éclairer. Or qu'on place un flambeau dans une lanterne, ou que l'on se contente de le mettre auprès, on conçoit que la lanterne sera éclairée tout différemment; que dans le premier cas le flambeau communiquant à la lanterne une lumiére intérieure, & étant en quelque sorte

identifiée avec elle, on pourra dire, qu'en quelque façon ce n'eſt plus le flambeau, mais la lanterne qui éclaire. Dans le ſecond cas au contraire le flambeau n'éclairant la lanterne que par dehors, il ne l'éclaire pas toujours, ou du moins il ne l'éclaire pas toujours également de tous les côtés: la lanterne n'éclaire plus; elle eſt ſeulement éclairée. Je ne ſçai ſi le Lecteur jugera que j'aye bien pris le ſens de Cardan: au moins ai-je lieu de croire, que l'explication que je viens de donner de ſon ſentiment, ſi elle ne lui ôte rien de ſa ſingularité, ſi elle ne le rend pas plus recevable, le rend au moins plus plauſible & moins ridicule. Si elle eſt adoptée, on pourra dire que l'opinion de ce Philoſophe ſur l'ame des Bêtes pêche dans le principe, en ce qu'elle la fait de la même nature que l'ame humaine; on pourra ajouter qu'elle eſt exprimée en termes obſcurs & d'une maniére fort ſinguliére: mais on auroit tort de la regarder comme abſurde & inſoutenable. Du reſte je ſuis obligé de convenir, que ſi d'un côté elle eſt favorable aux gens d'eſprit, de l'autre elle leur fait aſſez peu d'honneur. Dans le ſens de Cardan, on ne peut leur conteſter la gloire d'éclairer les ſots; mais en revenche ils ne peuvent paſſer que pour des lanternes. Faſſe le Ciel, que nous ayons beaucoup de ces lanternes-là, dût-on établir

chez nous la Fête des Lanternes, qui est si célébre à la Chine!

Disons encore un mot de Cardan, & achevons de faire connoître cet homme vraiment extraordinaire. Il étoit également entêté de l'opinion des démons familiers, & de l'Astrologie judiciaire. Celle-ci lui joua un mauvais tour, puisqu'il se laissa mourir de faim; pour ne pas faire mentir son horoscope qu'il avoit tiré, & suivant lequel sa mort devoit arriver précisément un tel jour (*a*). A l'égard des esprits familiers, ce Philosophe prétendoit en avoir un; & ce qu'il y a de plus plaisant, est qu'il croyoit qu'il étoit mêlé de Saturne & de Mercure (*b*) & qu'il ne se communiquoit à lui que par les songes. En ce cas, on peut dire que son Génie n'étoit qu'un rêveur. Ce qui m'étonne, est que devant être d'un caractére fort tempéré, puisqu'il étoit composé de l'extrême chaud & de l'extrême froid; il n'ait pû remédier aux inégalités & aux bisarreries de notre Philosophe. Cardan raconte plusieurs traits surprenans de ce démon, ainsi que de celui de son pére (*c*).

De l'Abbé de Villars.

Mais en fait de Démons & d'Esprits fa-

(*a*) Voyez M. de Thou, *ubi suprà.*
(*b*) Cardan, *Dial. Tetim.*
(*c*) Le même, *De rer. variet. lib.* 16. & *de vitâ propr. c.* 47.

milliers, on peut dire que ce Philosophe n'étoit qu'un enfant qui sçait à peine bégayer, au prix de celui dont je vais parler, qu'on peut regarder comme le pére des Génies. C'est le fameux Abbé de Villars, Auteur du Comte de Gabalis. Des gens ont prétendu, que dans cet Ouvrage cet Abbé n'a point parlé sérieusement ; qu'au contraire son unique but en le composant, a été de tourner en ridicule les mystéres de la cabale. Un homme d'esprit qui vient de nous donner un livre rempli de recherches & d'anecdotes littéraires très-curieuses (*a*), n'en juge pas différemment, & soutient avec raison, qu'il n'est jamais permis de prêter à un Ecrivain des vûes odieuses, à moins que l'on n'en ait des preuves évidentes. J'adopte fort son sentiment, & je conviens qu'on n'a point contre l'Abbé de Villars de ces sortes de preuves. Mais aussi cet Auteur doit convenir de son côté qu'on a du moins de fortes présomptions contre lui, puisque dans l'endroit même que je viens de citer (*b*), il avoue que dans ses *Entretiens sur les Sciences sécretes*, cet Abbé ne forme que de légéres difficultés contre le systême du Comte de Gabalis, & qu'on diroit qu'il ne dis-

(*a*) Il est intitulé : *Nouveaux Mémoires d'Histoire, de Critique & de Littérature*, Paris, 1749. chez de Bure, l'aîné.

(*b*) *Ubi suprà*, *Art.* II. *p.* 121.

pute que pour avoir le plaisir d'être terrassé ; que le Comte dogmatise avec un air de supériorité capable de faire impression sur les personnes peu éclairées, & que partout il a l'avantage sur son Antagoniste. Je me sers des propres termes de cet habile homme, afin qu'il ne pense pas que je veuille lui en imposer ; & je soutiens, que cette conduite de l'Abbé de Villars, telle qu'il nous la représente, si elle ne prouve pas absolument que cet Abbé ait parlé sérieusement, donne au moins contre lui de violens soupçons. Ce qu'il y a de certain, est que quelles qu'ayent été les vûes & les intentions de l'Auteur, j'ai connu des personnes très-sensées, à qui son livre avoit renversé la tête. Elles en étoient devenues folles au point, que lorsqu'elles vouloient boire, elles osoient à peine se verser un verre de vin, tant elles appréhendoient qu'avant qu'elles l'eussent porté à la bouche, il ne fût avalé par quelque silphe.

L'Abbé de Villars étant donc de ce caractére, ou du moins s'étant donné le vernis de penser de la sorte, on conçoit que s'il a établi quelque systême sur l'Ame des Bêtes, les silphes & les gnomes ne peuvent manquer d'en être les héros, & d'y jouer les principaux rôles. Or il l'a fait ce systême ; & il l'a fait précisément tel qu'il devoit le faire, je veux dire aussi fou & aussi

plaisant qu'il pouvoit l'être, & que le Comte de Gabalis pouvoit l'imaginer. Je vais le rapporter tel que l'Auteur nous l'a donné, sans ornement & sans broderie. Il est des sujets heureux, qui n'ont pas besoin de parure; elle ne serviroit qu'à les défigurer: ils plaisent toujours beaucoup plus dans leur beauté propre & naturelle *(a)*.

On suppose d'abord dans ce systême une infinité d'esprits destinés à remplir les élémens, le feu, l'air, la terre & l'eau. Ils n'y sont pas oisifs, mais occupés à animer les Bêtes, dont la nature a peuplé ces élémens pour l'usage, l'utilité & l'ornement de l'Univers, & à faire jouer la machine de leurs corps selon les régles de la Méchanique.

Il n'est pas difficile de s'appercevoir, que cette opinion est manifestement tirée de la Philosophie ancienne. Un habile homme nous apprend *(b)*, & pour peu qu'on ait lû, on sçait que les Egyptiens, & après eux Hésiode, Thalès, Pythagore, Héraclite, Platon, enseignoient que l'air est peuplé de substances spirituelles, c'est-à-dire, imperceptibles à nos sens *(c)*. Ils donnoient

(*a*) *Ornari res ipsa negat, contenta doceri.* Horat.

(*b*) M. Le Gendre, *Traité de l'Opinion, T. II. p.* 172. *& suiv.*

(*c*) *Quodque patet terras inter cœlique meatus,*
Semidei manes habitant. Lucan. *lib* 9.

à ces substances le nom de démons. Varron prétendoit (a), que toute l'atmosphére au-dessous de la Lune est habitée par des substances animées aëriennes, & que toutes les autres parties de l'Univers renferment de même des substances animées de différente espéce. Philon assûre (b) que toutes les Parties du Monde doivent avoir des habitans animés. C'étoit aussi l'opinion de Marcel Palingenius (c), qui croyoit que puisque l'air, la terre & la mer ont des habitans visibles, à plus forte raison les Cieux & les autres Régions plus pures ne doivent point être désertes; & que penser autrement, c'est avoir une idée peu digne

(a) Varaon, cité par Saint Augustin, dans sa *Cité de Dieu*, *liv. 7. ch. 6.*
(b) Philon, *de Gigant.*

(c) *Ergo tam exiguus locus, & tam vilis habebit*
Tot pisces, homines, pecudes, volucresque ferasque:
Cætera erunt vacua, & proprio cultore carebunt;
Aque aër desertus erit, desertus Olympus?
Delirat quisquis putat hoc, hebetisque cerebri est.
Imo illic longè plura & longè meliora
Vivere credendum est . . . . . .
Nempe suos aër, cœlumque ac sidera cives
Indigenasque tenent: quod qui negat, ille beatis
Invidet, atque Dei majestatem insipienter
Blasphemat . . . . Paling. *Zodiac. in Libra, Cant. 7.*

de la magnificence du Créateur. Enfin les Anciens avoient si fort multiplié les Génies, qu'ils en assignoient aux maisons (*a*), aux portes, aux bains, à chaque meuble en particulier, à tous les quartiers d'une Ville; en sorte qu'il n'y avoit pas de si petit recoin, qui ne fût sous la protection de quelque démon tutélaire. N'est-il pas surprenant après cela, que l'ingénieux Auteur de la *pluralité des Mondes* (*b*) ait voulu paroître embarrassé à donner des habitans à la Lune? S'il eût voulu puiser dans cette source qui lui étoit connue mieux qu'à personne, il y en eût trouvé à choisir, & de toute espéce. Mais revenons au Comte de Gabalis, & voyons quel partage il a fait de ces esprits, dont à l'exemple des Anciens il a peuplé tout l'Univers.

La région du feu ne paroît pas fort susceptible d'habitans: quelle espéce d'animal pourroit résister à l'activité de cet élément dévorant, qui consume jusqu'aux marbres & aux métaux les plus durs? Cependant la folie humaine n'a pas voulu la laiss-

(*a*) *Cum portis, domibus, thermis, tabulis soleatis*
Assignare suos genios, perque omnia membra
Urbis, perque locos geniorum millia multa
Fingere, nec propriâ vacet angulus ullus ab umbrâ.
Prudent. *contr. Symm. lib.* 2.

(*b*) L'illustre M. de Fontenelles.

ser déserte; l'Histoire naturelle ou la Fable l'ont peuplée. Par cette raison notre Philosophe n'a pas crû pouvoir la priver d'êtres animés: il en a fait le séjour des Salamandres, esprits tout de feu, destinés à gouverner la machine des animaux venimeux de même nom. J'ignore s'il leur est permis de sortir quelque fois de leur sphére: notre Auteur n'en dit rien; mais ne seroit on pas tenté de croire qu'ils l'ont abandonnée pour animer certaines têtes chaudes à qui le feu de la discorde sert d'aliment, ou certaines machines à figure humaine dont on dit que la lame use le foureau?

D'autres esprits appellés silphes habitent dans l'air, & y sont appliqués à faire jouer les machines emplumées des oiseaux. Saint Jérôme regarde cette opinion, que l'air est habité par des démons, comme celle de tous les Philosophes (a); & les anciens Péres de l'Eglise qui presque tous étoient Platoniciens, tenoient assez généralement cette doctrine. Les Anciens donnoient l'air pour demeure aux génies, parce qu'ils ne leur croyoient pas le mérite nécessaire pour être Dieux au Ciel; mais ils les regardoient aussi comme des substances d'un ordre trop

(a) *Hæc autem Doctorum omnium opinio est, quod aër iste, qui cœlum & terram medius dividens inane appellatur, plenus sit contrariis fortitudinibus.* Hieronym. *in Epist. ad Galat.*

élevé

relevé, pour n'être que de simples habitans de la Terre (*a*). Apulée attribue aux démons de l'air toutes les fonctions, qui ne conviennent pas à la majesté des Grands Dieux. Il n'étoit pas, dit-il (*b*), de la dignité des Dieux du Ciel, de tracer eux-mêmes les figures d'un songe dans l'imagination d'Annibal, de tourner en Vers les réponses des Sibyles; ou d'allumer une flâme autour de la tête de Servius. C'eût été trop s'abaisser pour des Divinités du premier ordre. Ces fonctions sont exercées par les demi-Dieux, dont le séjour est placé entre les Dieux & les hommes.

On voit par ce passage, qu'Apulée avoit des idées beaucoup plus nobles des génies ou Démons, que le Comte de Gabalis de ses silphes, ausquels il n'attribue d'autre employ que celui d'animer les oiseaux. Ses successeurs ont été plus libéraux à leur égard; ils leur ont acordé des mœurs & des inclinations, qui passent de beaucoup la sphére de la gent emplumée: ils ne dédaignent pas, si nous les en croyons, de s'humaniser

(*a*) *Semones dici voluerunt Deos; quos neque cœlo dignos adscriberent, ob meriti paupertatem, neque terrenos deputarent pro gratia veneratione.* Fulgent. *de prisc. Serm.*

(*b*) *Neque enim pro Majestate Deûm cœlestium fuerit, ut eorum quisquam vel Annibali somnium pingat, vel Sibylla fatiloquia versificet, vel servio inflammet verticem...: Mediorum divorum ista sortitio est, qui in aëris plagis conterminis; nec minùs confinibus cœlo, versantur.* Apul. *de Deo Soc.*

quelquefois avec nous, & d'abaisser leurs regards sur des mortelles pour en faire de silphides (*a*). Ce qui me déplaît, est que nos Poëtes ayent été assez imprudens ou assez hardis, pour faire de ces esprits que j'imagine très-gais & fort amusans, l'objet & le terme des coups de fouets de tous les fiacres & de tous les cochers (*b*) : ils auroient mérité, pour leur apprendre à être plus sages, d'être bien fessés eux-mêmes par quelques silphe.

(*a*) Voyez l'Historiette intitulée, *le Silphe.*

(*b*) On s'assemble, chacun se place.
Sous le poids de l'horrible masse,
Déja les pavés sont broyés :
Les fouets hâtifs sont déployés,
Qui de cent diverses maniéres
Donnent à l'air les étriviéres.
Un jeune esprit aërien
Trop voisin de nous pour son bien ;
En reçut un coup sur le rable,
Qui lui fit faire un cri de diable ;
Car si vous n'en êtes instruit ;
Le son qu'un coup de fouet produit,
N'en déplaise aux doctes Pancartes
Et des Rohaults, & des Descartes,
Vient beaucoup moins de l'air froissé,
Que de quelque Sylphe fessé,
Qui des humains cherchant l'approche ;
En reçoit bien souvent taloche,
Puis va criant comme un perdu.

Rousseau, Epitre à M. de la Fossé avant son départ pour l'Angleterre. Tom. II, p. 72.

La troisiéme espéce d'esprits imaginés par notre Philosophe sont les Ondins, dont l'emploi est de donner aux poissons tous les mouvemens nécessaires pour vivre dans l'eau. On ne peut douter que ce ne soit de cette race, que sont descendues les Nymphes, les Nayades, les Néreïdes, les Tritons, & toutes les autres Divinités aquatiques qui composent la Cour humide de Neptune & d'Amphitrite.

Les Gnomes enfin sont occupés à animer les corps des Bêtes qui peuplent la terre. Nos Auteurs Romanciers, gens de beaucoup de cervelle, & qui brillent sur-tout par le jugement, semblent avoir pris à tâche de décrier cette sorte d'esprits; le portrait qu'ils en font est toujours à faire peur: j'ignore pourquoi. Que ces esprits servent de gardiens aux trésors; qu'ils soient l'ame, si l'on veut, de Cerbere, de Caron, d'Alecton, de Tisiphone, en un mot de toute la Cour enfumée de Pluton: à la bonne heure; je n'ai garde d'y mettre empêchement. Mais qu'un chien que j'aime, un singe qui me réjouit, un chat qui fait les délices de Julie, & le désespoir de tous ceux qui soupirent pour elle, soient animés par un vilain gnome noir & hideux; je n'en crois rien: j'imagine plus volontiers que c'est parmi ces esprits que doit se trouver la Cour badine & enjouée du Dieu Pan; les Faunes

folâtres & toujours dansans, les Hamadriades & les Oreades toujours prêtes à leur faire compagnie, les Satyres railleurs & mordans, quelquefois un peu libertins & trop emportés, mais dont la vivacité même & l'emportement ne déplaît pas toujours à nos Nymphes. Ce sont des Gnomes ceux-là, de vrais Gnomes, des Gnomes légitimes; les autres, s'il y en a, ne sont que des Gnomes bâtards, qui ne méritent pas d'avoir place dans un systême, dont l'Auteur semble ne s'être proposé pour but que l'amusement.

Quelques Philosophes prétendent qu'en général tous les esprits dont je viens de parler, sont de deux sexes, pour les deux sexes des bêtes ou machines mouvantes. Parmi les Rabbins, plusieurs ont eu la même opinion au sujet des Anges & des Démons (*a*): ils ont cru qu'il y avoit entr'eux de la différence de sexe, & que les uns étoient mâles, & les autres fémelles. L'imagination est supportable dans le Comte de Gabalis, qu'on suppose n'avoir eu intention que de badiner; elle est impertinente & folle dans les Rabbins, qui ont parlé fort sérieusement. Et où en serions-nous, si elle avoit quelque

(*a*) On peut voir les rêveries des Rabbins sur les Démons dans la *Bibliotheque Rabbinique*, *T. I. p.* 287. *& suiv.* & dans Dom Calmet, *Dissertation sur les bons & les mauvais Anges.*

réalité ? Si les Démons étoient de différent sexe, ils habiteroient sans doute ensemble de ce commerce sortiroient des diablotins ; & comme ils sont immortels, depuis la création ils auroient si fort multiplié, qu'on ne verroit aujourd'hui que diables dans le monde.

Outre ces esprits de la premiére & de la grande espéce dont j'ai fait l'énumération, il y en a, selon notre Auteur une infinité d'autres plus petits, plus déliés, qui font jouer les machines de ce nombre infini d'insectes que nous voyons, ou qui échappent à nos yeux à cause de leur extrême petitesse. Chaçun d'eux, jusqu'au puceron & au Ciron, a été pourvû par le Philosophe Cabaliste d'une esprit qui l'anime, & qui fait mouvoir ses ressorts. Nous nous en serions très-bien passés ; & je trouve en cela son systême fort impertinent. Qu'avions-nous besoin de chenilles & d'araignées, de poux, de puces, & de punaises ?

Tous ces esprits en général gouvernent la machine à laquelle ils sont unis selon la disposition de ses organes, de son tempérammment & de ses humeurs. Un Gnome ne fait pas chanter un âne, ni un Silphe braire un Rossignol. Ils n'entrent pas non plus indifféremment dans toutes sortes de machines ; ils ne choisissent pour leur demeure, que celles qui sont de leur espéce,

& qui vivent dans l'Element qui leur eſt propre.

Un eſprit tout de feu, par exemple, n'eſt pas aſſez ſot pour aller ſe jetter dans l'eau, où il pourroit s'éteindre & ſe perdre. Il ſe borne ſagement à ſa ſphére, où il s'amuſe à remuer la machine de la ſalamandre, & à la conſerver contre les ardeurs de cet Element qui la brûle ſans la conſumer.

Les Silphes ſont habitans de l'air; ils ſe renferment dans cette Région; ils ne ſe mêlent que d'animer la gent emplumée; & quoique chacun de ces eſprits s'acquitte de cet emploi, il n'anime jamais que l'eſpéce d'oiſeau qui eſt de ſon caractére & de ſon génie. Un Silphe rêveur & mélancolique, par exemple, ſe claquemure dans la machine d'un hibou, où il peut rêver & mélancoliſer tout à ſon aiſe; un autre d'humeur gaie & qui aime la petite chanſon, choiſit celle d'un ſerin, d'un roſſignol ou d'une linote: un Silphe tendre & fidéle ſe loge dans une tourterelle ou dans une colombe: un Silphe leger & inconſtant dans un moineau; & tous les Silphes babillards dans des pies & des perroquets. Je ne ſçai ſi depuis un certain tems il n'eſt point arrivé dans cet Empire quelque révolution, qui ait obligé les Silphes de ces deux derniéres eſpéces à venir chercher fortune dans ce bas monde. Au moins eſt-il certain, qu'on voit aujour-

d'hui parmi nous beaucoup de perroquets bavards & de moineaux volages. Peut-être sont-ce des essains de Silphes de cette humeur bannis de chez eux, qui sont venus planter dans les corps humains une nouvelle Colonie.

Les Ondins ont aussi différentes inclinations, & se choisissent en conséquence dans la sphére de leur Elément des habitations différentes. Un Ondin, par exemple, qui se plaît à nager en grande eau, ne manque pas de se loger dans une baleine, & domine sur tout l'Ocean. Un autre qui cherche le grand air, choisit pour séjour le corps d'un poisson volant. Un troisiéme qui aime à opérer des prodiges & à exécuter de grandes choses par de petits moyens, se place dans un remora: & si nos Naturalistes avoient dit vrai, de-là il arrêteroit tout court les plus grands vaisseaux. Un Ondin vorace & glouton s'établit dans un requien ou dans un brochet. Ceux qui sont d'une humeur douce vont dans les lacs, les riviéres, les fontaines & les ruisseaux animer les carpes, les barbeaux, les truites & les anguilles.

Un Gnome fier & superbe demeurant sur la terre qui est son Elément, se saisit d'un coursier de Naples ou d'un genêt d'Espagne; un autre qui est d'un naturel féroce & cruel, se jette à corps perdu dans un tigre ou dans un lion; un troisiéme sombre, taciturne &

pareſſeux, ſe gîte dans une marmote ou dans une taupe; & un autre folâtre & badin s'empare du corps d'une guenon ou d'un ſinge. L'un eſt careſſé & bien nourri dans un chien; un autre meurt de faim & eſt roué de coups dans un cheval de fiacre. Les uns mangent, d'autres ſont mangés : tous miaulent dans un chat, aboyent dans un chien, bêlent dans un mouton, meuglent dans un bœuf, henniſſent dans un cheval, braillent dans un âne, brament dans un cerf, hurlent dans un loup, rugiſſent dans un lion; chacun d'eux dans cette muſique fait ſa partie à ſa façon.

Chaque eſprit en particulier a la plus grande idée du corps auquel il eſt uni. L'ours mal léché, & le ſinge laid comme un ſinge, s'eſtiment les plus beaux des animaux, les plus avantagés & les mieux partagés de la nature. C'eſt la manie de ces eſprits; & nous ne leur en devons guéres ſur cet article. Un Gnome ſale & puant ſe croit auſſi bien logé dans un bouc, qu'un autre de ſes conféres dans la peau d'une civette ou d'une hermine. Chacun de ces eſprits aime la machine qu'il a priſe en gouvernement : il la ménage, il travaille nuit & jour à ſa conſervation, & à lui faire jouer parfaitement ſon rôle ſur le théatre de l'Univers. C'eſt en cela que conſiſte l'inſtinct qu'on attribue aux Bêtes.

Tant que les principaux organes de l'ani-

mal ſont en état de faire leurs fonctions, l'eſprit qui lui donne la vie demeure ferme dans ſa machine, & y fait ſon devoir. Mais quand une fois ils ſe dérangent, quand ils ſont uſés & incapables de ſervir, l'eſprit ſe retire & va loger ailleurs, laiſſant aux eſprits d'un ordre inférieur le ſoin d'animer les vers, qui naiſſent de la diſſolution & de la corruption du cadavre.

Ou demandera ſans doute, s'il eſt poſſible qu'au moment même de leur ſéparation, ces eſprits trouvent à point nommé une autre maiſon à louer, où ils puiſſent aller établir leur demeure. Cela eſt d'autant plus difficile, que dans ce ſyſtême ils ſont non-ſeulement bornés à un ſeul Element, mais encore à une ſeule eſpéce de Bêtes. Certes ce ſeroit un grand haſard, dira-t-on, ſi dans ces occaſions il n'en demeuroit pluſieurs de relais & ſans occupation : l'Auteur devoit bien leur aſſigner un lieu de retraite, où dans cet eſpéce d'exil & de privation ils puſſent attendre qu'il ſe préſentât pour eux un nouveau logement vuide. Auſſi l'a-t-il fait, ou plûtôt, ſi j'ai bien compris ſa penſée, il n'a pas imaginé qu'ils puſſent jamais en manquer : il a crû ſans doute que ſi au moment de leur ſéparation il ne ſe préſentoit pas pour eux de nouvelle demeure dans l'eſpéce de Bêtes qu'ils devoient animer, ils alloient habiter en attendant des corps

humains. C'est probablement pour cette raison, que nous voyons tous les jours des hommes grossiers comme des ours, brutaux comme des chevaux, malins comme des singes, hargneux comme des chiens, sombres & sauvages comme des hiboux, voleurs comme des chouettes, babillards comme des pies, & ignorans comme des ânes.

Cependant avant que d'abandonner le corps auquel ils sont unis, les esprits apportent tous leurs soins pour redresser la machine, qu'ils conservent le plus long-tems qu'il leur est possible; & si le mauvais état où elle est les force enfin de s'en séparer, ils pleurent, ils se lamentent, & marquent ainsi la douleur qu'ils en ressentent. C'est ce qu'il est aisé d'observer surtout dans les cerfs, qui versent des larmes quand ils sont aux abois, & dans les cignes, qui aux approches de leur mort, la célébrent par des chants plaintifs & lugubres.

Quand il se forme des monstres dans la nature, ce sont des esprits bisarres qui s'y fourent pour l'effroi du genre humain. Tels étoient ceux qui animerent autrefois les centaures, le minotaure, la gargouille de Rouen. Des esprits Philosophes font jouer les ressorts des chiméres, comme ce sont des esprits têtus qui se logent dans les Cerberes & dans les Hydres à sept têtes.

Les esprits d'un ordre inférieur sont bornés, comme je l'ai dit, dans ce systême à la seule espéce des insectes ; il ne leur est jamais permis de sortir de cette sphére, si ce n'est peut-être pour aller animer chez les humains les Scioppius, & les Aristarques modernes, qu'on regarde avec justice commes les chiens & les insectes de la République des Lettres. Mais malgré l'état vil & humiliant auquel ils sont assujettis, ces esprits n'en sont pas moins glorieux, surtout depuis qu'on a inventé les microscopes, & que par leur moyen on connoît à l'œil leur sçavoir-faire. Ils prétendent que s'il n'y a pas toujours plus de ressorts à manier dans ces petites machines que dans les grandes, ils sont du moins plus déliés & plus délicats, & que pour faire jouer la machine d'une fourmi, d'une mitte ou d'un ciron, il faut plus d'industrie & d'habileté que pour remuer celle d'un chameau, d'un éléphant, d'une baleine, ou d'une autruche.

Mais les plus entêtés de ces esprits au sujet de leur mérite, sont ceux qui s'occupent uniquement à animer cette espéce de ver ou d'insecte à mille pieds, qui coupé en différentes parties, donne autant d'animaux parfaits, & dont Saint Augustin fait une description si naïve & si vive (*a*). Ce Pére raconte qu'un jour prenant l'air à la

(*a*) S. Augustin, *de Quantitate Animæ.*

campagne avec quelques uns de ses amis ; un d'eux ayant apperçu une de ces petites bêtes, la mit sur une table, la coupa en deux ; & qu'en même tems ces deux parties séparées commencerent à marcher & à fuir fort vîte, l'une d'un côté, l'autre de l'autre. Ce n'étoit point un mouvement irrégulier ; elles marchoient avec la même justesse, que si ç'eût été l'animal entier. Lorsqu'on leur opposoit quelque obstacle, ou qu'on les frappoit d'un côté, elles se détournoient, & s'enfuioient vers un autre endroit. On coupa de nouveau ces deux parties en plusieurs autres ; & elles formerent aussi-tôt autant d'animaux, qui marchoient, qui vivoient comme l'animal entier auroit pu faire. Ce prodige rapporté par Saint Augustin a été confirmé par M. Lewenhoeck, fameux Naturaliste de la Société Royale de Londres, qui en 1703. donna la description & la figure de ce nouveau Polype (*a*), & par MM. Buffon & de Réaumur, de l'Académie des Sciences, qui ont fait de nouvelles découvertes sur ce Phénoméne. On auroit peine à imaginer, combien cette réproduction de vie en orgueillit les esprits destinés à faire mouvoir ces petites machines. Ils défient les plus habiles Métaphysiciens d'entre les Silphes, les Gnomes, les Ondins & les Sa-

(*a*) Voyez les *Transactions Philosophiques*, *Ann.* 1703. N. 283. & 288.

lamandres, d'en donner de bonnes raiſons : ils défient toute leur race de pouvoir opérer le même miracle, & ſe multiplier au point d'être tout entiers dans le même animal, & tout entiers dans chacunes de ſes parties.

C'eſt, dit notre Auteur, de ce fond de jalouſie entre les eſprits de la grande eſpéce & ceux de la petite, que naiſſent les guerres cruelles & les aſſauts continuels, que les inſectes livrent ſans fin aux autres bêtes. Un moucheron qui n'eſt preſque rien ſur le corps d'un taureau ou d'un lion, ſuffit pour le rendre preſque fou. Il en eſt de même de l'homme : tout ſupérieur qu'il eſt aux animaux, non-ſeulement la vûe des plus fiers l'intimide & l'effraye, il ne peut même ſe mettre à couvert des aſſauts & des morſures d'une puce. Du reſte cette guerre des inſectes eſt ſi vive, qu'à l'aide du microſcope j'en ai découvert plus de cinquante ou ſoixante ſur l'aîle d'une mouche attachés à la ſucer, & à ſe nourrir de ſa ſubſtance.

Le Philoſophe Cabaliſte finit par faire des excuſes de ce qu'il a avancé des ſentimens ſi extraordinaires. Il prie les Philoſophes de le lui pardonner, proteſtant qu'il n'y a été engagé que par l'impoſſibilité d'expliquer autrement, comment les Bêtes qui n'ont point d'ame, agiſſent auſſi parfaitement que ſi elles étoient douées de raiſon

& de connoissance. A la bonne heure : passé pour n'y plus revenir. Ces systêmes chimériques peuvent bien réjouir un instant l'imagination de ceux qui les enfantent, & qui ne les donnent que pour ce qu'ils sont : un Lecteur même judicieux & sensé peut s'en amuser un moment ; mais malheur à celui qui entreprendroit de les réfuter sérieusement ; ou qui croiroit y trouver quelque solidité, quelque réalité ! il faudroit être pour cela aussi écervelé qu'un Silphe, aussi stupide qu'un Ondin, & aussi enfoncé dans la matiére que l'est un Gnome.

Du Pére Boujean.

Finissons par une opinion nouvelle sur l'ame des Bêtes, qui est de la même étoffe que celle que je viens d'exposer. Je l'appelle nouvelle ; parce qu'elle l'est en effet, & qu'elle n'a paru que depuis peu d'années (a) ; & je la soutiendrai telle, jusqu'à ce que les Auteurs des petites Lettres ayent cité nommément quelqu'un qui l'ait enseigné avant le Philosophe amusant, dont il s'agit ici. M. Hildrop, Anglois, dont j'ai assez parlé dans le second Chapitre de ce Volume, a attaqué ce sentiment aussi sérieusement ; comme je l'ai dit, que si celui qui l'a publié

(a) Voyez *l'Amusement Philosophique sur le langage des Bêtes*, Paris 1739.

ne l'avoit pas donné pour un amusement & un badinage, une saillie d'imagination, une pure plaisanterie. Un autre Critique (*a*) aussi sensé que le vénérable Docteur de Wath, l'a pris sur un ton encore plus haut & plus décisif: il n'a pas moins reproché à l'Auteur que des passages de l'Ecriture burlesquement interprétés, des autorités des Péres de l'Eglise employées d'une façon ridicule; des allégories indécentes, & des réflexions trop libres sur les amours des Bêtes. Il est bien aisé d'insulter aux malheureux : le lion même expirant de vieillesse fut-il à l'abri des attaques de l'âne? Pour moi, je pense, & je sçai que plusieurs personnes sages pensent comme moi, que le plus grand crime de cet Ecrivain est de n'avoir pas assez ménagé sa robe. Quoi qu'il en soit, je me trouve engagé par la nature même de mon entreprise à donner ici le précis de son systême. Je le ferai; mais parce que ce systême est si nouveau & si connu, qu'il n'est ignoré de personne, je me contenterai d'en crayonner les principaux traits, & d'en offrir une légére idée. La deuxiéme & la troisiéme partie de son Ouvrage sont déja exclues de l'examen que je vais en faire : elles traitent du langage des Bêtes ; & j'en ai parlé assez au long dans mon premier Cha-

(*b*) L'Auteur de la *Lettre à Madame la Comtesse D..., pour servir de supplément à l'Amusement Philosophique, &c.*

pitre. Reste donc la premiére, où l'Auteur établit son sentiment sur la nature de l'ame des Bêtes.

Le Philosophe amusant pose d'abord pour principe, que quoique réprouvés du moment même qu'ils ont péché, & condamnés dès-lors à brûler éternellement dans l'Enfer, les Démons ne souffrent pas dès à présent le supplice qui leur est destiné, & que l'exécution de la sentence portée contre eux est réservée au jour du jugement dernier. Les Censeurs se sont élevés contre cette opinion, & ont prétendu lui en faire un crime : ils ont eu certainement tort. Elle n'est point nouvelle, l'Auteur ne la donne point pour nouvelle, il prétend même la prouver par plusieurs passages de l'Ecriture. Il pouvoit bien s'en passer, à mon avis : l'Ecriture ne doit jamais entrer pour rien dans un systême de la nature de celui-ci. A l'égard des Péres, cet Ecrivain prétend que quelques-uns d'entr'eux ont insinué son sentiment; il cite même Victor Prêtre d'Antioche, Ecrivain Ecclésiastique. Il dit trop peu : à cette autorité il pouvoit ajouter celle de presque tous les Docteurs des quatre prémiers siécles, (a) St. Justin, St. Irenée, Tertullien, Origéne, Lactance, le grand

(a) S. Justin, *Apol.* 1. S. Irénée, *adv. Hæres. lib.* 5. Tertullien, *Apol. c.* 27. Origénes, *in caput* 22. *Numer*, *Homil.* 13. Lactance, *Divin. Instit. lib.* 3. *c.* 29. S. Augustin, *lib.* 2. *de Genesi cont. Manich. c.* 17.

St.

St. Augustin lui-même, qui ont enseigné formellement la même Doctrine. Il pouvoit y joindre celle du Docteur Angélique, de St. Thomas, qui croit, à la vérité, qu'entre les Démons, les plus coupables furent précipités dans l'Enfer aussi-tôt après leur péché, mais qui n'assigne aux autres d'autre demeure que l'air (*a*). Enfin St. Bonaventute avoue, qu'il ne sçait si quelques-uns d'entr'eux souffrent dès aprésent dans l'Enfer; du reste il assure comme une opinion certaine, que jusqu'au jugement dernier l'air est le séjour du plus grand nombre (*b*). Ce sentiment n'est donc point nouveau; & on peut le soutenir hautement jusqu'à ce que l'Eglise ait décidé formellement le contraire.

Ce principe une fois posé, il s'agit de sçavoir ce qu'on doit faire de cette multitude d'Esprits réprouvés, & à quoi ils sont occupés jusqu'au jugement dernier. Le P. Boujean n'en est point du tout embarrassé. Les uns, selon lui, passent leur tems à tenter les hommes, à les séduire, à les tourmenter; des autres, il en fait des millions de Bêtes qui servent, dit-il, aux usages de l'homme, qui remplissent l'Univers, & font admirer la sagesse & la toute-puissance du Créateur. Un Critique que j'ai déja cité (*c*) juge du

(*a*) S. Thomas, *Dist. 6. art. 4. &* 1. *quæst. 64. art. 4.*
(*b*) S. Bonaventure, *Dist. art. 2. quæst. 1.*
(*c*) L'Auteur de la *Lettre à Madame la Comtesse D.. &c.*

haut de son esprit que ce systême n'a rien de neuf : je le veux bien ; & je le croirai, dès que ce nouvel Aristarque voudra bien nous nommer un autre Ecrivain, qui avant celui-ci ait eu la même pensée. Mais qu'il ne s'avise pas de nous renvoyer pour cela, comme il fait, à l'âge de l'Idolâtrie & à la Religion des anciens Egyptiens, comme si de ce principe, que ces peuples adoroient les Animaux, il s'ensuivoit qu'ils croyoient dans eux adorer le Diable. Cela est absurde & impertinent ; il n'en faut pas davantage pour constater le haut sçavoir & le profond jugement, qui ont dirigé cet Auteur dans la composition de sa petite lettre.

Dès-lors qu'on suppose les Bêtes animées par des Démons, par des Anges rebelles, on ne doit plus être surpris qu'elles pensent, qu'elles raisonnent, qu'elles ayent du sentiment & de la connoissance. Nous serions étonnés au contraire de ce qu'elles n'ont pas plus d'esprit ; la prévoyance & l'adresse des hirondelles, l'industrie des Castors & des abeilles, la fidélité du chien, la reconnoissance du lion d'Androdus, & l'attachement de plusieurs autres animaux pour leur Maître, nous paroîtroient de trop foibles traits de ce que nous devons attendre des Esprits réprouvés, si nous ne sçavions que dans les Bêtes, comme dans nous, les opérations de l'esprit dépendent des organes

matériels de la machine à laquelle il est uni ; & que ces organes sont ordinairement beaucoup plus grossiers dans les animaux que dans l'homme. Dans cette supposition, les principaux Esprits qui composent la Cour de Lucifer (*a*) ; pour être unis aux corps des Bêtes, n'en possédent pas moins toutes les qualités qui leur sont essentielles : Furcas, par exemple, quoi qu'enséveli dans la machine d'un bœuf, posséde toujours à fond la chicane, la Philosophie, la Logique, la Rhétorique, l'Astronomie, la Chiromancie, la Pyromancie, &c. Phœnix animant un butor, est toujours un Poëte admirable ; Beritz devenu aussi sot que l'oison qui le loge, n'en a pas moins le secret de changer en or tous les métaux ; Asmodée condamné à animer un âne n'en est pas moins Professeur en Géométrie, en Arithmétique, en Astronomie ; il n'en excelle pas moins dans les Mécaniques : Caym dans le corps d'une rosse est toujours un Sophiste capable par la force de ses argumens de dé-

(*a*) Ils sont au nombre de 68. selon le *liber officiorum spirituum*, que Wierus a inséré dans son Ouvrage *de Præstigiis Dæmonum*, sous le titre de *Pseudo-Monarchia Dæmonum*. Les titres qui les distinguent sont ceux de *Reges*, *Marchiones*, *Duces*, *Prælati*, *Milites*, *Præsides*, *Comites*. On marque en détail leur figure, leurs bonnes ou mauvaises qualités, leurs talens, & quels sont les services qu'on peut en tirer. *Voyez* à ce sujet un Livre nouveau déja cité, intitulé, *Nouveaux Mémoires d'Histoire, de Critique & de Litterature ; art. IV. p. 30.*

ſeſpérer le Scholaſtique le plus aguérri : tous en un mot, & avec eux toute la milice des Démons ſubalternes diviſée en 2469 légions, ce qui, ſauf erreur de calcul, fait 16 millions, 455 mille, 22 ſoldats, n'en ſont pas moins des Eſprits, quoique réduits à la condition des animaux ; & dès qu'ils ſont logés dans des animaux, quelque eſprit qu'ils ayent, ils n'en ſont pas moins de franches pécores.

Ce ſyſtême a encore cet avantage, qu'il répond clairement, naturellement & d'une maniére ſatisfaiſante, à toutes les difficultés, à toutes les queſtions tirées de la raiſon ou de la Religion, qui ſont inſolubles dans les autres. Les Bêtes ſouffrent : la plûpart n'ont pas de pain ; toutes ſont ſujettes aux maladies & à la mort, expoſées chaque jour à être *vilipendées*, battues, tuées, égorgées, mangées par les hommes. Cela eſt dans l'ordre. De quoi les Eſprits réprouvés ſe plaignent-ils ? Ils ne ſont pas encore aſſez punis ; ils méritent des châtimens infiniment plus rigoureux, & ſont trop heureux que juſqu'au jugement dernier Dieu veuille bien ſuſpendre l'exécution de leur ſentence.

Mais les Bêtes naiſſent naturellement vicieuſes. Les oiſeaux de proie ſont voraces, gloutons & carnaciers ; les tigres & les lions féroces & cruels, les ſinges malfaiſans, les chiens envieux, les ânes têtus,

les taureaux furieux, les chats perfides. Toutes jusqu'aux plus vils insectes, jusqu'à un ver de terre, sont vindicatives à l'excès: la plûpart d'entr'elles, soit qu'elles vivent sur la terre, dans l'air ou dans les eaux, se dévorent les unes les autres. D'où peut naître cette corruption générale dans elles? Seroit-il possible qu'elles fussent sorties aussi vicieuses des mains bienfaisantes du Créateur? C'est ce qui est difficile à croire. Cette idée révolte: elle a produit le Manichéisme. Peut-être les Bêtes étoient elles avant le péché de l'homme différentes de ce qu'elles sont aujourd'hui: peut-être est-ce pour punir l'homme de son péché, que Dieu les a rendues si méchantes. Point du tout: car que fait à l'homme que les gros poissons mangent les petits? que la plûpart des habitans de l'air vivent de mouches, d'araignées, de serpens & d'autres insectes? Et que tous soient exposés à devenir à chaque instant la proie de l'aigle, ou des autres oiseaux de proie? Dira-t'on donc que la nature des Bêtes a été corrompue, comme celle de l'homme, par quelque péché d'origine? Encore moins: dans tous les principes de la Religion & du bon sens, cette opinion est insoutenable; il n'y a qu'un M. Hildrop Recteur de Wath, ou un grand Auteur, tel que celui des petites *Réflexions sur l'Ame des Bêtes en forme d'Amusemens*

Philosophiques, qui soient capables d'une imagination pareille. Que faire dans cet embarras? Recourir au systême de notre Philosophe: dès-lors tous les obstacles sont levés, toutes les difficultés applanies. Les Démons ont péché; & le péché a produit dans la nature de ces Esprits le même changement que dans celle de l'homme. De-là toute la corruption, tous les vices, toutes les imperfections que nous remarquons dans les Bêtes.

Reste à sçavoir ce que deviennent les Démons après la mort des Bêtes qu'ils ont animées. Cette question qui est fort embarrassante dans le systême de ceux qui donnent une ame spirituelle aux Animaux, se résoud aisément & naturellement dans celui de notre Philosophe. Il ne s'agit pour cela que d'admettre une métempsycose. Les Démons créés de Dieu pour être immortels survivent nécessairement aux Bêtes auxquelles ils sont unis: pour remplir leur destination, après qu'ils en sont séparés, il n'est pas à propos qu'ils demeurent inutiles. Eh bien? Ils passent dans un autre corps, pour recommencer à y vivre sous une autre forme. Et remarquez qu'ils en trouvent toujours de relais. Car, comme notre Auteur l'a observé, toutes les espéces de Bêtes produisent presque toujours beaucoup plus d'œufs ou d'embrions, qu'il n'en faut pour

les perpétuer dans le même nombre. De-là il arrive, que les Démons délogés trouven toujours de nouveaux gîtes disposés à les recevoir, & qu'ils ne manquent jamais d'emploi. Du reste il est aisé d'imaginer, que ces transmigrations causent souvent dans ces Esprits des métamorphoses fort étranges & bien singuliéres. Tel Démon, par exemple, après avoir été chameau ou éléphant, se trouvera transformé tout d'un coup en mouche, en puce ou en ciron; tel autre après avoir animé un tigre barbare & cruel, passera dans le corps d'un chien doux & caressant; celui-ci après avoir jasé tout son saoul dans une pie ou dans un perroquet, ira garder le silence dans une taupe, une carpe ou une sole; & après avoir été écureuil ou papillon, celui là se verra logé dans un bœuf ou dans une baleine. Que celui là qui anime cette corneille à pattes couleur de rose que je vois voltiger ou plûtôt sautiller ça & là chaque fois que je vais faire ma cour à l'éminence, qui m'honore de sa protection, (*a*) que celui des esprits qui l'anime, sera mortifié & douloureusement affligé, si après la destruction du corps chéri qu'il fait mouvoir, il se trouve un jour logé dans la peau de quelque gros chien de vigneron, où sans voiture il sera obligé de faire dans la boue des voyages continuels de

(*a*) M. le Cardinal de Tencin.

la vigne à la masure de son maître : quel funeste changement ! Lui qui étoit caressé par la Pourpre Romaine, ne recevra souvent que des coups de pieds ou de bâton par un Paysan incivil & grossier, dont il n'évitera la colére ou la fureur qu'en allant se cacher dans une misérable étable où l'ordure & les toiles d'araignées, en s'offrant à sa vûe, lui feront mieux regretter les franges, les fauteuils & tous ces superbes emmeublemens qui lui servent actuellement de galerie : Je le plains ; si c'est-là le sort qui l'attend : il est un esprit bien coupable ; mais il est d'autres esprits qui sont punis plus rigoureusement.

L'Auteur des petites Lettres que j'ai déja cité, se récrie fort contre ces transmigrations & ces changemens. » En admettant, » dit-il, la Métempsycose dans les Bêtes, » *rien n'empêche* qu'on ne l'admette pareille» ment dans l'homme. « Voilà précisément raisonner tout de travers. Quoi, *rien n'empêche ?* Ni la Religion, ni le bon sens, *rien n'empêche ?* Cela est du dernier ridicule. Si l'on étoit embarrassé à donner à l'homme, comme on l'est à donner aux animaux un principe de vie, de connoissance & de sentiment ; si la foi & la raison permettoient qu'on pût douter un instant, qu'il y a dans l'homme une ame spirituelle & immortelle, capable de mériter & de démériter, & parlà susceptible dans une autre vie de châti-

ment & de récompenſe; il eſt clair que *rien n'empêcheroit* qu'il ne ſe trouvât peut-être quelqu'un aſſez fou ou aſſez badin, pour propoſer au ſujet de l'homme ce que le P. Boujean a dit des Bêtes en plaiſantant. Mais admirez le bel argument ! On peut admettre une métempſycoſe dans les Bêtes, en les ſuppoſant animées par des Diablotins; donc *rien n'empêche* de l'admettre auſſi dans l'homme, qu'on ſçait à n'en pouvoir douter être doué d'une ame ſpirituelle, libre & immortelle. Que penſer de ce raiſonnement, ſinon que la concluſion en eſt impertinente, digne d'un Auteur qui après avoir mis à toutes les ſauces le *neuf* & le nouveau, après avoir bien répété le *beau Pére, l'aimable Pére*, a pû à peine fournir une petite lettre de quarante pages?

Tel eſt le ſyſtême du Philoſophe amuſant ſur l'Ame des Bêtes. Lorſqu'il vit le jour, on en rit d'abord, comme en effet il n'y avoit qu'à rire; on ſe fâcha enſuite; & on en fit autant de bruit, que s'il s'étoit agi de la ruine de la Religion & du renverſement de la Morale. Il eſt vrai que dans l'*Amuſement Philoſophique* il ſe trouve quelquefois des traits qui ne devroient point y être, & que l'Auteur auroit certainement ſupprimés, ſi dans le feu de la compoſition, ſon imagination lui eût permis d'en reconnoître l'indécence. La même choſe pourroit bien m'ê-

tre arrivée ; & je sens qu'à cet égard j'aurai peut-être besoin d'un peu d'indulgence. Du reste je suis persuadé, que le plus grand défaut de cet Ouvrage est d'avoir été fait par un Religieux, & peut-être par un Jésuite. A mon égard, qu'on ne s'attende point que j'en donne ici la réfutation : ce seroit se rendre ridicule, que d'entreprendre de réfuter une pure badinerie. D'ailleurs je sens que mes forces épuisées commencent à m'abandonner. Long-tems le jouet des flots & des vents, ma barque battue de l'orage, sans cesse exposée à aller se briser contre quelque écueil, dépouillée de ses voiles & de ses cordages, s'entr'ouvre & fait eau de toutes parts. Par bonheur je vois terre : je me hâte d'y arriver.

CONCLUSION

De cet Ouvrage.

C'est à vous, Ariste, que j'adresse, dirai-je cet Ouvrage, ou cette production informe, ce fruit peu mûr de mes rêveries. Vous avez souhaité que je vous instruisisse de ce qu'on doit penser sur l'Ame des Bêtes. Vos lumiéres si supérieures aux miennes n'avoient pas besoin de ce foible secours pour se décider ; n'importe : vous l'avez voulu ; je me suis soumis à vos ordres, & j'ai préféré la gloire de vous obéir au plaisir

d'apprendre de vous-même ce que vous ſçavez beaucoup mieux que moi. J'ai expoſé à vos yeux le grand tablèau de ce que les ſiécles ont penſé ſur cette queſtion importante. J'ai fait paſſer en revûe devant vous tous les Philoſophes anciens & modernes; j'ai examiné avec vous leurs ſentimens divers ſur le ſujet dont il s'agit, & je ne vous en ai déguiſé ni les défauts ni les avantages. De combien de folies & d'abſurdités, de combien de rêveries & d'extravagances n'avons nous pas été témoins? Combien de fois ne nous eſt-il pas arrivé d'admirer les bornes étroites de l'eſprit humain & ſes égaremens dans les plus grands hommes, dans les génies les plus heureux? Que d'outrages faits au bon ſens & à la raiſon par les Philoſophes les plus eſtimés, & ſans contredit d'ailleurs très-eſtimables! Combien de fois la Religion n'a-t'elle pas réclamé contre leurs ſyſtêmes, toujours prêts à mettre ſes dogmes en danger, quelquefois même à les heurter de front, & à s'établir ſur leurs ruines? Juſte eſtimateur du vrai mérite, vous qui ſçavez peſer au poids du ſanctuaire le bon & le mauvais, le médiocre & l'excellent, avouez-le, Ariſte: Anciens ou Modernes, tous ont tenu à peu près le même chemin; & ils ſont arrivés tous au même terme. Leurs lumiéres n'ont ſervi qu'à les égarer; & après bien des recherches inuti-

les, après mille raisonnemens vains qu'ils ont faits sur la matiére dont il est ici question, ils ne nous en ont pas moins laissé lieu de dire: folie ancienne, folie nouvelle; que nous importe de l'une ou de l'autre? En est-on plus sage & moins insensé, pour déraisonner avec les Modernes ou avec les Anciens? En est-on moins incertain de ce qu'on doit croire de ces êtres animés, dont plusieurs vivent avec nous, qui pour la plûpart nous ressemblent incontestablement par tant d'endroits, & que nous nommons Bêtes?

Je vous entens, Ariste: aussi peu satisfait que moi de toutes les opinions que j'ai exposées jusqu'ici sur ce sujet, vous seriez curieux de sçavoir ce que je pense sur une question si long-tems débattue, si souvent agitée, & encore aujourd'hui si obscure. Que voulez-vous que je vous dise? Qu'attendez-vous de moi, que votre pénétration, votre sagacité, votre jugement exquis ne vous ait déja dit mille fois peut-être?

Je sors de chez moi. A cent pas du logis je rencontre un ami, qui ne m'a vû de quelques semaines ou de quelques mois: d'aussi loin qu'il m'apperçoit, il accourt à moi; il m'embrasse: me vient-il en pensée de douter un seul instant, que ce ne soit par un sentiment de tendresse? En passant dans une autre ruë, je vois un misérable à qui un bru-

tal porte un coup de bâton : il crie. Que puis-je m'imaginer, sinon que c'est un sentiment de douleur qui lui arrache cette plainte ? Pénétré de vos bontés pour moi je m'empresse d'aller chez vous : quand votre accès ne seroit pas aussi facile qu'il l'est, rien ne pourroit lasser ma patience ; j'entre : vous paroissez & sans manquer au respect qui vous est dû, je vous aborde avec cette confiance que vous inspirez, & pour ne pas frustrer du même avantage cette multitude qui m'environne, je vous dis deux mots que vous écoutés. D'où pensez vous que procéde cette joye peinte sur mon visage & cette effusion du cœur qui semble se mêler avec la vénération, dont je ne veux pas m'écarter ! N'est-ce pas d'un sentiment de reconnoissance & d'attachement ? Si je fais des vœux pour votre conservation ne sont-ils pas assaisonné d'un je ne sçai quoi de vrai, d'affectueux, de sincére, qui vous fait connoître que mon cœur mieux encore que ma langue vous exprime les mouvemens qui m'agitent ? J'achéve quelques affaires : je rentre chez moi ; & mon chien qui m'entend & qui me reconnoît à mon pas, saute à moi aussi-tôt qu'il peut me joindre, remuant la queuë, & me marquant sa joye par ses caresses. Il m'en accable au point de dev[illegible] importun : je lui donne

une tape pour l'éloigner, il crie; si je redouble, il crie encore. Puis-je, Ariste, me refuser à la conviction, qui naît de la comparaison de ce que je viens de voir & d'éprouver en peu d'heures? L'ami m'embrasse; mon chien me caresse: le misérable crie lorsqu'il se sent frappé; mon chien crie aussi en pareille occasion: d'un & d'autre côté les opérations sont les mêmes; m'est-il possible de croire que le principe en soit différent? Si elles partent dans l'homme d'un sentiment de douleur ou d'amitié; ne doivent-elles pas être la suite des mêmes sentimens dans la Bête? Où je vois les mêmes effets, le bon sens, la raison ne dictent-ils pas que je dois imaginer les mêmes causes? Que si mon chien a du sentiment, tous les autres animaux en ont plus ou moins, soit que je m'en apperçoive ou que je ne m'en apperçoive point, dans la même proportion qu'il y a entre les sentimens d'un Paysan grossier & brutal; & ceux d'un honnête homme dont l'esprit & le cœur ont été cultivés par une éducation convenable.

Voilà ma science, Ariste, au sujet de l'Ame des Bêtes. Elles sont capables de connoissance & de sentiment, & toutes en sont plus ou moins capables: tout me le dit; il ne m'est pas permis d'en douter. Qu'on ne me demande po[illegible] après cela, si

le principe qui ſent & qui connoît dans elles eſt différent de la machine ; ſi ce principe eſt ſpirituel & intelligent, ou s'il ne l'eſt point ; s'il eſt eſprit, ou s'il eſt matiére. Je ne peus rien dire de plus, ou ſi l'on veut, je n'en ſçais rien ; je ne me mets pas même en peine de l'examiner, ni d'établir ſur cela aucun ſyſtême. Content de m'être bien convaincu que les Bêtes ne ſont ni de purs Automates, ni guidées par l'Inſtinct, ni animées par une Forme ſubſtancielle, mon ame ici ſe refuſe à tous les *donc*, qu'on prétendroit tirer de cette perſuaſion où je ſuis. Je n'ai garde de ſonger à bâtir & à édifier, tandis que j'ignore, & que perſonne n'a pû m'apprendre juſqu'ici quels matériaux je dois mettre en œuvre. J'ignore de même le grand art d'employer les Sophiſmes, les paralogiſmes, les cercles & les pétitions de principes, qui ſervent de ciment à tous nos Philoſophes pour la conſtruction de leurs chiméres : je les déteſte, & leur donne la chaſſe en quelque endroit que je les rencontre. Sur ce pied-là eſt-il étonnant, que je renonce à l'édifice ? Ce n'eſt certainement pas le parti le plus avantageux & le plus brillant : peut-être jugerez-vous, Ariſte, que c'eſt le plus ſûr & le plus ſage. Je m'en contente ; je préfére votre approbation aux applaudiſſemens les plus flatteurs. Heureux, ſi j'ai

sçu la mériter, en mêlant dans une juste proportion le sérieux au badin & à l'enjoué, & l'agréable à l'utile.

Omne feram punctum, si miscuerim utile dulci.

F I N.

FAUTES A CORRIGER.

Page 2. Note (*a*) *patiemur omnes*, lisés, *patimur manes*

Page 9. lig. 6. *d'écéités*, lisés, *d'eccéités*.

Page 42. Note (*c*) *our l'année*, lisés, *pour*

Page 57. lig. 16. *Gravilliers*, lisés, *Javilliers*

Page 88. lig. 4. *la Tête basse*, lisés, *baissée*

Page 188. à la fin de la Note, *cette hérésie a été renouvellé*, lisés, *renouvellée*.

LES
TROYENNES
EN CHAMPAGNE,
OPERA-COMIQUE
EN UN ACTE.

Par. M. VADÉ.

Repréſenté pour la premiere fois ſur le Théâtre de l'Opera-Comique du Fauxbourg St. Germain, le 1 Février 1755.

Le Prix eſt de 24 ſols avec la Muſique.



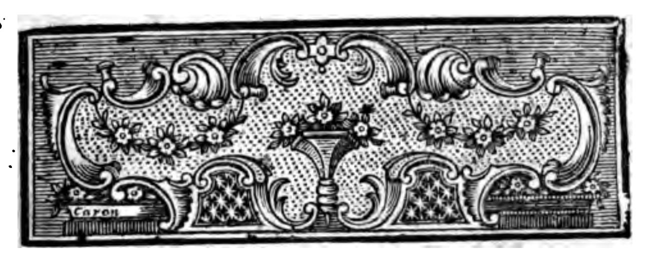
A PARIS,
Chez DUCHESNE, Libraire, rue Saint Jacques, au-deſſous de la Fontaine S. Benoît, au Temple du Goût.

M. DCC. LV.
Avec Approbation & Privilége du Roi.

PPRSONNAGES.

Mde. FERTILLE,		Mlle. De Villiers.
NITOUCHE,	Mlles Rozaline.	*Filles de Madame Fertille.*
CLAIRETTE,	Deschamps.	
DOUCETTE,	De Lorme.	
CASTAGNETTE, *Enfant de Nitouche.*		
RETOR, *Ami de la Famille.*		M. Bouret.
BRUSQUEFEU,	Mrs. Parent.	*Lieutenans de l'Armée d'Attila.*
TAPINOIS,	Rebours.	
BONACCORD,	Hautmer.	
FINUS, *Député de l'Armée.*		De l'Isle.

La Scène est devant Troyes.



LES TROYENNES EN CHAMPAGNE,

OPERA-COMIQUE.

Le Théâtre repréſente les dehors de la ville de Troyes en Champagne environnée de tentes & de tout l'attirail, d'un Siége.

SCENE PREMIERE.

RETOR *ſeul.*

AIR. *Des pendus.*

NOTRE ville eſt priſe d'aſſaut,
Décampons donc puiſqu'il le faut,
Attila que le diable emporte,
Nous étrille de belle ſorte ;
Vaincus par les Huns & les Gots
Nous dépendons de ces magots.

AIR. *Quand je partis de la Rochelle.*

Je ne regrette point la ville, (*bis.*)
Ni les Bourgeois qui ſont dedans,
Ma lurette,
Ni les Bourgeois qui ſont dedans.

AIR. *D'Epicure.*

Je ne tremble que pour nos vignes,
Et pour une femme d'honneur,
Dont les trois filles ſont bien dignes
Des droits qu'elles ont ſur ſon cœur,
De tout tems Madame Fertille
M'a confié ſes intérêts,
Achevons de nous rendre utile,
L'amour rembourſera les frais.

SCENE II.

RETOR, Madame FERTILLE, CLAIRETTE, NITOUCHE, DOUCETTE, CASTAGNETTE, *Fils de Nitouche.*

RETOR.

AIR. *Non, je ne ferai pas.*

QUEL ſpectacle ! approchés, famille déſolée,
A la fureur du ſort triſtement immolée,
Ne puis-je, répondez, vous ſouſtraire au Vainqueur.

Made. FERTILLE.

Non, vous ne pouvez rien, malgré votre bon cœur.

RETOR.

Air. *Savez-vous-bien jeune Tendron.*

Il est ce me semble encor têms.

DOUCETTE.

Hélas! nous venons de nous rendre.

CLAIRETTE.

Et par ordre des Lieutenans,
Ici nous venons les attendre.

Made. FERTILLE.

Mes Filles sont en leur pouvoir.

NITOUCHE.

Et tour à tour ils veulent voir,
Ils veulent voir,
Ils veulent voir,
Celle qui pourra leur écheoir.

RETOR.

Air. *De Catinat.*

Oh! je vais de ce pas leur offrir tous mes biens,
S'il le faut pour brifer vos indignes liens.

Made. FERTILLE.

Eh mais, mon cher Retor, vous n'y penfez donc pas,
Peut-on offrir des biens que pillent les Soldats?

DOUCETTE.

AIR. *Ah ! mon mal ne vient que d'aimer.*

De toutes parts ces effrénés
Les prennent ſans être donnés.

NITOUCHE.

Chaque Officier avec ardeur,
Uſant du droit de guerre,
Afin d'acquerir plus d'honneur
Ne nous en laiſſe guère.

RETOR.

AIR. *De néceſſité néceſſitante.*

Nous perdons tout & votre reſſource,
Conſiſte à préſent dans cette bourſe,
Oui, pour votre rançon je la donne.

Made. FERTILLE.

Retor, vous avez l'ame trop bonne.

RETOR *à l'Enfant.*

AIR. *Mais comment, ſes yeux ſont humides.*

Et vous mon petit Caſtagnette ;
Vous n'êtes encor qu'en jacquette,
Mais avec l'âge on devient grand ;
Vous me retracez votre pere
Ce ſouvenir me déſeſpére !
Pour rien il ſe battoit ſouvent,

Il étoit même un peu méchant ;
Mais entre nous, on a beau l'être,
Tôt ou tard on trouve son maître,
Soyez moins brave, mon enfant,
Vous serez plus longtems vivant.

Made. FERTILLE.

AIR. *Du Prévôt des Marchands.*

Mais, mon cher, est-ce-là l'instant,
De harranguer ce pauvre Enfant,
Dont l'ignorance est très-profonde,
Il ne sçait pas articuler ;
Que voulez vous qu'il vous réponde ?

RETOR.

O moi, je parle ....

NITOUCHE.

Pour parler.

Made. FERTILLE.

AIR. *La bonne avanture.*

Votre zèle est fort ardent.

RETOR.

Oui, je vous le jure.

Made. FERTILLE.

Mais ce zèle cependant,
De rien ne m'assure,
Clairette en sçait plus que vous,

Allons, ma fille, dis-nous,
La bonne avanture, au gué,
La bonne avanture.

CLAIRETTE.

AIR. *Nous sommes Précepteurs d'amour.*

Malgré ma bonne volonté,
Permettez que je m'en dispense.

Made. FERTILLE.

Par passe-tems, ou par bonté;
Dis-nous ce que le destin pense,

CLAIRETTE.

AIR. *De la Contredanse de la Fontaine de Jouvence.*

Ne lisons jamais dans l'avenir,
A notre ignorance il vaut mieux se tenir,
Ne lisons jamais dans l'avenir,
Qui veut trop savoir, souvent se voit punir.

Un cœur amoureux,
Qui se croit heureux,
Se livre & ne datte
Que de l'instant qui le flatte,
Sans approfondir,
S'il pourra finir,
Son tendre amour ne voit que le plaisir.

Ne lisons jamais dans l'avenir,
Qui veut trop savoir, souvent se voit punir.

En folâtrant, une Belle s'engage,
Sans refléchir qu'un Amant doit changer,
Jouiroit-elle des fleurs du bel âge,
Si sa raison pénétroit le danger ?

Ne lisons jamais dans l'avenir,
Qui veut trop savoir, souvent se voit punir.

Combien d'Epoux
Seroient jaloux,
S'ils n'étoient pas dans l'ignorance ?
Loin de prévoir
Il faut avoir
Le soin d'écarter le Miroir.

Est-ce un mal
Quand au Bal
Femme se rend,
Près d'un galant;
Enfin doit-on
L'en blâmer ? non,
Dès que son mari le trouve bon,
S'il est content,
En faut-il tant
Pour sauver dumoins l'apparence,
S'il est content,
En faut-il tant
Pour prouver qu'il est ignorant.

Ne lisons jamais dans l'avenir,

A notre ignorance il vaut mieux ſe tenir,
Ne liſons jamais dans l'avenir,
Qui veut trop ſavoir, ſouvent ſe voit punir.

Made. FERTILLE.

AIR: *Chacun a ſon tour.*

Sçais-tu que tu bas la campagne,
A quoi bon ces propos en l'air,
Seroit-ce l'effet du Champagne ?

CLAIRETTE.

Tantôt vous y verrez plus clair,
Le tableau qu'en ſecret je projette,
Se fera voir dans tout ſon jour,
Chacun a ſon tour,
Liron, lirette,
Chacun a ſon tour.



SCENE III.

Des Tambours battant la Marche nouvelle arrivent accompagnés des trois Officiers qui viennent s'emparer de leurs Prisonnieres.

Made. FERTILLE, RETOR, CLAIRETTE, NITOUCHE, DOUCETTE, BRUSQUEFEU, BONACCORD, TAPINOIS, UN ENFANT.

BRUSQUEFEU.

AIR. *Malgré la bataille.*

SI le sort des armes
Vous soumet à nous,
Sçachez que vos charmes,
Nous subjuguent tous ;
Comparant nos peines
A vos maux divers ;
Palsembleu nos chaînes
Vallent bien vos fers.

TAPINOIS.

AIR. *Quel désespoir !*

Faites un choix,
Pour nous enflâmés, vous Mesdames.

BONACCORD.

Faites un choix,
Donnez, ou bien ſuivez des loix.

Made. FERTILLE.

AIR, *Trois enfans gueux.*

Nous ne ſuivons dans ces affreux inſtans,
Pour toute loi qu'une juſte triſteſſe.

DOUCETTE.

Pour nous aimer c'eſt bien prendre ſon tems.

NITOUCHE.

De ſa victime en fait-on ſa Maîtreſſe ?

TAPINOIS *prenant Nitouche.*

AIR. *Margot a vendu ſon cotillon, &c.*

Veuve que conſole un bon vivant,
Doit rire,
Doit rire.

BONACCORD *ſe ſaiſiſſant de Doucette.*

Il faut en faire autant,
Tout pour vous conſpire,
Tout pour vous conſpire.

BRUSQUEFEU *s'emparant de Clairette.*

Ce minois ſéduiſant,
Semble contredire
Cet air méchant.

Made. FERTILLE.

Air. *Non, non, Messieurs, il n'en est rien.*

Non, non, Messieurs, il n'en est rien,
Non, non, mes Filles pensent trop bien;
Pour la vertu, la bonne-foi,
Elles tiennent de moi.

BRUSQUEFEU.

Air. *Le tout par nature.*

Tenir de vous pour l'honneur,
Annonce assez leur candeur,
Leur renom est fort connu;
Ce qu'elles savent faire,
Prouve bien que la vertu
Est héréditaire.

BONACCORD.

Air. *C'est dans la rue de la Mortellerie.*

A quoi bon toutes ces façons. (*bis.*)

TAPINOIS.

Parbleu, nous nous y connoissons.

RETOR.

On sçait qu'au Militaire,
On n'en impose guère.

AIR. *Que je regrette mon Amant.*

Mais, Messieurs, vous vous méprenez,
Et pour cette famille honnête,
Je vous offre cet or,

TAPINOIS.

Donnez.

BRUSQUEFEU.

Lui frappant sur l'épaule.
Mon cher vous serez de la Fête,
Nous aimerons,
Nous rirons,
Nous boirons;
Nous danserons,
Et vous payerez les violons.

BONACCORD.

AIR. *Ça n'se fait pas.*

Allons, Mesdames, décidez;
Vous retardez
L'instant où chacun aspire;

TAPINOIS.

Sans parler vous vous regardez,
Qu'est-ce que cela veut dire?

BRUSQUEFEU.

Fuir l'amour avec tant d'appas,
Ça n'se fait pas. (*bis.*)

DOUCETTE.

AIR. *La mort de mon cher Pere.*

Moi, je ne puis rien dire,
Rien ne touche mon cœur.

CLAIRETTE.

Moi du don de prédire,
Je fais tout mon bonheur.

NITOUCHE.

Quelle fâcheuſe épreuve!
J'ai perdu mon Epoux,
Par vos coups je ſuis veuve,
Que me demandez-vous?

BONACCORD *à Doucette.*

AIR. *Le Seigneur Turc a raiſon.*

L'inſenſible, on l'a ſaura
Vaincre par tendreſſe.

BRUSQUEFEU *à Clairette.*

Et ſans magie on pourra
Charmer la Devinereſſe.

TAPINOIS *à Nitouche.*

Vous aurez un autre Epoux,
On en trouve parmi nous
D'une vaillante eſpéce.

BONACCORD.

AIR. *Marche de Loevvendal.*

Sans vouloir me flatter,
Je puis me vanter,
Que l'amour chez moi
Est d'un fort bon aloi.

TAPINOIS.

La timide langueur,
L'insipide fadeur,
N'altérent point mon ardeur.

BRUSQUEFEU.

Si j'aime brusquement,
J'aime constamment;
N'hésitez donc plus,
Car je hais les refus,
Il faut sur le champ,
Qu'à la tête du camp,
L'Hymen nous unisse avec éclat,
L'Amour fera le contrat.

RETOR.

AIR. *Recevez donc ce beau bouquet.*

Un tel parti me paroît bref,
Attila seul doit être Maître.

BONACCORD.

En fait de gloire il est le chef,
En fait d'amour chacun peut l'être.

TAPINOIS.

TAPINOIS.

Tandis que pour nous exercer,
Nous choisissons une compagne ;
Attila pour se délasser,
Fait mousser
Votre vin de Champagne.

BONACCORD.

AIR. *Bouchez, Nayades, vos Fontaines.*

Il faut nous suivre, êtes-vous prêtes ?

NITOUCHE.

Quoi donc, barbares que vous êtes ;
Vous nous outragez jusques-là !

BRUSQUEFEU.

Mais l'Hymen n'est point un outrage ;
Toujours on répare par-là
Le tort qu'a produit le carnage.

TAPINOIS.

AIR. *Ah ! ça vla qu'est donc baclé.*

Le sort en décidera.

BONACCORD.

Des dez en feront l'office.

BRUSQUEFEU.

Tour à tour on tirera.

NITOUCHE.

A ce jeu je suis bien novice,
Expliquez-vous s'il vous plaît.

BRUSQUEFEU.

Oh ! nous allons vous mettre au fait. (*bis.*)

Les trois Officiers se parlent ici bas entr'eux. Pendant ce tems Clairette achève le couplet que Madame Fertille commence aussi entr'elles quatre.

Made. FERTILLE.

AIR. *De tous les Capucins du monde.*

Quels chagrin cet aprêt me cause !

CLAIRETTE.

Oui, mais il nous reste une clause,
Qui pourra les mettre en défaut,
Tirons parti de leur jeu même,
En exigeant un point si haut,
Qu'ils soient dupes du stratagême.

BRUSQUEFEU *tenant & remuant le Dez.*

AIR. *Lon, la.*

Qui ne sçait qu'amener dix,
Ne remporte pas le prix,

Quinze est un beau point,
Encor n'est-il point
Ce qu'on nomme prodige,
Dix-huit est le *nec plus ultrà*.

CLAIRETTE.

C'est ce point qu'on éxige,
Lon, la,
C'est ce point qu'on éxige.

BONACCORD.

Air. *Aucun Pasteur.*

C'est un hazard.

BRUSQUEFEU.

Qui rarement arrive.

TAPINOIS.

C'est un hazard.

NITOUCHE.

Eh bien, moi, pour ma part,
Si les dez, malgré tous vos soins
En amenent un seul de moins,
De mon cœur je vous prive;
Mais si le nombre est complet & certain,
Je ferai de bon cœur la moitié du chemin

TAPINOIS.

Air. *Et j'y pris bien du plaisir.*

Il faut être raisonnable.

NITOUCHE.

Sans ce hazard point d'accord.

TAPINOIS.

Il nous feroit favorable,
Si l'on commandoit au fort.

DOUCETTE.

Je fixe les dez à feize.

DOUCETTE.

Vous gagnerez à dix-fept.

BRUSQUEFEU.

Vous en parlez à votre aife,
C'eft nous refufer tout net.

BONACCORD.

AIR. *Vous fixez un aimable Amant.*

Eh qu'importe, amis, effayons,
Nous pouvons être heureux.

TAPINOIS.

Voyons;
Si nous échouons, quel dommage!

BRUSQUEFEU.

Ma foi, j'en fuis prefque certain,
Mais fouvent qui refte en chemin
N'a pas moins tenté le voyage.

TAPINOIS.

AIR. *Du haut en bas.*

Sur ce tambour,
Qu'à l'instant le Destin préside.

BONACCORD.

Sur ce tambour,
Dressons un autel à l'Amour.

BRUSQUEFEU.

Je sens que sa flâme me guide;
Heureux si pour nous il décide,
Sur ce tambour.

BRUSQUEFEU.

AIR. *Sous ces ormeaux;*
Voici les dez.

BONACCORD *prenant les dez.*

Oh! sort si vous me secondez,
Montrant Doucette.
Cet aimable objet.
Sera mon lot.

BRUSQUEFEU.

As-tu fait,
Bonaccord tire....

DOUCETTE.

Elle rit.

Sept.

TAPINOIS *montrant Nitouche.*

Pour la Veuve à mon tour,
Voyons.,

NITOUCHE.

Cinq.

Elle le montre au doigt en riant aussi.

Oh ! Dieux quel cruel tour !

BRUSQUEFEU.

Vous tirez mal,
J'attends un bonheur sans égal,

à Clairette.

Le charmant minois,

à ses camarades.

Je vous croyois plus adroits,

CLAIRETTE.

Trois,

Elle fait un grand éclat de rire.

BRUSQUEFEU *donnnant un coup de pied dans le tambour & jettant les dez.*

AIR. *De tous les Capucins du monde.*

Que le diable emporte la chance.

Made. FERTILLE.

Vous ne prétendez rien, je pense ?

RETOR.

Elles sont libres,

BRUSQUEFEU.

Un moment,
Que chacun prenne sa compagne.

Made. FERTILLE.

Vous avez perdu.

BRUSQUEFEU.

Non vraiment,
Car nous joüons à qui perd gagne.

NITOUCHE.

AIR. *C'est le tran tran, tran, &c.*

Est-ce ainsi qu'un grand cœur en use.

DOUCETTE.

Allez, vous êtes bien méchant.

CLAIRETTE.

Apprenez de moi que la ruse
Ne fait point honneur au penchant.

BRUSQUEFEU.

User de détours à Cythere,
Et chez Bellone en faire autant.

TOUS TROIS.

C'est le tran, tran, tran, tran, tran,
D'un adroit Militaire.

AIR. *Du Canon j'aurai une robbe.*

BONACCORD. BRUSQUEFEU. TAPINOIS.	Vous ferez ma femme, Vous ferez ma femme, Que d'appas, Que d'appas Sur mon ame, Sur mon ame, Vous fuivrez nos pas, Vous fuivrez nos pas.	DOUCETTE. NITOUCHE. CLAIRETTE.	Etre votre femme, Etre votre femme, Nenni pas, Nenni pas, Sur mon ame, Sur mon ame, Nous fuirons vos pas. Nous fuirons vos pas.

BONACCORD.

AIR. *Tambour de l'Amour.*

Oh ! pour cette fois,
Ufons de nos droits,
Recevez nos loix,
Vous êtes captives.

BRUSQUEFEU.

Malgré nos bontés,
Si nos Députés,
A nos volontés,
Vous trouvent retives,
Alors moins foumis
Ce fera comme ennemis,
Que tout nous fera permis;
Je le repete,
Il faut en ce jour;

Que la violence ou l'amour,
Produise votre défaite,
Allons, battez tambour.

Ils sortent au bruit de la Marche qui annonçoit leur arrivée.

SCENE IV.

RETOR, Madame FERTILLE, CLAIRETTE *& ses Sœurs.*

RETOR.

AIR. *Le cœur se donne troc pour troc.*

Ceci me paroît sérieux
De leurs projets je vais m'instruire,
Et je reviendrai dans ces lieux,
Vous consoler & vous conduire.



SCENE V.

Madame FERTILLE & *ses Filles.*

NITOUCHE.

AIR. *Des Pierrots.*

MAIS mes Sœurs avons-nous bienfait ?
Pour moi j'en doute,
Car, coûte qui coûte,
Il valoit mieux céder tout net,
Puisqu'ils sont maîtres en effet.

DOUCETTE.

L'avis est fort bon, je le goûte.

CLAIRETTE.

Je commence à penser comme cela.

Made. FERTILLE.

Quoi, vous vous abaisserez jusques-là.
Ah, ah,
Je voudrois bien voir ça.

AIR. *Tu croyois en aimant Colette.*

Comment donc, ma fille Nitouche,
Avec votre simplicité,

Ce conseil part de votre bouche,
Qui s'en seroit jamais douté ?

NITOUCHE.

AIR. *Est-ce que ça se demande.*

Que peut-il arriver de pis,
Dans l'état où nous sommes.

Made. FERTILLE.

Vous panchez pour nos ennemis.

DOUCETTE.

Ces ennemis sont hommes.

NITOUCHE.

Tout hommé sçait combler nos vœux ;
Pour peu que l'on se rende.

Made. FERTILLE.

Mais qu'attendez-vous de leurs feux ?

NITOUCHE.

Est-ce que ça se demande ?

DOUCETTE.

AIR. *Du Carillon de Dunkerque.*

Un Guerrier en effet,
Est bien mieux notre fait,
Que le vain préjugé,
Qui veut que l'on soit vangé.

CLAIRETTE.

L'honneur a beau gronder,
Le besoin de céder
N'a rien de criminel,
S'il sauve un mal réel.

NITOUCHE.

Lorsque l'on n'a plus rien,
Un époux sied fort bien;
Nous avons combattu,
Et d'ailleurs la vertu,
A fait plus d'un traité
Avec la nécessité.

Made. FERTILLE.

AIR. *Des Folies d'Espagnes.*

Moi seule hélas! je veux être victime.

CLAIRETTE.

Paix! à m'oüir, employés tous vos soins,
L'art de prédire en cet instant m'anime,
Cela me vient quand j'y pense le moins.

AIR. *Tu connois le mariage.*

Tous les tems frappent ma vûe,
O Ciel! que d'objets divers
Me sont offerts,
A travers la nuë;

Paſſons en revue,
Tout l'Univers,
Dans les mains d'une Coquette ;
Que ce gros & riche Abbé
Eſt bien tombé !
On n'eſt pas ſans dette :
Tout ce qu'il lui prête,
Eſt flambé.
Plus loin voyez cette prude,
Qui montrant dans un faux jour
Son amour ;
Conduit au but ſon Amant ;
Par les détours du beau ſentiment,
L'Actrice fait ſon étude
D'aſſocier
Un Financier
Aux dépenſes qu'elle fait,
Pour obliger un Plumet,
Quelle eſt cette Nymphe piquante ;
C'eſt une Danſeuſe brillante,
Qui fiere de ſes appas
Et faiſant payer fort cher un faux pas ;
Danſe à l'Opera,
Et cétera.
Mais
Que de colifichets,
Tranſportent juſqu'à l'excès
Nos François,
Quoi juſque ſur les bonnets
Regnent les cabriolets,
Chacun en porte à ſa montre,
On ſe les montre,

Des riens charmoient nos ayeux,
Un rien nous plaît ; & nos Neveux,
Auront de qui tenir,
Voilà le passé, le présent, l'avenir.

Made. FERTILLE.

AIR. *Un Cordelier, d'une riche encolure.*

Instruis-nous donc de ce qui nous concerne.

CLAIRETTE.

Hélas, je discerne
Dans l'éloignement
Un prompt évenement.
Je vois l'Amour & l'Himen à sa suite
Le cœur me palpite,
Je vois ... je vois bien....
Que je ne vois plus rien.

SCENE VI.

RETOR *& les précédents.*

RETOR.

AIR. *Oüi, j'ai tout vû.*

QU'AI-JE entendu !
Hélas, tout est perdu !
Quel projet,
C'en est fait,
Le malheur est complet.

Made. FERTILLE.

AIR. *Le fameux Diogène.*

Expliquez-vous de grace.

RETOR.

Leur fureur vous menace.
Montrant Nitouche.
Ils demandent ſon fils.

NITOUCHE.

Mon fils ! ô ciel, que faire
Hélas dans cette affaire,
Donnez-moi votre avis.

RETOR.

AIR. *Des Foires de Brie.*

On peut le cacher ſous ce tonneau.
Et par quelqu'hiſtoire
Leur en faire à tous accroire,
On peut le cacher ſous ce tonneau.

CLAIRETTE.

Si le tour n'eſt pas fin, il eſt du moins nouveau.

Ici on leve un tonneau, & en plaçant l'Enfant deſſous Nitouche chante.

NITOUCHE.

Air. Faites dodo.

Faites dodo
Cher castagnette ;
Faites dodo
Jusqu'à tantôt.

DOUCETTE.

Mais si ses cris decouvroient sa cachette.

RETOR.

Non, il est trop bien né pour dire mot.

TOUS.

Faites dodo
Cher Castagnette ;
Faites dodo
Jusqu'à tantôt.

SCENE VII.

FINUS *& les Précédens.*

Des Soldats portant des Picques accompagnent Finus.

RETOR.

Air. Du Confiteor.

On vient.

Made. FERTILLE.

Made. FERTILLE.

Je tremble.

NITOUCHE.

Je frémis.

FINUS.

Mesdames, au nom de l'armée,
Contre vous, je vous avertis,
Qu'elle est fortement animée,
En aimant trois de nos Héros,
Vous pouvez finir tous vos maux.

Made. FERTILLE.

AIR. *Du Manchon.*

Notre réponse est déja faite,
On sçait quels sont nos sentimens.

FINUS.

De votre ville je regrette
Les admirables monumens.
Si la froideur regne encor dans votre ame,
Tout doit être en proie à la flâme.

La célebre Imprimerie qui fait tant d'honneur à la France, où les Auteurs fameux déposent leurs immortels ouvrages, ne subsistera plus. Sans respecter même l'illustre boutique de l'éternelle Madame la veuve Oudot, asile antique qui sert de temple glorieux à tant de Héros, tels que Pierre

de Provence, la Belle Maguelone, Fortunatus; Richard ſans peur, Robert le Diable, &c. en un mot, cette auguſte Bibliotéque bleuë, que tant de Romans, de Tragédies, de Comédies, de Parodies & d'Opera-Comique auroient encore groſſie, ſera détruite, ainſi que les Ecreignes, la rue Dubois.... Vous paliſſez à ce tableau.

Sans reſtriction,
Repondez donc,
Dites oui, ou non,
Quel eſt votre deſſein,
Parlez enfin,
Quel eſt votre deſſein.

Menuet de Granval.

Ce ſilence ſe fait entendre,
Je ſçais comme on doit l'expliquer,
à part.
Mais autrement je vais m'y prendre;
Ce moyen-ci ne peut manquer.

AIR. *Vous voulez me faire chanter.*

à Nitouche.
Les Gots demandent votre Fils,
Il faut les ſatisfaire.

NITOUCHE.

Tantôt leurs fiers ſoldats l'ont pris,
Ah! rendez-le à ſa Mere.

FINUS.

A ne me tromper qu'une fois,
Bornez votre malice,
Ma Belle, ſçachez que j'y vois
Un peu plus clair qu'Ulyſſe.

AIR. *Fidelle.*

Sans peine,
Je ſaurai bien l'avoir,
Il faut voir,
à ſa Troupe.
Faites tous votre devoir.

NITOUCHE.

La recherche eſt vaine,
La recherche eſt vaine.

FINUS.

Ce tranquille aveu,
L'annonce en ce lieu.

NITOUCHE.

AIR. *Il eſt mort mon cher Caſtor,*

Il eſt mort,

FINUS.

Vous le feriez ma Reine.

NITOUCHE.

Il eſt mort,
Demandez à Retor.

FINUS.

Menuet d'Isis.

De son sort je veux être éclairci,
Sans cela je ne sors point d'ici,
Fatiguez de plus d'une bataille,
Ces Grivois-ci boiront en attendant ;
à ses Soldats.
Mes enfans, percez cette futaille.

NITOUCHE *se jettant au-devant d'eux.*

Ciel, arrêtez !...

FINUS.

Pourquoi ce mouvement ?

NITOUCHE *tremblant.*

Air. *Pour héritage.*

Je vous supplie
D'arrêter leur fureur.

FINUS.

Mais je vous prie,
Pourquoi cette frayeur ?

NITOUCHE *patétiquement & embarassée.*

Mon cher Monsieur.

FINUS.

Mais daignez donc poursuivre.

NITOUCHE.

Ah ! ſi je voyois un homme ivre ;
Je mourrois de peur.

FINUS.

AIR. *Non, je ne ferai pas,*

L'aſpect de votre Fils calmera vos allarmes.

NITOUCHE.

Montrant les Soldats.

Commandez-leur avant.

FINUS *à ſa Troupe,*

Poſez-vous ſur vos armes.

NITOUCHE.

Seul je vous dirai tout.

FINUS.

Mais je l'eſpére ainſi.

NITOUCHE *montrant les Soldats.*

Ces ivrognes, Monſieur, les laiſſez-vous ici ?

FINUS.

AIR. *Du Prévôt des Marchands.*

Allez, retournez tous au camp,
Je vous rejoindrai ſur le champ.

à Nitouche.

Parlez,

NITOUCHE *se montrant devant le tonneau & le regardant de tems en tems.*

J'ai cessé d'être Mere.

FINUS.

Pourquoi tant fixer ce tonneau ?
Votre inquiétude m'éclaire,

Il leve le tonneau.

NITOUCHE.

Le tirant par l'habit.

Cruel!...

FINUS *prenant l'Enfant.*

Ah ! le plaisant berceau.

NITOUCHE *se jettant sur Finus,*

AIR. *Il est genti.*

Rends-moi mon Fils.

FINUS.

Une tête si chere,
Engagera sa Mere,
A vaincre ses mépris,
Il est genti,
Il est joli,
Il ressemble à son Pere,
On diroit que c'est lui.

AIR. *Allez-vous en gens de la nôce.*

Il vous devra deux fois la vie,
Si l'Hymen vous donne des loix.

NITOUCHE *baisant son Fils.*

Loin de la lui voir ravie,
Hélas ! je la lui rendrois,
Plûtôt trois fois,
Plûtôt trois fois.

FINUS.

La nature mieux qu'en Asie,
Fait en ces lieux parler sa voix.

DOUCETTE *à Nitouche.*

AIR. *C'est un Enfant.*

Son sort comme vous m'intéresse,
Et je m'oppose à son danger.

CLAIRETTE.

Certain penchant secret me presse,
A me rendre pour l'obliger.

FINUS.

Ce que n'a pû faire
L'armée entiere
Qu'est-ce qui le fait dans un instant,
C'est un Enfant,
C'est un Enfant.

Made. FERTILLE *à Retor.*

AIR. *Va-t'en voir s'ils viennent.*

O Dieux ! quels tourmens pour nous,
Les cruels nous tiennent.

FINUS.

Moins en Vainqueurs qu'en Epoux,
Ils leur appartiennent,
Les voici qui viennent
Tous
Les voici qui viennent.

SCENE DERNIERE.

Madame FERTILLE, CLAIRETTE, NITOUCHE, DOUCETTE, CASTAGNETTE, RETOR, FINUS, BRUSQUEFEU, BONACCORD, TAPINOIS.

BRUSQUEFEU.

AIR. *Chantons à tour de Bras.*

HÉ bien, mon cher Finus,
Que devons-nous attendre,
Veut-on enfin se rendre.

FINUS.

On ne resiste plus.

BRUSQUEFEU.

Viens ça, que je t'embrasse.

BONACCORD.

Mesdames, choisissez.

Made. FERTILLE.

Ah! laissez-les de grace.

TAPINOIS.

Le choix les embarrasse,
C'est nous en dire assez.

RETOR.

AIR. *Ça n'vous va brin.*

Aimer ceux que l'on persécute,
Cela n'est pas fort naturel,
L'Amour qui sans égards débute,
Ne peut être que criminel.

BRUSQUEFEU.

Aux François j'aime la morale;
Mais qu'ici votre voix l'étale,
Pour détourner leurs pas
Papa, c'est qu'ça n'vous vas pas;
Ça n'vous va pas.

Made. FERTILLE.

AIR. *L'occasion fait le larron.*

Quoi, mes enfans, votre fierté chancelle?

CLAIRETTE.

A notre place je voudrois vous voir,

NITOUCHE.

Mon Fils m'est cher, la pitié maternelle,
Est plus forte que le devoir.

TAPINOIS.

AIR. *Le joli jeu d'amour.*

Par un charmant retour,
Conſervez-lui le jour.

NITOUCHE. *Elle lui donne la main.*

Je ſens bien qu'il faut que j'y conſente.

DOUCETTE. *Elle donne la main à Bonaccord.*

Moi, j'en fais l'aveu,
J'aime trop mon cher Neveu,
Pour ne point remplir votre attente.

CLAIRETTE *donne la main à Bruſquefeu.*

L'exemplé que je ſuis,
Prouve bien que je ſuis,
Ainſi que vous, ma Sœur, bonne Tante.

BRUSQUEFEU.

AIR. *C'eſt Fanchon & Madelon.*

En ce jour,
Le tendre Amour,
Remporte une triple victoire,
En ce jour, le tendre Amour,
Dans le champ de Mars tient ſa Cour,
A la fois Amans & Guerriers,
Nous mêlons le Myrthe aux Lauriers,
Avec vous vaincus ou vainqueurs
C'eſt pour nos cœurs
La même gloire.

TOUS TROIS.

En ce jour, le tendre Amour,
Remporte une triple victoire;
En ce jour,
Le tendre Amour,
Dans le champ de Mars tient ſa Cour.

DOUCETTE.

AIR. *Que chacun de nous ſe livre.*

Maman après tant de peines;
Aux plaiſirs il faut ſonger.

Made. FERTILLE.

De véritables Troyennes,
Doivent toujours s'affliger.

NITOUCHE.

C'étoit la mode en Phrigie,
De chercher un beau trépas;
En France on tient à la vie.

Made. FERTILLE.

Suivons l'uſage en ce cas.

AIR. *Je ſuis Philoſophe, moi.*

Chacune ici ſans ſonger à ſa Mere,
N'a penſé que pour ſoi.
Et d'un Mari fort en état de plaire...

RETOR.

Vous connoiſſez, ma foi.

Made. FERTILLE.

Vous m'avez l'air d'être trop économe ;
Je veux un jeune homme,
Moi,
Je veux un jeune homme.

TAPINOIS.

AIR. *Du Prévôt des Marchands.*

Mais,

Made. FERTILLE.

Mais, je n'entend pas raison.

FINUS.

Souffrez qu'une comparaison,
Vous inspire plus de justice
Une Actrice d'un foible rang.

Made. FERTILLE.

Eh bien, quoi, voyons cette Actrice.

FINUS.

Partage selon son talent.

BRUSQUEFEU.

AIR. *Des tous lesCapucins du monde.*

Celle qui fait les premiers rôles,
Reçoit beaucoup plus de pistolles,
Que celle qui montre moins d'art ;
Il en est ainsi d'une Mere ;
Elle attrappe une demie part,
Et la Fillette a part entiere.

Made. FERTILLE.

AIR. *Nous sommes Précepteurs d'Amour.*

Deux parts ne me feroient point peur.

FINUS.

Madame, personne n'en doute.

Made. FERTILLE *à Retor.*

Son bien m'a prouvé son bon cœur,
Du mien il connoissoit la route.

BRUSQUEFEU.

AIR. *Eh, non, non, non,*

Qu'un triple Hymen nous engage.

NITOUCHE.

Nous engager est fort bon,
Mais grace à votre pillage,
Point de biens point de Maisons,

au Public.

Messieurs que votre suffrage,
Soit notre Dot, c'est un grand fonds.

TOUS.
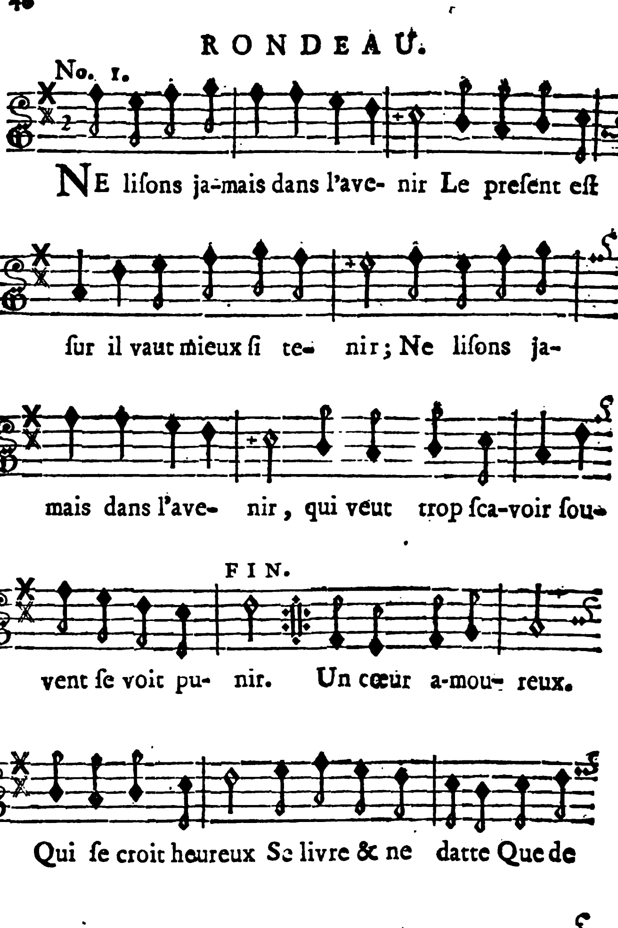
Eh, non, non, non,
Nous n'en voulons pas d'avantage.
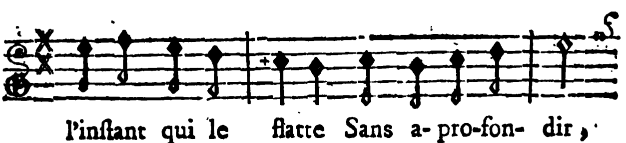
Ballet de Grenadiers.
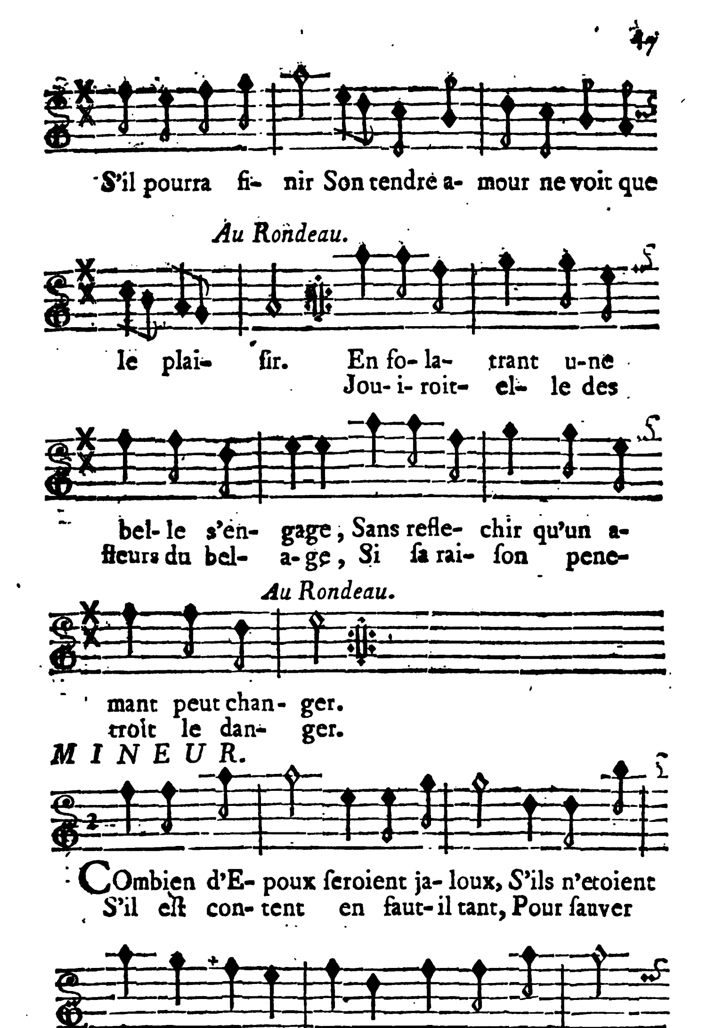
FIN.

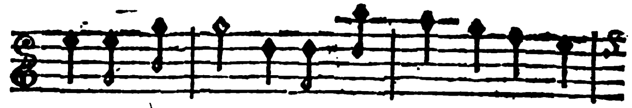
J'ai lû par l'Ordre de Monseigneur le Chancelier, *Les Troyennes, Opéra-Comique*, je crois que l'on peut en permettre la Répréseutation & l'impression. A Paris le 15 Février 1755. CRÉBILLON.

RONDEAU.
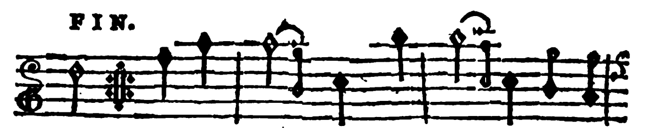

No. I.
NE lisons ja-mais dans l'ave- nir Le present est
sur il vaut mieux si te- nir; Ne lisons ja-
mais dans l'ave- nir, qui veut trop sca-voir sou-
FIN.
vent se voit pu- nir. Un cœur a-mou- reux.
Qui se croit heureux Se livre & ne datte Que de


l'instant qui le flatte Sans a- pro-fon- dir,

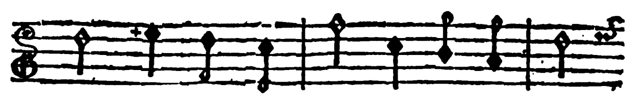

S'il pourra fi- nir Son tendre a- mour ne voit que
Au Rondeau.
le plai- fir. En fo- la- trant u-ne
Jou- i- roit- el- le des
bel- le s'en- gage, Sans refle- chir qu'un a-
fleurs du bel- a- ge, Si fa rai- fon pene-
Au Rondeau.
mant peut chan- ger.
troît le dan- ger.
MINEUR.
COmbien d'E- poux feroient ja- loux, S'ils n'etoient
S'il eft con- tent en faut-il tant, Pour fauver
pas dans l'igon- ran-ce, Loin de pre- voir
du moins l'a- pa- rence, S'il eft con- tent



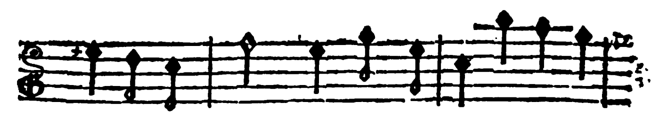
il faut a- voir, Le ſoin d'e- car-ter le mi-
en faut-il tant, Pour prouver qu'il eſt i- gno-



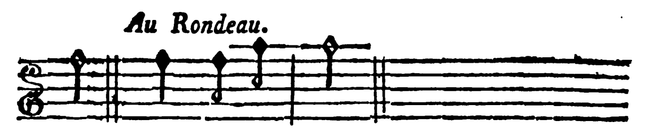
roir: eſt-ce un mal, quand au bal, femme ſe
rent.



rend près d'un ga- lant, En- fin doit- on



l'en blamer, Non, Si ſon ma- ri le trouve



bon. S'il eſt con- tent. Ne liſons jamais &c.

FIN.

Le Privilege & l'enregiſtrement ſe trouvent à la fin des Œuvres de l'Auteur.

